

RT. REV. BISHOP O'CONNELL.

BIBLIOTHECA

FF. PRÆDICATORUM

CONVENTUS

CIVIT. BENITIÆ

Lit.

245

Pl.



LA NOUVELLE ÈVE

ou

LA MÈRE DE LA VIE.

APPROBATIONS.

Auctoritate a Reverendissimo Patre Nicolao Mauron, Superiore Generali Congregationis SS. Redemptoris, nobis commissa, licentiam dedimus R. Patri Dechamps in lucem edendi opus, cui titulus : LA' NOUVELLE ÈVE OU LA MÈRE DE LA VIE, a duobus Ordinis nostri Theologis ad id deputatis perlectum et adprobatum.

Bruxellis, die 7^a Martii, 1862.

*J. KOCKEROLS, C. SS. RED.
Sup. Prov. Belg.*

Nous avons lu conformément aux intentions de Mgr l'Evêque, un livre intitulé : LA NOUVELLE ÈVE OU LA MÈRE DE LA VIE, SOUVENIRS ET PRIÈRES, etc., par le R. P. Dechamps. Nous avons remarqué dans cet ouvrage, approuvé par les Supérieurs de la Congrégation du très-saint Rédempteur, un heureux ensemble de considérations sur les grandeurs, les grâces, les vertus de la sainte Vierge, sur le culte qui lui est dû et les pratiques de piété qui s'y rattachent. Cet ouvrage qui respire la foi la plus vive et la confiance la plus entière dans la puissante protection de la Mère de Dieu, nous a paru propre à démontrer tout ce que la dévotion envers la sainte Vierge renferme de solide, de suave et d'efficace, et combien les âmes désireuses de leur perfection doivent y être fidèles.

Nous en autorisons l'impression, et nous en recommandons tout particulièrement la lecture pendant le mois de Marie.

Tournai, fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, 11 Avril 1862.

A.-P.-V. DESCAMPS, Vic.-Gén.

LA
NOUVELLE ÈVE

OU LA MÈRE DE LA VIE.

SOUVENIRS ET PRIÈRES

POUR TOUS LES JOURS DU MOIS DE MARIE,

ET POUR LES AUTRES JOURS CONSACRÉS A LA MÈRE DE DIEU ;

Par **V. DECHAMPS**,
de la Congrégation du Très-Saint Rédempteur.

*O Domine quia ego servus tuus, et filius
Ancillæ tuæ : dirupisti vincula mea.*

O mon Dieu, je suis votre serviteur et le
fils de votre Servante, et vous avez rompu
mes liens.
Ps. 115.



DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS

LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX,
RUE BONAPARTE, 66.

TOURNAI

LIBRAIRIE DE H. CASTERMAN,
RUE AUX RATS, 11.

H. CASTERMAN

ÉDITEUR.

1862

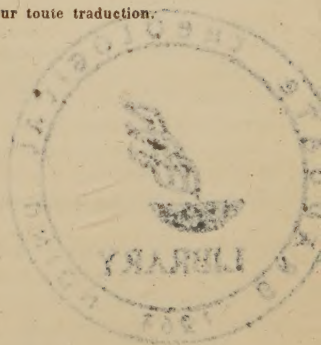
BX2161

D43

1862

PROPRIÉTÉ

et réserve pour toute traduction.



PRÉFACE



Nous avons donné le titre de *Souvenirs* à cet ouvrage, pour qu'on ne soit pas tenté d'y chercher, ou même d'y voir des choses nouvelles. Les pensées et les prières qui le composent, sont, en effet, des souvenirs de ce que la foi, la science et la piété de nos pères nous ont légué de siècle en siècle, depuis les premiers temps de l'Eglise. Si elles apparaissent çà et là sous des aspects nouveaux, c'est que la vérité n'a jamais été saisie par tous ses côtés, n'a jamais été embrassée tout entière par l'esprit de l'homme, et qu'on ne peut fixer un

Arch. 1966

regard attentif sur cette vérité toujours ancienne, sans y découvrir des beautés toujours nouvelles.

Mais que sont précisément ces souvenirs ? Sont-ce des méditations ? Ils contiennent des matières de méditations, sans doute, mais ne sont pas des méditations. Ce sont des considérations religieuses, dont la plupart ne devraient être que peu modifiées pour devenir de vraies instructions sur *la connaissance et le culte de la très-sainte Vierge*.

Nous avons même cru, d'abord, leur donner ce titre général, mais outre que celui de *la nouvelle Eve* ou de *la Mère de la vie*, répond mieux à leur idée fondamentale, nous avons renoncé au premier, parce qu'il eût pu les faire passer pour une œuvre principalement destinée au clergé, tandis qu'elle l'est surtout aux personnes du monde.

Nous espérons cependant qu'elle ne sera pas tout à fait inutile à nos collègues dans le saint ministère, parce qu'il doit être arrivé à un bon nombre d'entre eux, ce qui nous est arrivé à nous-même au sortir de nos études de théologie. Dans l'impossibilité où nous nous étions trouvé d'approfondir en quelques années toutes les parties de cette science

des sciences, nous avions alors des notions plus incomplètes qu'aujourd'hui, sur bien des vérités relatives à la Mère de Dieu, et à son intime union avec les mystères de l'incarnation et de la rédemption, par exemple sur l'ordre de sa dignité, sa grâce, son mérite, sa place unique dans la divine économie de l'œuvre du salut des hommes, sa qualité ou sa fonction de médiatrice universelle d'intercession ou de prière. Sur ces différents points et sur plusieurs autres, nous eussions bien pu alors, et de très-bonne foi, traiter de pieuses exagérations les vérités les plus sublimes et les plus certaines, parce que les grands ouvrages théologiques où ces matières sont traitées comme elles méritent de l'être, nous étaient encore inconnus. On nous eût donc rendu service en ce temps-là, de nous donner du moins l'analyse de ce qu'ils ont d'essentiel. Eh bien ! la première partie de ces *souvenirs*, contient cette analyse, mais dans une forme qui puisse convenir à tous, parce qu'encore une fois, nous les destinons plus directement aux personnes du monde.

Nous sommes persuadé que toutes les pages de

ce livre, non-seulement celles de la seconde partie du volume, les plus nombreuses et les plus pratiques, mais aussi celles de la première, ne contiennent rien qui ne soit à la portée des fidèles, car s'il en est quelques-unes qui, pour être bien entendues, demanderont plus d'efforts d'attention que les autres, ce sont, sans contredit, celles du chapitre II, et ce chapitre, cependant, s'appuie tout entier sur un long passage d'un livre *ascétique* de saint François de Sales, de son *traité de l'amour de Dieu*, où le saint a réuni des sujets de sermons *préchés au peuple* par lui-même.

Ceux qui voudront se servir de ces *Souvenirs* pendant le *mois de Marie*, feront bien de les commencer par le chapitre XXVI^me. Il eût été placé en tête des autres, si notre intention n'eût été d'offrir aux fidèles un livre qui pût leur être également utile en tout autre temps de l'année. Ils y trouveront donc une suite de lectures religieuses, dogmatiques, morales et ascétiques, sur les grandeurs de Marie, et sur les grâces qui répondirent à ses grandeurs ; sur la vie de la Mère de Dieu, selon les *Evangelies*, et sur les exemples qu'elle renferme ;

sur le culte qui lui est dû, et sur les pratiques de piété qui s'y rattachent. Toutes ces lectures sont suivies de prières, comme le sont tous les chapitres des *Gloires de Marie* de saint Alphonse.

Peut-être s'étonnera-t-on, que l'un de ses disciples et de ses enfants, ait eu l'idée d'écrire encore en l'honneur de Marie, après que saint Alphonse a publié lui-même sur les Gloires de sa Mère un ouvrage si plein de lumière et d'onction, que les âmes vraiment pieuses ne peuvent en parcourir une seule page sans en être vivement touchées et éclairées. Nous comprenons cet étonnement, mais nous n'en croyons pas moins que saint Alphonse aime à nous voir suivre ses traces, et qu'il désire nous entendre parler de Marie aux chrétiens de nos jours, de notre pauvre mieux dans leur propre langue, nous voulons dire de manière à attirer à leur Mère les âmes qui doivent surtout la mieux connaître pour la mieux aimer, et qui ont encore besoin d'être conduites jusqu'aux *Gloires de Marie*.

Cependant, l'on appréciera plus facilement le motif qui nous a déterminé à écrire, si nous rap-

portons un fait qui nous en a fait reconnaître à nous-même la valeur :

Dans une visite que nous rendions à un savant et pieux ami, nous trouvâmes les *Gloires de Marie* parmi les livres qui couvraient sa table. Il vit que nous avions remarqué cet ouvrage, et le prit en nous disant : « Voici mon thermomètre spirituel : quand je suis un peu fidèle à la grâce, ce livre, par la moindre de ses pages, m'éclaire et soutient ma confiance ; quand je me néglige et m'attiédis, il ne me va presque plus ; il devient, pour ainsi parler, trop fort pour moi. A ce signe, je rentre en moi-même, et je reconnais sans peine que ce n'est pas la lumière qui a diminué d'éclat, mais que c'est l'œil intérieur qui n'est plus capable de la supporter aussi vive. Je travaille alors à rendre à cet œil de l'âme sa pureté et sa force, et bientôt le thermomètre remonte, je veux dire que l'âme remonte et se retrouve à l'unisson des chères *Gloires de Marie*. »

Nous n'avons garde de tirer de ce fait isolé une conclusion générale qui ne serait pas légitime, puisque l'expérience prouve tous les jours que les *Gloires de Marie* touchent les pécheurs et les ra-

mènent à Dieu, comme elles consolent les justes et les animent à la persévérance ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il est un certain état de l'âme malheureusement trop connu, état de langueur et d'obscurité, où l'on éprouve le besoin de varier ses lectures, et d'être doucement ramené à celles que l'on n'est presque plus digne de goûter.

Nous espérons donc, en offrant cet ouvrage à tout le monde, qu'il servira particulièrement à ceux qui doivent encore apprendre à goûter les *Gloires de Marie*.

C'est ce qui nous a déterminé à lui donner le caractère dont nous parlions tout à l'heure, et que nous retrouvons dans plusieurs livres de piété de saint Alphonse, tout particulièrement dans son grand traité de la prière, œuvre à la fois ascétique et dogmatique où il s'attache à réfuter les erreurs alors populaires du jansénisme, comme nous réfutons çà et là, et surtout au chapitre IX^e, les erreurs que des efforts inouïs tendent à rendre populaires aujourd'hui, et que nous avons entendu soutenir par de pauvres ouvriers parfaitement au courant de tout ce qui se dit au Prêche, où le protestantisme les

constitue docteurs du libre examen à fort peu de frais. L'œuvre de saint Alphonse est même plus dogmatique que celle-ci, où nous nous sommes abstenu des termes purement théologiques.

Le désir d'être utile à tous, nous a porté aussi à traduire les citations latines que l'on rencontrera dans notre travail, ou du moins à les rendre, soit littéralement, soit équivalement, dans le texte français qui les précède ou qui les suit.

Il nous reste à dire à nos lecteurs la consolation que nous éprouvons de leur offrir ces souvenirs et ces prières, ou plutôt de les offrir par eux à notre commune Mère, sous le pontificat d'un pape qu'elle a si visiblement marqué de son signe. Pie IX est le fils privilégié de la sainte Vierge depuis son baptême, où il reçut le nom de *Jean-Marie*, prédestiné par la divine Providence à devenir un jour le pontife préféré entre tous les successeurs de Pierre, pour définir solennellement la croyance de tous les siècles chrétiens à la *plénitude* de la grâce de la seconde Eve.

Est-il étonnant, après cela, que Marie ait aussi voulu Pie IX plus près d'elle au pied de la croix ?

N'y a-t-elle pas voulu saint Jean, l'apôtre de sa prédilection, celui que Jésus-Christ lui donna pour fils, celui qui recueillit le premier cette parole :

Voilà votre Mère !

Mais si le disciple bien-aimé participa de plus près que les autres à la douleur de son Maître et de sa divine Mère, s'il leur fut le plus uni dans la peine, il le fut aussi dans la joie, et le premier des apôtres qui confessa la résurrection. Nous comprenons donc pourquoi la grande âme de Pie IX, pleine de tristesse à son tour, est aussi pleine d'espérance, ou plutôt de l'attente certaine du triomphe de l'Eglise, et nous ne trouverions pas d'accents dignes de cette tristesse et de cette espérance, si le chantre inspiré des psaumes qui fut lui-même l'admirable figure du Christ souffrant et triomphant, n'avait dit d'avance ce qu'ont éprouvé toujours, dans une certaine mesure, tous les membres vivants de Jésus-Christ, tous les vrais enfants de sa grâce, mais ce qu'éprouve pleinement aujourd'hui le chef visible du corps mystique du nouvel homme, le vicaire même de l'Homme-Dieu :

« Credidi, propter quod locutus sum : j'ai dit au

monde la parole de la foi, non-seulement sur la grandeur de Marie toujours sans tache, mais sur la grandeur de la tache qui le souille lui-même, et sur la profondeur du mal d'où sortent chez lui toutes les injustices. Les peuples et les rois l'ont entendue, cette parole, mais ils ne l'ont pas suivie : *Ego autem humiliatus sum nimis*. Dans mon délaissement, j'ai cherché si nul n'aimait la vérité parmi ceux qui la pouvaient défendre; et cet amour, je ne l'ai pas trouvé chez les forts, pas même chez ceux qui s'appelaient mes fils. Je n'y ai trouvé que l'amour du mensonge : *Ego dixi, in excessu meo, omnis homo mendax*. Mais ce que je n'ai pas trouvé chez les forts, je l'ai trouvé chez les faibles, et j'ai entendu venir à moi de toutes les nations, des multitudes de voix qui me disaient : Mon Père ! *Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi* ? Que ferai-je pour ces enfants que Dieu me rend si fidèles ? *Calicem salutaris accipiam et nomen Domini invocabo* : O mon Dieu ! je veux souffrir pour la catholicité tout entière, je veux même mourir pour elle si vous le voulez, puisque c'est pour elle que vous êtes mort : *Vota mea Domino reddam coram omni populo*

ejus ; pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus. Mais que ce soit ma vie ou que ce soit ma mort qui doive lui être une source de grâce, je sais que cette grâce sera pleine, Seigneur : *O Domine, quia ego servus tuus : ego servus tuus et filius ancillæ tuæ.* Oui, cette grâce sera pleine, parce que je suis votre serviteur et le fils de votre Servante, celui qu'elle a daigné choisir, entre tous vos Vicaires en terre, pour dire au monde tout le sens de cette parole : *Je vous salue, pleine de grâce!* Oui, j'obtiendrai la grâce de la liberté de l'Eglise, de la liberté du Saint-Siège : *Diripuisti vincula mea : tibi sacrificabo hostiam laudis.* Et de cette liberté, je vous en bénirai, Seigneur, ou du sein de l'Eglise militante, ou du sein de l'Eglise triomphante : *Vota mea Domino reddam in conspectu omnis populi ejus : in atriis domus Domini, in medio tui Jerùsalem.*¹ »

(1) *Psalm. 113.*

OFFRANDE A MARIE.



O vous de qui Jésus est né, femme bénie entre toutes les femmes, arche vivante de l'éternelle alliance de la nature divine et de la nature humaine, cité de Dieu où la lumière de l'agneau nous découvre de si grandes choses, Vierge unique qu'annoncèrent les prophètes et que toutes les générations appellent bienheureuse, sainte Mère du Dieu fait homme, je viens déposer à vos pieds le faible hommage d'un de vos pauvres enfants : le souvenir de ce qu'il a entendu, de ce qu'il a appris, de ce qu'il a vu de vous ; de ce qu'il croit de vos grandeurs.

sur la parole de Dieu même ; de ce qu'il sait de votre amour, par la facile expérience que tout le monde peut faire. Parler de vous, ô Marie, c'est éveiller l'écho de la reconnaissance dans une foule d'âmes ; c'est aussi porter celles qui ne vous connaissent pas assez, à vérifier par elles-mêmes, tout ce qu'on dit de votre pouvoir et de votre bonté. Que vos regards compatissants s'abaissent donc sur cette offrande trop indigne de vous, mais qui vient pourtant d'un cœur qui vous aime ; que votre maternelle indulgence l'accueille et la bénisse, et que cette bénédiction fasse vivre ces souvenirs et ces prières dans des milliers d'autres cœurs. Prosternés ensemble à vos pieds, nous vous saluons *pleine de grâce*, et nous vous prions avec confiance de nous obtenir quelque chose de cette plénitude, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

LA NOUVELLE ÈVE

ou

LA MÈRE DE LA VIE.

CHAPITRE I.

LA SECONDE ÈVE : *MATER VIVENTIIUM*.

N'avez-vous jamais éprouvé de compassion à la rencontre des pauvres chrétiens nés et élevés dans les contrées où l'erreur a mutilé la foi et amoindri le sens évangélique, au point d'y faire parler de Marie comme d'autres simples femmes vénérées pour leurs vertus ? Ces pauvres chrétiens n'ont-ils donc jamais ouvert l'Évangile pour y apprendre à connaître la femme bénie entre toutes,¹ celle que toutes les nations appellent bienheureuse,² parce que la toute-puissance a fait en elle de grandes choses ?³ — Ne se sont-ils jamais arrêtés à cette grande et ineffable parole : *De qua natus est Jesus*

(1) *Luc. 1. 28.*

(2) *Ibid. 48.*

(3) *Ibid. 49.*

qui vocatur Christus : Marie de qui est né Jésus qui s'appelle le Christ? ¹

Regardons Marie à la lumière de cette parole, et nous verrons en elle la Mère de la vie : *Mater viventium*, ² la vraie Mère du genre humain, la seconde Eve en vérité, plus véritablement notre Mère que la première, puisque la vie qui nous vient d'elle, est infiniment supérieure à celle qui nous vient d'Eve.

Pour le bien entendre, n'oublions pas qu'il est plusieurs vies répandues dans la création, par le Principe créateur de toute vie : *In ipso vita erat*. ³ — *Et omnia per ipsum facta sunt*. ⁴ Il lui a plu de réunir en nous ces vies diverses qui forment une sorte de hiérarchie, dont la nature humaine est comme le centre et le lien. Nous vivons, en effet, de la vie *végétative* avec les plantes, de la vie *sensitive* avec les animaux, de la vie *intellectuelle* avec les anges. Nous participons même avec les purs esprits, à la vie divine de la grâce, à cette vie dont parle l'Evangile quand il dit : *Non ex voluntate carnis, sed ex Deo nati sunt*. ⁵ Mais comment y participons-nous ? Jésus-Christ nous l'a appris lui-même : *Je suis la Vigne*, nous dit-il, *et vous n'en êtes que les branches*. ⁶ Si la branche

(1) *Matth. 1. 16.*

(2) *Gen. 3. 20.*

(3) *Joan. 1. 4.*

(4) *Joan. 1. 3*

(5) *Ibid. 12 13.*

(6) *Ibid. 15. 5.*

*n'est attachée au cep de la Vigne, elle ne saurait porter de fruit. Il en est ainsi de vous si vous ne m'êtes attachés.*¹ — *Celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruit. Sans moi vous ne pouvez rien faire.*² — C'est que le Verbe incarné est l'unique source de la vie divine dont il parle ici. La vigne et ses branches doivent être de même nature, et comme le Verbe est Dieu, et que nous n'avons pas la nature de Dieu, il s'est fait homme afin que la nature humaine unie à la Divinité fût en lui cette vigne dont nous pussions être les branches,³ et que par elle la vie divine de la grâce pût nous être communiquée.

L'incarnation est donc pour nous la source de la vie de la grâce, vie si incomparablement supérieure à la vie de la nature, que tout vrai chrétien doit être prêt à donner celle-ci pour ne pas perdre l'autre.

Mais comment le Verbe s'est-il incarné, comment s'est-il uni à notre nature pour nous rendre participants de cette vie divine : *Divinæ consortes naturæ*?⁴

La réponse à cette grande question est dans le

(1) *Joan.* 15. 4.

(2) *Ibid.* 5.

(3) *S. Aug. Tract.* 80. in *Joan.*

(4) 2. *Petr.* 1. 4.

symbole catholique, et nous l'avons entendue mille fois à genoux : *Et incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria Virgine, et homo factus est!*

C'est donc en Marie et par Marie qu'il s'est donné au monde, c'est en elle et par elle qu'il a communiqué aux hommes cette vie nouvelle qui les rend enfants de Dieu : *Dedit eis potestatem filios Dei fieri, his qui credunt in nomine ejus, qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt.*¹ Et c'est avec une pleine raison que l'Eglise appelle Marie la Mère de cette vie divine : *Mater divinæ gratiæ.*

Ce n'est pas, sans doute, par sa propre puissance que Marie est notre Mère dans l'ordre de cette vie de la grâce, mais ce n'est pas non plus par leur propre puissance, comme le disait à ses enfants la mère des Machabées, que nos mères nous ont donné la vie du corps. Chacune d'elles, en nous la donnant, a dû dire comme la première des femmes : *Possedi hominem per Deum;*² et c'est avec une aussi pleine vérité que la seconde Eve, en concevant le nouvel Adam, a dû dire aussi : Je l'ai conçu par la force du Très-Haut pour engendrer le genre humain tout entier à une vie nouvelle. Oui, puisque Dieu

(1) *Joan. 1. 12. 13.*

(2) *Gen. 4. 1.*

nous a aussi véritablement donné la vie divine de la grâce par la féconde virginité de Marie, qu'il nous a donné la vie humaine par nos pères et nos mères selon la nature.

En disant de Marie qu'elle nous a donné la vie, qu'elle nous a engendrés à une vie nouvelle par la force de Dieu, nous ne parlons pas dans le sens figuré, mais dans le sens propre et littéral, et nous le faisons avec un plein droit. Jésus-Christ n'est-il pas notre vie? Ne l'a-t-il pas affirmé lui-même : *Ego sum vita?*¹ Et comment s'est-il donné aux hommes? Par Marie. C'est donc par elle qu'il nous a donné la vie. Elle est donc notre Mère.

A qui l'homme doit-il le nom de Mère?

A Celle qui, par son consentement, a contribué positivement et librement à lui donner la vie, et qui l'a enfanté ensuite dans la douleur. Eh bien ! Dieu a voulu que Marie contribuât positivement et librement à nous donner la vie par son consentement à l'incarnation du Verbe, et qu'elle nous enfantât dans la douleur, non dans la douleur du corps, mais dans la douleur de l'âme, parce qu'elle nous donnait la vie de l'âme.

N'est-ce pas librement qu'elle a dit à l'ange de

(1) *Joan. 11. 25. 14. 6.*

Dieu : *Fiat mihi secundum Verbum tuum*, qu'il me soit fait selon votre parole ?

Le Verbe divin, Fils unique, consubstantiel et éternel de Dieu, n'a-t-il pas attendu le consentement de Marie pour prendre notre nature dans le temps, pour se faire homme dans le sein de la seconde Eve, de la femme destinée dès l'origine à devenir ainsi le sanctuaire de l'éternelle alliance ? Il a donc voulu qu'elle coopérât positivement à donner la vie surnaturelle au genre humain.

Et cette coopération combien ne fut-elle pas douloureuse ? Elle ne le fut pas seulement aux pieds de la croix, lorsque, soumise à la volonté du Père qui livrait pour nous son Fils à la mort, Marie unissait son cœur à celui de Jésus-Christ dans la flamme de l'amour qui sauvait le monde ; mais elle le fut dès l'incarnation où le *fiat mihi* de la Vierge des vierges la rendit dès lors la Mère des douleurs, puisqu'elle vit dès lors dans le fruit béni de son sein l'agneau chargé des péchés des hommes, et sentit la pointe du glaive qui devait traverser toute sa vie et pénétrer le fond même de son âme : *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius.*¹

(1) Luc. 2 35.

PRIÈRE.

Je comprends mieux maintenant, Seigneur, cette parole descendue de la croix et recueillie sur le calvaire par le plus aimé de vos disciples : *Voici votre Mère !* Je vois que vous l'avez adressée, cette divine parole, aux enfants de la grâce dans tous les siècles ; qu'elle vient ainsi jusqu'à moi et qu'elle me regarde. Je vois que je suis véritablement *le fils de votre humble servante*, et que votre Mère est aussi la mienne, puisque je vis d'une vie qu'elle m'a donnée, parce qu'il vous a plu de me la donner par elle.

Divine sagesse, vous ne faites rien à demi : En nous donnant une Mère, vous lui avez donné un cœur de Mère, et en nous donnant une Mère divine, vous lui avez donné un cœur brûlant pour nous d'une flamme divine. Soyez béni, mon Dieu, de ce don ineffable !

Mais pour mieux vous prouver ma reconnaissance, je veux la réveiller dans le cœur des autres, et ne manquer aucune occasion de dire aux aveugles et aux ingrats : *Si vous saviex le don de Dieu*, et quel cœur de Mère vous aime au ciel ! Mettez ce cœur à l'épreuve, et ce que la foi vous dit, vous le saurez bientôt par vous-même.

Marie, ma véritable Mère, je ne veux donc pas me contenter de vous aimer ; je veux vous faire connaître et vous faire aimer : *Dignare me laudare te, Virgo sacrata !* Je le ferai avec confiance, car il n'est pas difficile de vous faire aimer : il suffit pour cela de dire ce que vous êtes. Dieu porte lui-même tous les hommes à cet amour, puisqu'en vous rendant leur Mère il les a faits vos enfants, et qu'en remplissant votre cœur d'amour pour eux, il a mis dans leurs cœurs aussi une inclination filiale qui s'éveille comme d'elle-même dès qu'ils vous rencontrent. Oui, il y a dans le cœur de l'homme quelque chose de surnaturel pour vous, et quiconque résiste à ce divin attrait, se révolte contre l'ordre de Dieu, et tombe de l'amour surnaturel qu'il repousse, dans la haine surnaturelle qu'il subit. Oui, l'amour et la haine sont ici deux caractères distinctifs des enfants de Dieu et des fils de Satan, du père de l'orgueil qui n'a jamais pu souffrir en vous l'humilité qui l'a vaincu. Je veux donc travailler à vous amener des cœurs. Je leur dirai votre nom, votre grandeur, votre beauté, votre amour de Mère ; je leur apprendrai à se confier dans votre prière ; et pour me récompenser, très-sainte et très-douce Mère, vous prierez pour moi avec toute la compassion dont j'ai besoin. *Amen.*

CHAPITRE II.

MARIE MÈRE DE LA GRACE POUR TOUTES LES GÉNÉRATIONS HUMAINES.

Dieu imprime à toutes ses œuvres le caractère de son unité, mais il a été surtout jaloux de l'unité du genre humain qui est comme sa propre race formée à son image et à sa ressemblance : *Ipsius genus sumus*.¹ Aussi ne s'est-il pas contenté de faire sortir l'humanité tout entière d'une première famille, et celle-ci d'un premier mariage entre un seul homme et une seule femme, le père et la mère de toutes les générations humaines, mais la première femme elle-même, il l'a tirée du premier homme, la première Eve du premier Adam, constituant ainsi l'unité parfaite de la vie naturelle. Le don de la vie surnaturelle n'a pas rompu cette unité, car c'est d'une fille d'Eve selon la nature que le second Adam.

(1) *Act. Ap. 17. 28.*

principe de la vie de la grâce, a voulu naître, le Verbe créateur s'incarnant ainsi pour racheter et elever son œuvre sans la diviser.

L'unité de la vie surnaturelle n'est pas moins parfaite dans le genre humain que l'unité de la vie naturelle, car si toutes les générations ont reçu celle-ci du premier Adam par la première Eve, toutes aussi, sans en excepter le premier homme et la première femme, ont reçu celle-là du second Adam par la seconde Eve.

Marie, en effet, n'est pas seulement la Mère de la grâce depuis l'incarnation accomplie, mais depuis l'origine de l'homme, comme Jésus-Christ est la source de la grâce, le principe de la vie supérieure du genre humain, non-seulement depuis l'incarnation accomplie, mais depuis l'origine du monde : *Ab origine mundi*.¹

N'est-il pas de foi que c'est en vue de la rédemption, de l'*Agneau immolé dès le commencement*,² que la grâce a été rendue au premier homme ? Jésus-Christ a donc été pour le premier homme et pour tous ses descendants le vrai principe de vie. Mais par qui Dieu a-t-il voulu, dès le commencement aussi, nous donner Jésus-Christ ? Par Marie. C'est

(1) *Apoc. 13. 8.*

(2) *Ibid.*

donc aussi par Elle que, dès l'origine, il a voulu nous rendre la vie, et Marie est ainsi la Mère de la grâce *ab initio*, dès le principe des choses, par la volonté de Dieu.

Cette vérité, toutefois, pour apparaître dans son plein jour, doit être mise en regard d'une autre vérité que saint François de Sales expose avec clarté dans son traité de l'amour de Dieu, où il montre que la grâce a été non-seulement *rendue* au premier homme en vue de la rédemption, mais qu'elle lui a été primitivement *donnée* en vue de l'incarnation, parce que l'incarnation du Verbe et avec elle la maternité divine qui en fut la condition librement choisie par la Providence, comme fut librement voulue l'incarnation elle-même, appartiennent au plan primitif du Créateur, plan divin qui se fût réalisé sans la chute de l'homme à laquelle répondit l'ordre de la rédemption, par un effet libre aussi de l'infinie miséricorde de Dieu.

Mais nous voulons citer les paroles mêmes de saint François de Sales, et parce qu'elles sont pleines de lumière, et parce qu'elles nous feront voir comment les Saints traitent les matières ascétiques, appuyant avec soin la piété sur la connaissance intime et suave de la vérité divine; et enfin parce qu'elles nous conduiront à notre but par des raisons

si hautes et si fermes, qu'on pourrait les trouver trop hardies dans notre bouche, si nous ne les empruntons pas à la science du grand évêque de Genève :

« Tout ce que Dieu a fait, dit-il, est destiné au salut des hommes et des anges : mais voici l'ordre de sa providence à cet égard, selon que par l'attention aux saintes Ecritures et à la doctrine des anciens, nous pouvons le découvrir, et que notre faiblesse nous permet d'en parler.

» Dieu connut éternellement qu'il pouvait faire une quantité innombrable de créatures de diverses perfections et qualités , auxquelles il pourrait se communiquer : et considérant qu'entre toutes les façons de se communiquer, il n'y avait rien de si excellent que de s'unir à quelque créature créée, de telle sorte que la créature fût comme entée et insérée en la Divinité, pour ne faire avec elle qu'une seule personne, son infinie bonté qui de soi-même et par soi-même est portée à la communication, se résolut et détermina d'en faire une de cette manière ; afin que comme éternellement il y a une *Communication essentielle en Dieu*, par laquelle le Père communique toute son infinie et indivisible divinité au Fils, en le produisant ; et le Père et le Fils ensemble produisant le Saint-Esprit, lui communiquent aussi leur propre divinité, de même cette souveraine douceur

fut aussi communiquée *si parfaitement hors de soi* à une créature que la nature créée et la Divinité, gardant chacune leurs propriétés, fussent néanmoins tellement unies ensemble qu'elles ne fussent qu'une seule personne.

» Or entre toutes les créatures que cette souveraine toute-puissance pouvait produire, elle trouva bon de choisir l'humanité (qui fut ensuite effectivement unie à la personne de Dieu le Fils,) pour l'élever à l'honneur incomparable de l'union personnelle avec sa divine Majesté, afin qu'éternellement elle jouît par excellence des trésors de sa gloire infinie. Puis ayant préféré pour ce bonheur l'humanité sacrée de notre Sauveur, la suprême Providence disposa de ne point retenir sa bonté en la seule personne de ce Fils bien-aimé, mais de la répandre *en sa faveur* sur plusieurs autres créatures ; et dans l'ensemble de cette innombrable quantité de choses qu'elle pouvait produire, elle fit choix de créer *les hommes et les anges*, comme pour tenir compagnie à son Fils, *participer à ses grâces et à sa gloire*, et l'adorer et le louer éternellement.

Et parce que Dieu vit qu'il pouvait faire en plusieurs façons l'humanité de son Fils, en le rendant vrai homme, comme par exemple, le créant de rien, non-seulement quant à l'âme, mais aussi

quant au corps ; ou bien formant le corps de quelque matière précédente, comme il fit d'Adam et d'Eve ; ou bien par voie de génération ordinaire ; ou bien enfin par génération extraordinaire d'une Vierge ;¹ il voulut que la chose se fit de cette dernière façon ; et entre toutes les femmes qu'il pouvait choisir à cette fin, il élut la très-sainte vierge Marie, par l'entremise de laquelle le Sauveur de nos âmes serait non-seulement homme, mais *enfant du genre humain*.²

» Outre cela, la sacrée Providence détermina de produire tout le reste des choses, tant naturelles que surnaturelles en faveur du Sauveur ; afin que les anges et les hommes pussent, en le servant, participer à sa gloire....³

(1) De la Vierge promise à l'origine, de celle qu'Isaïe appelle *la Vierge*, et dont l'attente se retrouve dans les traditions universelles, et jusque dans les fables du paganisme, unie à l'idée de l'incarnation, comme nous l'avons montré ailleurs par les livres sacrés des anciens peuples. Nos pères, dans les forêts du Nord, élevaient aussi des autels à la Vierge qui devait enfanter : *Virgini parituræ*. (Voyez la 2^{me} partie du *Christ et des Antechrists*. T. I. *Jésus-Christ dans l'histoire*.)

(2) Voyez ce que nous disions tout à l'heure, au commencement de ce chapitre 2^{me}, sur l'unité de l'œuvre de Dieu.

(3) Traité de l'amour de Dieu, l. 2. c. 4.

» Or, en disant que Dieu a vu et voulu une chose premièrement, et puis secondement une autre, observant de l'ordre dans ses volontés, je l'ai entendu comme il a été déclaré d'abord, c'est-à-dire, qu'encore que tout cela s'est passé en un très-seul et très-simple acte, par cet acte cependant, l'ordre, la distinction, et la dépendance des choses n'a pas été moins observée, que s'il y eût eu plusieurs actes en l'entendement et en la volonté de Dieu. *Et comme toute volonté bien disposée qui se détermine à vouloir plusieurs objets également présents, aime mieux, et avant tout, celui qui est le plus aimable, il s'ensuit que la souveraine Providence faisant son éternel projet et dessein de tout ce qu'elle produirait, voulut premièrement et aima, par une préférence d'excellence, le plus aimable objet de son amour, qui est notre Sauveur; et puis par ordre, les autres créatures, selon que plus ou moins elles devaient appartenir à son service, à son honneur et à sa gloire.*

» Ainsi tout a été fait pour cet Homme-Dieu, qui pour cela est appelé *ainé de toute créature*; ¹ *possédé par la divine Majesté au commencement de ses*

(1) *Coloss. 1. 5.* — Qu'on remarque bien cette magnifique exposition des textes de saint Paul, et du livre des Proverbes.

voies, avant qu'elle fit quoi que ce soit, créé au commencement avant les siècles ;¹ car en lui toutes choses sont faites et il est avant tous, et toutes choses sont établies en lui, et il est le chef de toute l'Eglise, tenant en tout et partout la primauté.² On ne plante principalement la vigne que pour le fruit, et par conséquent, le fruit est le premier désiré et prétendu, quoique les feuilles et les fleurs précèdent en la production. Ainsi, le grand Sauveur fut le premier en l'intention divine, et en ce projet éternel que fit la divine Providence de la production des créatures, et en contemplation de ce fruit désirable fut plantée la vigne de l'Univers, et établie la succession de plusieurs générations, qui, en guise de feuilles et de fleurs, le devaient précéder, comme avant-coureurs et préparatifs convenables à la production de ce raisin que l'Épouse sacrée loue tant dans les Cantiques, et dont la liqueur réjouit Dieu et les hommes.³

» Qui doutera donc de l'abondance des moyens de salut, puisque nous avons un si grand Sauveur, en considération duquel nous avons été faits et par les mérites duquel nous avons été rachetés ?⁴ »

(1) *Prov.* 8. 23. (2) *Coloss.* 1. 15. 16. 18. (3) *Ps.* 103. 16.

(4) *Traité de l'amour de Dieu*, l. 2. c. 5.

Vous le voyez, saint François de Sales ne dit pas seulement que nous avons été rachetés par les mérites de Jésus-Christ devenu victime volontaire de nos péchés, mais il affirme que c'est en considération de Jésus-Christ que nous avons été faits ; que tout a été fait pour l'Homme-Dieu ; que cet Homme-Dieu fut le premier dans l'intention divine, et il en donne la raison ; que tout le reste des choses tant naturelles que surnaturelles ont été produites en sa faveur, et les anges et les hommes pour participer à ses grâces et à sa gloire. Suivant cette doctrine que le saint et savant Evêque, à l'exemple d'illustres théologiens, a puisée, comme il le dit, aux sources de l'Ecriture et de la doctrine des anciens, la chute de l'homme a amené l'ordre de la rédemption, parce que c'est elle qui porta le Verbe-Incarné à s'offrir librement (*ab origine*) pour le salut du genre humain, mais elle n'a pas amené l'ordre de l'incarnation, parce que celui-ci se fût réalisé, quoique dans d'autres conditions, si l'humanité restée fidèle à la grâce originelle, n'eût pas eu besoin de rédemption.

Il faut maintenant saisir avec fermeté l'ensemble de cette vérité, et jouir plus pleinement encore de l'éclat de sa lumière.

L'incarnation du Verbe est la fin librement, mais positivement voulue des œuvres de Dieu. Quel est,

en effet, le but déclaré de la création? N'est-ce pas la gloire du Créateur, n'est-ce pas la félicité des créatures, le salut des anges et des hommes, ce qui est encore la gloire de Dieu, puisque l'amour qui rend la créature heureuse en l'unissant au Créateur, est aussi ce qui le glorifie. Dieu n'est glorifié par sa justice que dans la créature qui refuse librement son amour, et cette justice n'est encore en Dieu que l'amour du bien, amour immuable en lui-même, et qui ne devient justice qu'en nous et par nous, quand il y rencontre le mal. *De suo, bonus, de nostro, justus.* C'est ainsi que la flamme dont la splendeur est reflétée par une eau limpide, est la même qui brûle les matières inflammables. Mais si l'amour qui glorifie le Créateur et rend les créatures heureuses par leur union avec lui, si cet amour ou cette union est le but de la création, il a plu à Dieu que l'union suprême en fût le but suprême, et cette union suprême qu'il a voulue avec une liberté égale à sa sagesse, c'est l'union personnelle ou hypostatique de la nature créée et de la nature incréée.

La raison attentive à la vérité révélée, conçoit donc que l'union des créatures intelligentes avec Dieu est le but de la création, et que l'union la plus parfaite, l'union personnelle en est le but suprême.

Par la même attention aux Ecritures et à la tra-

dition, elle conçoit encore pourquoi cette union personnelle du Créateur et de la créature, s'est faite directement en la personne du Verbe (*Sub relatione filiationis*). C'est que le Verbe est l'image infinie, incréée : (*Figura substantiæ ejus*,¹) de Celui dont toutes les créatures sont à différents degrés les images finies et produites dans le temps. L'idée que Dieu a éternellement de lui-même, sa ressemblance vivante et nécessaire, son Fils unique par nature, l'archétype incréé de tous les êtres possibles, par lequel et à l'exemplaire duquel tout a été fait : *Per ipsum omnia facta sunt, et sine ipso factum est nihil*,² s'est donc uni aux enfants créés de Dieu, et à ses frères du temps.

Mais à laquelle des natures créées s'unira personnellement le Verbe créateur ?

La nature humaine résume manifestement toute la création, puisqu'elle réunit en elle les divers règnes de la nature, ainsi que la créature spirituelle et corporelle. Elle est donc le lien des deux mondes des corps et des esprits. Le Verbe divin, en prenant cette nature, s'est donc uni en elle et par elle à toutes ses œuvres : *Omni creaturæ*, selon le mot et dans le sens que lui donne saint Grégoire-

(1) *Heb. 1. 13.*

(2) *Joan. 1. 3.*

le-Grand, et c'est ainsi que le Verbe qui est la *Splendeur et la Gloire du Père*¹ de toute éternité, transforme aussi toute la création dans le temps en hymne d'amour infini à la gloire de Dieu : *Per ipsum, et cum ipso, et in ipso, est tibi Deo Patri, in unitate Spiritus Sancti, omnis honor et gloria.*²

Encore une fois donc, le premier Adam fut subordonné au second, et l'Homme-Dieu fut le premier dans l'intention divine, le véritable but de la Providence dans toutes ses œuvres.

Or, les desseins de Dieu sont sans repentance, et si la miséricorde a relevé l'homme de sa chute, si l'aurore de la rédemption a lui dès le principe sur la grande ruine de notre nature, c'est que le Verbe qui voulait s'incarner, a voulu aussi dès l'origine des choses nous racheter, et prendre sur lui notre mort pour nous rendre la vie : *Occisus ab'origine mundi.*³ Le Verbe incarné, l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, le *Premier-né de toute créature*,⁴ c'est-à-dire celui qui fut voulu dans sa nature humaine par le Créateur avant toute autre créature, a été ainsi pour tous les hommes, depuis le commencement des siècles, la cause de la vie de la grâce, de cette vie supérieure à

(1) *Heb. 1. 3.*

(2) *Can. Missæ.*

(3) *Apoc. 13. 8.*

(4) *Col. 1. 15.*

celle de la nature, de cette vie divine accordée au père du genre humain, comme principe et semence de la vie de la gloire. Et quand le premier homme eut perdu cette vie divine, ce fut en vue du sacrifice de l'Agneau immolé, dans le dessein de Dieu, *aux premiers jours du monde*, qu'elle lui fut offerte de nouveau, à lui et ensuite à tous ses descendants. ¹

Mais si l'incarnation du Verbe appartient au dessein primitif de Dieu dans la création, et s'il est évident qu'elle ne peut être conçue indépendamment du mode choisi par la Providence pour la réaliser, c'est-à-dire de la maternité divine de la femme bénie entre toutes, et qu'Isaïe annonçait en ces termes : *La Vierge concevra et enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel*, ² *c'est-à-dire, Dieu avec nous*, ³ le nouvel Adam ne peut pas être séparé de la nouvelle Eve, la nature humaine en Jésus-Christ du sein où il l'a prise par amour : *Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi, ideoque quod nascetur ex te Sanctum vocabitur Filius Dei*. ⁴ On comprend donc parfaitement pourquoi l'Eglise ose appliquer à la Mère ces paroles qui regardent directement le Fils, le Verbe fait chair, la

(1) Voyez la *Question religieuse*, c. xii.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Luc. 1. 35.*

Sagesse incarnée : *Je suis sortie de la bouche du Très-Haut, la première engendrée avant toute créature. — J'ai été créée¹ dès le commencement et avant les siècles.² — Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies, et avant qu'il créât aucune chose. Il m'a établie en mon rang dès l'éternité, et dès le commencement, avant que la terre fût. Les abîmes n'étaient pas encore, et déjà j'étais conçue.³ Oui, on le comprend, car si le Sauveur fut le premier dans l'intention divine en ce projet éternel que fit la Providence de la production des créatures, sa Mère fut aussi conçue la première avec lui, puisque dans le décret divin l'incarnation du Verbe ne faisait qu'un avec la maternité divine. La première Eve en la production, selon le langage si vrai de saint François de Sales, fut donc subordonnée à la seconde dans le plan divin où celle-ci tient en réalité la première place, non-seulement parce qu'elle est la plus élevée en dignité, mais parce qu'elle a été la première conçue, la première dans l'intention divine, la première dans l'idée éternelle ou dans le dessein providentiel de l'œuvre de la création. Rappelons toutefois, à l'exemple de saint François de Sales, qu'en nous*

(1) Créée : il s'agit donc de la Sagesse incarnée du Dieu fait homme. (2) *Eccl. 24. 5. 14.* (3) *Prov. 8. 22-24.*

servant de ces expressions de première et de seconde, nous parlons des choses divines en langue humaine, puisque la hiérarchie des créatures, l'unité dans la diversité des êtres, l'œuvre de Dieu dans son ensemble, l'ordre de la création en un mot, a été conçu par un seul acte de l'intelligence divine, acte infiniment simple qui n'est que la divinité elle-même.¹ Mais pour être infiniment simple dans l'idée éternelle, c'est-à-dire dans le Verbe, cet ordre n'en constitue pas moins en lui-même un ordre véritable où tout est établi avec *nombre, poids et mesure*.²

Enfin, si nous voulons diminuer encore les ombres qui dérobent à nos yeux la pleine vue de cette vérité, comme elles nous dérobent toujours ici-bas celle des vérités les plus lumineuses, rappelons-nous que le temps, comme l'espace, est un fait plein de mystère, et que l'ordre des temps, pour être très-réel en lui-même, n'empêche pourtant pas et ne peut évidemment pas empêcher que *tous les points* du temps ne soient à une *égale* distance³ de l'éter-

(1) Dieu lui-même agissant.

(2) *Sap. 11. 21.*

(3) Le cercle où tous les points de la circonférence sont à une égale distance du centre, est l'image de cette vérité. Les jours, les années, les siècles, sont des points du temps, mais leur mouvement ne saurait faire qu'ils ne se rattachent toujours au centre par *le même* rayon.

nité, ou plutôt ne soient à aucune distance de l'éternité, puisqu'ils la touchent tous immédiatement à la fois.¹ Voilà pourquoi l'agneau immolé au milieu des temps, l'était déjà *pour Dieu* à leur origine. Et voilà aussi pourquoi la seconde Eve, la Mère de l'agneau et de la grâce, l'était également devant Dieu dès l'origine : *Dominus possedit me in initio viarum suarum, antequam quidquam faceret a principio. Ab æterno ordinata sum. — Nondum erant abyssi, et ego jam Concepta eram.*²

PRIÈRE.

Puisque vous avez été la première des créatures dans la pensée du Verbe qui les a créées, vous serez toujours après lui, ô ma Mère, la première aussi dans mon esprit et dans mon cœur. Qu'il m'est doux de penser que la plus divine de ses œuvres, son incarnation, est inséparable de votre maternité ineffable ! Et que je suis heureux de voir et d'entendre que pour prononcer le nom de Jésus avec une pleine intelligence, il ne faut pas séparer ce nom du nom de Marie, vraie Mère du Verbe fait chair, pour élever le genre humain à la vie de Dieu mêm-

(1) Parce que l'Eternel est celui dont le centre est partout et la circonférence nulle part.

(2) *Prov. Ibid.*

me. Noms indissolublement unis dans la pensée de Dieu, Jésus et Marie, vous le serez donc aussi dans la mienne. Je veux vous garder le culte du cœur qui redit toujours les noms qu'il aime, et je vous prie, l'un par l'autre, le Fils par la Mère, de m'accorder la grâce de vous invoquer fidèlement dans tous mes besoins, dans toutes mes faiblesses, dans toutes mes infirmités, dans tous mes travaux, dans toutes mes peines, dans toutes mes douleurs, et surtout dans la dernière, *in tribulatione magna*, afin que je vive et que je meure avec ces noms sacrés sur les lèvres, ou du moins, avec ces noms de salut gravés au fond de mon âme par la sainte foi qui fait trouver en eux des sources d'espérance, d'amour, de repentir et de persévérance. *Amen !*
Amen !

CHAPITRE III.

DIEU PENSE A MARIE DÈS LE COMMENCEMENT,
EN LAISSE L'IMAGE AUX SIÈCLES QUI L'ONT PRÉCÉDÉE,
ET LA FAIT ANNONCER PAR LES PROPHÈTES.

Nous avons déjà vu que la seconde Eve fut la première dans la pensée de Dieu. Nous voudrions suivre maintenant la trace de la pensée divine à travers les temps. Mais pour épuiser un pareil sujet, il faudrait bien des volumes, et encore l'intelligence humaine n'y parviendrait-elle pas. Nous devons donc nous borner ici à montrer l'empreinte que Dieu laissa de son grand dessein sur les faits ou les actes qui devaient en être la préparation aux principales époques de l'histoire du monde.

Les faits ou les actes de la Providence qui caractérisent ces époques sont : la création de l'homme et la promesse de la rédemption après la chute ; le renouvellement de l'humanité par une seconde fa-

mille mère après le déluge ; le choix d'une troisième famille d'où devait sortir un peuple central, un peuple placé au confluent des grandes nations devenues infidèles, et qui fût à la fois une protestation immortelle contre leur infidélité, et un monument vivant élevé au souvenir de la création, de la révélation originelle et de la rédemption attendue ; la constitution même de ce peuple-souvenir, de ce peuple-figure, de ce peuple-prophète, dont les grandes voix arrivèrent à la gentilité avec l'écho plus ou moins troublé des traditions primitives, jusqu'aux jours de la rédemption, ou du premier avènement de Jésus-Christ.

Or, dans la création de l'homme, dans le renouvellement de l'humanité, dans le choix de la famille d'où devait sortir le peuple de Dieu, dans la constitution de ce peuple, Dieu se plut à joindre partout l'image de Marie à celle de son Fils.

Dans la création, c'est la première Eve qui est l'image de la seconde. Triste image, dira-t-on peut-être ! Mais elle n'était pas triste quand elle sortit de la main de Dieu. Et puis, jusque dans sa prévarication même, la première femme en s'attirant la malédiction, rappelle traits pour traits, quoique d'une manière bien différente, celle qui nous attirera la bénédiction. C'est en conversant avec l'ange

infidèle qu'Eve crut à cette parole : *Vous serez comme des dieux*. C'est en conversant avec l'ange fidèle que Marie crut à cette autre parole : *L'Esprit-Saint viendra en toi, et la vertu du Très-Haut t'environnera de son ombre, et celui qui naîtra de toi, le Saint des saints, s'appellera le Fils de Dieu*.¹ Ève crut donc à la parole du mensonge qui promettait à l'homme de le faire Dieu, et Marie crut à la parole de vérité qui annonçait le Dieu qui voulait se faire homme. C'est pour avoir écouté la première, qu'Eve entendit la terrible sentence de condamnation : *Tu enfanteras dans la douleur*;² et c'est pour avoir écouté la seconde que Marie entendit la sentence de grâce et de bénédiction : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes*,³ et que dès lors, *toutes les générations l'ont proclamée bienheureuse*.⁴ Enfin, c'est pour avoir douté de la parole de Dieu, et pour s'être révoltée contre elle, qu'Eve vaincue par l'ancien serpent, devint son esclave ; et c'est pour avoir cru à la parole de Dieu et s'y être soumise, que Marie, la servante du Seigneur, écrasa la tête de l'ennemi du genre humain en nous donnant le Sauveur, selon la promesse originelle : *Inimicitias ponam inter te*

(1) *Luc. 1. 35.*(2) *Gen. 14. 16.*(3) *Luc. 1. 42.*(4) *Luc. 1. 48.*

*et mulierem, et semen tuum et semen illius : ipsa conteret caput tuum.*¹

Vous le voyez, la miséricorde de Dieu répandait, dès l'origine, les ombres de la bénédiction de la seconde Eve, jusque sur la triste histoire de la malédiction de la première.

Et quand la justice de Dieu ensevelit l'ancien monde dans les flots du déluge, ce grand châtiment ne fut-il pas entouré des mêmes ombres de la miséricorde à venir ? Cette arche de salut que les grandes eaux ne submergent pas, mais qu'elles élèvent, et qui fut le refuge du germe des générations futures, du principe vital de l'humanité nouvelle, de qui est-elle l'image ? N'est-ce pas de l'arche vivante qui échappa seule aux grandes eaux du péché, et qui fut toujours supérieure à leurs atteintes ? N'est-ce pas, manifestement, du refuge choisi pour être le gardien du germe de la vie de la grâce, du principe de la vie divine qui devait animer le monde nouveau : *Orbem terræ futurum* ?²

La parfaite ressemblance de cette image grandit à mesure que l'œuvre de Dieu s'avance et s'approche de son accomplissement : Celui que la Providence destine à être le père des croyants, le père du peuple

(1) *Gen. 3. 15.*

(2) *Hebr. 2. 5.*

fidèle au sein des nations idolâtres, Abraham n'a pas de postérité, et Sara n'a et ne peut avoir aucun espoir de lui en donner. Cependant, une voix du ciel lui promet un fils. Sara croit à ce qui est humainement impossible, reçoit le fils de la promesse, et celui-ci la bénédiction qui le rend père d'un grand peuple, parce qu'il a obéi jusqu'à la mort, portant lui-même sur la montagne le bois de son sacrifice. Sara n'est-elle pas l'image touchante de Marie qui ne peut humainement devenir Mère parce qu'elle a promis à Dieu de rester Vierge ; qui croit à la voix du ciel lui promettant la maternité divine ; qui enfante celui dont Isaac n'était que l'ombre ; qui nous donne le Fils de la promesse éternelle, le Père du genre humain régénéré, Jésus-Christ immolé sur le calvaire où il a porté lui-même la croix de son sacrifice, Jésus-Christ devenu volontairement pour nous sur cette croix l'objet de la malédiction que nous méritions, et la source de la bénédiction que nous ne méritions pas ?

Mais le peuple de Dieu se constitue et sa constitution s'élève autour de l'arche d'alliance qui en est le centre. Que figure donc cette arche sainte où je vois renfermées les tables de la loi, la parole de Dieu et la manne du désert ? Elle figure manifestement l'arche du Nouveau Testament, celle qui ne renferme

pas la parole de Dieu gravée sur la pierre, et la manne qui nourrit au désert le peuple voyageur vers la terre promise, mais la parole vivante de Dieu, le Verbe même de Dieu, et le pain vivant descendu des cieux pour nous nourrir dans la voie des ombres, jusqu'à ce que le voile du temps se déchire, et que s'ouvre devant nous le sanctuaire dont l'agneau est l'éternelle lumière !

Enfin, c'est autour de l'arche d'alliance qu'apparaissent successivement dans la suite de l'histoire du peuple élu, d'autres images de Marie que les saints Pères ont tous reconnues : et dans la toison de Gédéon, et dans la nuée d'Elie, et dans la personne de Noëmi, et dans celle de Judith, et dans celle d'Esther, et dans beaucoup d'autres où elles ne sont ni moins vives ni moins touchantes. C'est autour de l'arche d'alliance que retentissent aussi les oracles des prophètes annonçant celle dont cette arche n'était que l'ombre, oracles saisissants de clarté, dont nous ne rappellerons que le plus célèbre, celui d'Isaïe que l'Evangile rappelle lui-même en ces termes dans le récit de l'incarnation : *Hoc autem totum factum est ut adimpleretur quod dictum est a Domino per prophetam dicentem : ECCE VIRGO IN UTERO HABEBIT, ET PARIET FILIUM : ET VOCABUNT NOMEN EJUS EMANUEL, quod est interpretatum, nobiscum Deus :*

Tout ceci s'est fait pour l'accomplissement de ce que le Seigneur a dit par le prophète : *Voilà que la Vierge concevra et enfantera un fils, que l'on nommera Emmanuel* : ¹ ce qui signifie, Dieu avec nous. ²

PRIÈRE.

Oui, vous êtes la Vierge d'Isaïe, Marie, ma Mère ! Vous êtes la femme promise pour écraser la tête du serpent, humilier l'orgueil de satan , et arracher l'humanité à sa puissance, en donnant au monde l'Emmanuel véritable, le Verbe incarné. Vous êtes l'Arche du salut universel où la vie perdue s'est réfugiée pour être rendue miséricordieusement à toutes les générations, comme vous nous l'avez dit vous-même : *Fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus, et misericordia ejus a progenie in progenies timentibus eum*.³ Vous êtes la vraie Sara,

(1) *Isaïe. 7. 14.*

(2) *Matth. 1. 22. 23.* Voyez dans *Le Christ et les Antechrists*, 2^{me} édit., t. 2, p. 120 et suiv. la Dissertation que nous avons écrite sur cette prophétie, et où nous prouvons deux choses aux juifs et aux incrédules . 1^o Que toute autre interprétation que celle de l'Evangile rend cette prophétie *inintelligible*, 2^o que l'explication qu'en donne l'Evangile est la seule conforme au caractère général et manifeste des prophéties.

(3) *Luc. 1. 50.*

la vraie Mère du véritable Isaac. Vous êtes le tabernacle du Nouveau-Testament, l'arche vivante de l'éternelle alliance, où tous les trésors de Dieu sont renfermés : la parole qui est notre lumière, le sang qui est notre réconciliation, le pain qui est notre vie. Vous êtes avec votre divin Fils la réalité des figures anciennes, l'accomplissement des prophéties, l'amour et l'espérance de tous les siècles. Oh ! qu'ils sont à plaindre les aveugles volontaires qui ouvrent l'Evangile et n'y trouvent pas la source de cet amour pour vous, ni de cette espérance en votre prière lorsque vous l'offrez pour nous à Jésus-Christ, et que vous le suppliez pour nous de tout votre cœur de Mère ! Certes, nous pouvons et nous devons aller droit à Jésus-Christ notre unique Sauveur, mais n'allons-nous pas plus droit à son cœur quand nous y allons avec le vôtre, avec ce cœur plus humble, plus pur, plus aimant et plus aimé mille fois que le nôtre ? — Oui, mon Sauveur et mon Dieu, j'irai droit à vous, et c'est pour cela que je prendrai pour aller à vous, la voie que vous avez prise vous-même pour venir jusqu'à nous, la douce voie de votre Mère !

CHAPITRE IV.

DIGNITÉ DE MARIE.

Une pure créature ne peut être élevée à une plus haute dignité que ne le fut Marie dans l'Incarnation du Verbe, par la maternité divine.

Oui, de toutes les dignités auxquelles peuvent être élevées de pures créatures, la maternité divine est la dignité suprême, selon ce mot de saint Bernardin de Sienne : *Status maternitatis Dei erat summus status qui puræ creaturæ dari posset*,¹ ou selon ce mot également lumineux d'Albert-le-Grand : *Deus Virgini summum donum donavit cujus pura creatura capax fuit*.²

Pour bien jouir de la vue de cette vérité, il faut

(1) *Pro Fest. V. M. Serm. 8. a. 3. c. 1.*

(2) *Sup. Missus est. q. 138.*

dissiper d'abord un nuage qui pourrait nous en dérober l'éclat.

Les créatures, quelque parfaites et élevées qu'on les suppose, ont une nature essentiellement *finie*, toujours infiniment inférieure à l'absolue perfection de la nature divine. Rien ne peut donc empêcher la toute-puissance de Dieu d'en créer toujours de plus parfaites, et l'on ne peut jamais dire : Voici une nature qui a atteint le sommet de la perfection possible aux êtres créés.

Cela est vrai. Aussi ne s'agit-il pas ici de la nature des êtres créés, mais de la dignité à laquelle il plaît à Dieu de les élever, dignité qui grandit à mesure que Dieu les rapproche de lui, ou qui se proportionne au degré de leur union avec lui.

La nature angélique n'est-elle pas plus élevée, plus parfaite en elle-même que la nature humaine ? Et cependant, la nature humaine n'a-t-elle pas été élevée en Jésus-Christ à une dignité infiniment supérieure à celle des Anges, quand le Verbe l'a unie à sa personne divine par l'incarnation ? — La nature humaine, toujours essentiellement finie, n'a-t-elle pas été positivement élevée à une dignité infinie par l'union hypostatique ? C'est à cause de cette *union personnelle* de la nature divine et de la nature humaine dans le Verbe incarné, que Jésus-Christ,

vrai homme par son humanité, n'est cependant pas une pure créature, mais vrai Dieu et vrai homme tout ensemble.

Eh bien ! après l'union personnelle ou hypostatique, il n'en peut être de plus intime avec Dieu, ni par conséquent de plus haute, de supérieure à celle où Marie fut élevée par la maternité divine, comme le dit saint Thomas d'Aquin : *Est suprema quædam conjunctio cum persona infinita.*¹ Elle appartient, en effet, d'une certaine manière, à l'ordre même de l'union hypostatique, puisque sa relation avec lui est intrinsèque et nécessaire, le Verbe ayant pris dans le sein de Marie cette humanité qu'il s'est unie personnellement. C'est la pensée de Suarez qui ne craint pas d'ajouter que la dignité de Mère de Dieu est *suo genere infinita*,² en ce sens qu'elle touche immédiatement celle qui est infinie, et que son lien avec elle est le lien suprême, au-delà duquel il n'y en a plus de possible pour une créature. En effet, il n'y a plus au delà que l'union hypostatique elle-même : *Pertinet quodam modo ad ordinem unionis hypostaticæ : illam enim intrinsece respicit, et cum illa necessariam conjunctionem habet;*³ ita ut

(1) *Apud Suarez. De Inc. q. 27. a. 4. d. 1. s. 2.*

(2) *Loc. cit.*

(3) *Suarez. De Inc. q. 27. a. 4. d. 1. s. 2.*

*Beata Virgo magis Deo conjungi, nisi fieret Deus, non potuerit.*¹

C'est ce qui a fait dire à l'Ange de l'école, que la bienheureuse Vierge a été revêtue comme Mère de Dieu d'une dignité en quelque sorte infinie par l'alliance qu'elle a contractée avec une personne infinie, avec le bien suprême qui est Dieu, et que sous le rapport de l'alliance ou de l'union avec Dieu qu'implique la maternité divine, il ne se peut faire rien de plus grand ni de meilleur qu'elle : *Beata Virgo ex hoc quod est Mater Dei habet quamdam dignitatem infinitam, ex bono infinito quod est Deus, et ex hac parte non potest aliquid fieri melius.*²

Ce n'est donc pas un simple élan du cœur, mais une ferme vue de l'esprit qui a fait dire au Docteur séraphique : Dieu peut créer un monde plus grand et de plus vastes cieux, mais parmi tout ce qui peut être créé, rien ne peut devenir plus grand que la Mère de Dieu : *Ipsa est qua majorem facere Deus non potest. — Majorem mundum posset facere Deus, majus cælum ; majorem matrem quam Matrem Dei non posset facere.*³

(1) Albert-le-Grand. Voyez Crasset : De la vérité. dévot. t. 2^{me}. Trait. I. a. 2.

(2) S. Thomas d'Aquin, *Summa*. p. 1. q. 25. a. 6.

(3) *Spec. B. V. lect. 10.*

Aussi, lorsque la bouche la plus digne de parler de cette grandeur s'ouvrit pour en rendre grâce à Dieu dans le cantique qui a retenti dans tous les siècles et dans toutes les langues, comment s'exprima-t-elle? Celui qui est tout-puissant, dit-elle, a fait en moi de grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est*. De grandes choses, même pour la toute-puissance ! Mais pourquoi Marie ne cherche-t-elle pas à expliquer au monde cette grandeur? Parce qu'elle est inexplicable en langue humaine, parce qu'elle est ineffable : *Non explicat quænam hæc magna fuerint, quia inexplicabilia*.¹

Mais si nous ne pouvons parvenir à concevoir exactement cette grandeur telle qu'elle est en elle-même, ni par conséquent à l'exprimer par des paroles humaines toujours impuissantes à bien définir *ce qui touche* à l'infini ; tâchons du moins de jouir de la vue de la grandeur de Marie dans ses rapports avec les êtres finis, avec toute la chaîne des créatures dont elle constitue le dernier et suprême anneau,² celui par lequel le Créateur se rattache la création tout entière.

Quel est l'anneau initial de cette chaîne, celui que

(1) Novarin, *Umbra Virg. Ecurs.* 14.

(2) Le dernier anneau des *pures* créatures.

vous apercevez là où elle sort du néant, non du néant comme de son principe, mais de son propre néant, c'est-à-dire de son non être, pour commencer d'être par la toute-puissance de celui qui a donné non-seulement la forme, mais la substance à tous les êtres finis ? Que voyez-vous au bas de l'échelle des créatures, au degré le plus infime de cette hiérarchie qui monte vers Dieu ?

La matière sans aucune espèce de vie, la matière inerte.

Dans cette matière inerte, Dieu dépose le germe de la vie la plus imparfaite, de la vie végétale. Mais si la plante n'avait sa racine en terre, elle ne végéterait pas. Supérieure à la terre, elle en a pourtant besoin.

Voici maintenant une créature supérieure à la plante et à la terre. J'y vois la matière inerte et la vie végétale aussi, mais Dieu y a déposé le germe d'une vie qui ne dépend ni aussi passivement, ni aussi continuellement du dehors, que la sève de la plante dépend de la terre où plongent ses racines. La vie sensible et animale cherche sa nourriture où elle veut la chercher. Elle se meut d'elle-même par un principe tout interne, par l'instinct, et va où son instinct la pousse. Toutefois, cette vie animale supérieure à la vie végétale, ne peut non plus subsister sans celle-ci. —

Regardez à présent la création monter plus haut : Dieu s'incline vers son œuvre pour se l'attacher plus étroitement par le lien de la ressemblance. A la vie animale dont le principe est l'instinct indélibéré, il ajoute une vie immensément supérieure, quoique dépendante à son tour de la première, au moins d'une certaine façon, la vie intellectuelle et morale dont le principe est la raison et la liberté, et l'homme devient l'anneau vivant et immortel qui unit le monde matériel au monde spirituel, les créatures sensibles aux purs esprits dont la hiérarchie vient compléter celle que nous venons de parcourir.

Est-ce tout ?

Non : Dieu veut unir la vie créée à la vie incréée. Il veut faire vivre la créature intelligente et libre de sa propre vie divine : *Ut efficiamini divinæ consortes nature*.¹

Par quel moyen Dieu va-t-il unir la vie morale à la vie divine, la vie naturelle à la vie surnaturelle de la grâce ?

Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous.²

Le Verbe, c'est-à-dire l'idée substantielle, vivante, éternelle de Dieu, la connaissance infiniment

(1) II. Pet. 1. 4.

(2) Joan. c. 1.

parfaite qu'il a de lui-même et de toutes les choses possibles, la Sagesse incréée sans laquelle rien n'a été créé, le prototype ineffable de tout ce qui est et de tout ce qui peut être, s'est donc uni immédiatement à son œuvre, et a choisi pour cette union personnelle la créature qui résume en elle toute la création corporelle et spirituelle : l'homme son image et son enfant; et c'est en vue de l'incarnation du Verbe que la vie divine de la grâce fut communiquée aux purs esprits eux-mêmes, car Jésus-Christ est le chef des anges comme il l'est des hommes. Toutes les vies créées sont donc ainsi revenues à leur source, à Celui dont toute vie découle : *In ipso vita erat.*

Nous avons déjà vu que l'incarnation du Verbe, voulue par le Créateur, dès le principe de toutes choses, a été également, pour toutes les générations humaines, le principe de cette vie dont le Verbe incarné, Dieu fait homme, le chef de l'humanité surnaturelle a dit lui-même : *Je suis la vigne dont vous n'êtes que les branches. Vous ne vivrez que si vous m'êtes unis.* C'est en prenant lui-même notre nature et notre vie qu'il nous a rendus capables de jouir de la sienne : *Unius quippe naturæ sunt vitis et palmités. Propter quod cum esset Deus, cujus naturæ non sumus, factus est homo, ut in illo esset vitis humana*

*natura, cujus et nos homines palmities esse possemus.*¹

La vie divine, pour nous être communiquée, voulut ainsi dépendre à son tour de l'incarnation ou de l'union personnelle avec la nature humaine, avec la vie inférieure qu'elle venait élever jusqu'à l'infini.

Est-ce donc l'humanité de Jésus-Christ qui est ce dernier anneau de la chaîne des créatures qui rattache immédiatement à Dieu la création tout entière ?

En Jésus-Christ, l'humanité n'est pas la divinité, ni la divinité l'humanité, et les deux natures divine et humaine sont distinctes, mais elles sont inséparablement unies dans *une seule* personne, la personne du *Fils unique éternellement engendré dans le sein du Père*, de sorte qu'en lui, l'homme est vraiment Dieu, et Dieu vraiment homme. Il ne faut donc pas dire de l'humanité de Jésus-Christ qu'elle est le dernier anneau de la chaîne des *pures créatures* par lequel Dieu se rattache la création tout entière, parce qu'en Jésus-Christ, la nature humaine, sans être confondue avec la nature divine, n'y subsiste cependant que dans la personne du Verbe, et qu'elle y est en ce sens déifiée : *Non confusione substantiæ, sed unitate personæ.*²

(1) *S. Aug. in Joan. tr. 80.* (2) *Symb. S. Athan.*

Le dernier anneau de cette chaîne, c'est donc la créature bénie entre toutes dans le sein de laquelle le Verbe s'est incarné, et à laquelle il a voulu devoir cette humanité sacrée dont il s'est revêtu pour nous : *Et incarnatus est de Spiritu Sancto, ex Maria Virgine.*

PRIÈRE.

Je vous bénis, Seigneur, d'avoir donné à Marie une place unique dans la création, et de l'avoir élevée à une telle dignité, que tout ce qui n'est pas elle soit au-dessous d'elle, et que plus haut qu'elle il n'y ait que vous ! Qu'ils sont donc aveugles en présence de votre plus grande œuvre, ceux qui craignent toujours de trop dire de votre Mère, et qu'ils sont vraiment éclairés par vous, Seigneur, ceux qui savent et confessent l'impuissance de l'homme à parler dignement d'elle, puisque *les grandes choses* que vous avez faites en elle sont vraiment ineffables.

Mais je ne vous bénis pas seulement d'avoir fait Marie si grande en la choisissant pour votre Mère, et en l'unissant à vous par le plus intime des liens : je vous bénis aussi, mon Dieu, de l'avoir faite si bonne, en la rendant notre Mère aussi, et en l'unissant à nous par le lien très-étroit de la vraie maternité des âmes. Oui, oui, je l'ai compris, je le vois, je

ne l'oublierai jamais, votre Mère est aussi la mienne, et si son cœur de Mère ne peut s'empêcher de compatir à mes misères, ni de m'écouter quand je l'invoque, votre cœur de Fils ne peut s'empêcher non plus de l'entendre et de l'exaucer quand elle vous prie pour moi. Dieu tout-puissant, Fils unique et éternel du Père, vous avez voulu devenir notre frère en devenant le Fils de Marie ! Faites donc ce qu'elle vous demande pour nous, faites ce qu'elle vous demande pour moi, et je vivrai dans la pénitence, et je mourrai dans l'espérance : *In pace in idipsum, dormiam et requiescam, quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me.*

CHAPITRE V.

LA GRACE DE MARIE, OU MARIE PLEINE DE GRACE.

La grâce de Marie est incomparablement supérieure à toutes celles qui furent accordées aux anges et aux saints.

Nous avons déjà parcouru l'échelle des vies, ou plutôt l'échelle de la vie à ses différents degrés,¹ et nous l'avons vue sortant de Dieu et y retournant toujours plus parfaite à mesure qu'il la rapproche de lui-même, pour l'unir enfin à sa propre vie, à la vie incréée, en vertu de son union avec la nature humaine où il avait réuni déjà les trois degrés de la vie créée.

Mais quel est le nom de cette vie divine à laquelle il plaît à Dieu de faire participer sa créature ?

Dans le temps, elle s'appelle la grâce, et dans l'éternité, la gloire. La grâce est comme la semence

(1) V. pages 38-41.

de la gloire. Dieu la répand en nous dès ce monde, afin qu'elle y germe et se développe avec notre coopération, pour fleurir éternellement au ciel.

Mais quelle différence y a-t-il entre la vie intellectuelle et morale de la nature humaine, et la vie divine à laquelle cette nature participe par la grâce dans le chemin du temps, et par la gloire dans le sein de Dieu ?

Il y a cette différence que la vie intellectuelle et morale est *semblable* à celle de Dieu, tandis que la vie de la grâce et de la gloire nous fait participer à des degrés divers à la vie divine elle-même. Par la première, nous sommes déjà l'image de Dieu par l'intelligence et l'amour, mais nous ne le connaissons et nous ne l'aimons que d'une connaissance et d'un amour naturels : nous le connaissons par ses œuvres, et nous l'aimons comme l'auteur de la nature et de tous les biens ; nous le connaissons par la lumière de la raison, et nous l'aimons par l'affection de la volonté qui suit la lumière intellectuelle, ou plutôt, nous le connaissons et l'aimerions ainsi naturellement, si la lumière de notre intelligence n'était pas obscurcie par les ombres de l'ignorance, et la force de notre volonté affaiblie par la concupiscence, depuis que notre nature n'est plus qu'une ruine d'elle-même, quoiqu'elle soit toujours elle-même. Mais par la

seconde vie, c'est-à-dire par la vie de la foi et de la grâce qui nous conduit à la gloire, nous commençons à connaître Dieu par une lumière plus haute que celle de la raison, lumière qui dissipe les ombres de notre ignorance, qui élève notre intelligence, qui pénètre notre âme et la remplit d'onction : *Diligendo itaque nos Deus, ad imaginem suam nos reparat : et ut in nobis formam sue bonitatis inveniat, dat unde ipsi quoque quod operatur operemur, accendens scilicet mentium nostrorum lucernas, et igne nos sue charitatis inflamens, ut non solum ipsum, sed etiam quidquid diligit, diligamus.*¹ Donnez-moi un vrai chrétien, et il saura ce que dit ici saint Léon, parce qu'il aura joui de ce rayon d'en haut qui illumine et chauffe tout à la fois, et qui nous fait connaître Dieu d'une manière que la parole humaine ne peut dire, parce que cette manière n'est plus humaine, mais divine. Oui, la lumière de la foi et de la grâce nous introduit dès ce monde comme dans la vie intérieure du Dieu vivant, et nous aide à le connaître et à l'aimer par la propre lumière de son Verbe, et par son propre esprit d'amour : *Dat unde ipsi quoque quod operatur, operemur* ; quoique ce don suprême qu'il nous fait de lui-même nous

(1) S. Léon. Serm. I. de Jejunio.

soit encore caché sous le voile du temps. Mais quand ce voile sera déchiré par la mort, *in lumine suo videbimus lumen*, — *et similes ei erimus quia videbimus eum sicuti est*; — nous verrons le trésor caché que nous portons dans le vase fragile de la mortalité, nous verrons Dieu face à face, et comme des miroirs vivants, nous serons resplendissants de son éternelle lumière, et brûlants de son éternel amour.

La vie divine de la grâce et de la gloire ne consiste donc pas seulement à connaître et à aimer Dieu par la raison et la volonté, mais à le connaître et à l'aimer comme il se connaît et comme il s'aime, par sa propre lumière et son propre amour, à pénétrer ainsi dans le sanctuaire de la Divinité, à être uni au Père et au Fils par l'Esprit-Saint qui en est l'éternel lien, et qui nous rend fils d'adoption en nous faisant vivre de la vie même de l'indivisible Trinité.

C'est à cette vie de grâce que les anges et les hommes participent selon la mesure déterminée par la Providence, c'est-à-dire selon la capacité qu'elle leur donne, le degré de grâce qu'elle y proportionne, et la fidélité qu'ils ont mise à y correspondre pendant le temps destiné à sa croissance.

Or, c'est une vérité certaine de la doctrine sacrée,

dit saint Thomas, que chacun reçoit la grâce selon la mesure de sa vocation, ou à proportion de la grandeur de sa destinée et des devoirs qu'elle impose : *Unicuique a Deo datur gratia secundum hoc ad quod eligitur.*¹ Saint Bernardin de Sienne a exprimé la même vérité presque dans les mêmes termes : *Regula firma est in sacra theologia, quod quandocumque Deus aliquem eligit ad aliquem statum, omnia dona illi dispenset quæ illi statui necessaria sunt, et illum copiose decorant.*²

Quelle a donc été la grâce de Marie ?

Le ciel l'a dit à la terre : *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous !* Mais la terre peut-elle comprendre cette parole du ciel, et se faire une juste idée de la grâce proportionnée à la dignité de Mère de Dieu ? Peut-elle comprendre et se faire une juste idée de la grâce qu'il a fallu pour remplir l'âme de cette Mère de Dieu, de l'amour qu'il a fallu pour remplir le cœur de cette Mère des âmes ? Non, elle ne le peut pas, car si la raison humaine est incapable, comme nous l'avons vu, de saisir dans toute sa grandeur la dignité à laquelle Marie fut élevée par la maternité divine, cette dignité touchant à l'infini,

(1) *Summ. P. 3. q. 27 a. 5.*

(2) *Pro. Fest. V. M. Serm. 10. a. 2. c. 1.*

finis divinitatis attingit, par son rapport immédiat, intime, intrinsèque avec l'union hypostatique, elle n'est pas moins incapable de saisir dans sa plénitude la grâce proportionnée à cette dignité *suo genere infinita*, selon le mot de Suarez. Mais elle est capable de comprendre que cette grâce doit être immensément supérieure à toutes celles qui furent accordées aux anges et aux hommes, parce que la destinée ou la vocation de Marie est immensément supérieure à toutes celles des anges et des hommes. La grâce de Marie est donc d'un ordre à part, comme sa dignité, et rien de créé n'approche de l'une ni de l'autre : *Entra in un'ordine superiore a tutto il creato.*¹

Voilà ce que la raison peut et doit conclure avec fermeté de ce que la révélation lui apprend de Marie, et de ce qu'elle sait de l'harmonie que Dieu fait régner dans toutes ses œuvres.

Mais à la pensée des Ecritures et des Pères que nous venons de reproduire dans les termes de saint Thomas, nous ne voulons pas omettre d'en joindre une autre que saint Alphonse de Liguori a également puisée avec amour aux sources de la tradition, et qui est elle-même pleine de grâce et de vérité :

(1) P. Durazzo, S. J.

C'est que la grâce de la Mère de Dieu ne devint pas seulement supérieure à celle de tous les anges et de tous les saints par l'admirable fidélité qui la fit croître en Marie d'une manière continue et prodigieuse, mais qu'elle le fut dès le premier instant de sa vie. ¹

Et pourquoi ? parce qu'au moment où, dans les décrets divins, le Verbe résolut de s'incarner, la Mère qu'il voulut avoir, selon la nature humaine, fut nécessairement prédestinée à la maternité divine. Il est donc certain qu'à l'heure où Marie apparut aux yeux de Dieu dans le temps, il vit en elle la créature bénie qu'il s'était, de toute éternité, choisie pour Mère. Eh bien ! si à l'heure où apparaissait l'étoile du matin, le signe céleste et vivant du lever du soleil de justice, Marie n'eût pas été ornée d'une grâce supérieure à celle de toutes les créatures, Dieu l'eût moins aimée à cette heure que d'autres créatures, puisque son amour pour elles, est nécessairement proportionné au don de la grâce qu'il leur fait. Et comment croire ou même supposer qu'il y ait eu une heure où le Verbe incarné dans les conseils de Dieu, *ab origine mundi*, ait regardé sa Mère en lui préférant quelqu'autre de ses œuvres ?

(1) Sermon sur la Nativité.

Ce que nous disons ici n'est pas un dogme de foi, sans doute, mais c'est une vérité que la foi introduit dans l'âme qu'elle éclaire, et qui fut toujours aussi goûtée de la vraie science que de la vraie piété.

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant, infiniment sage, infiniment juste, infiniment bon, vous ne devez rien au néant, et par conséquent vous ne nous devez rien, puisque vous ne nous deviez pas l'être que nous n'avons reçu que de vous. Et cependant, vous répandez par amour vos dons sur nous tous, et vous les répandez avec nombre, poids et mesure, selon l'ordre de votre providence. Soyez béni, Seigneur, d'en avoir comblé notre Mère. Elle a tant souffert pour nous, et l'amour qu'elle nous porte toujours nous est si manifeste, que celui que nous lui portons nous rend heureux de son bonheur. Oui, mon Dieu, je ne crains pas de le dire au nom de tous ses enfants, si pour être délivré de ma misère et de mes peines, je devais voir ma Mère privée d'un seul degré de cette grâce qui vous la rend si chère, je renoncerais sans hésiter à cette délivrance. Mais pour m'enrichir de grâces, vous n'avez pas besoin, Seigneur, d'appauvrir ma Mère. Vous me l'avez bien montré, car quelles

grâces n'ai-je pas reçues de vous ? Je m'en souviens, oui, je m'en souviens, et je veux m'en souvenir toujours, mais je me souviens aussi de mes infidélités, et je vous prie de ne pas me traiter comme je le mérite. Combien ne serais-je pas plus étroitement uni à vous, mon Dieu, si j'avais mieux correspondu à cette chaîne de grâces que vous me remettez devant les yeux ! De quelle lumière ne serais-je pas éclairé, de quelle flamme ne serais-je pas échauffé, de quelle force ne serais-je pas rempli ? Je veux du moins souffrir l'obscurité, le vide, le froid qui s'est fait dans mon âme, en expiation de ma longue infidélité, et je vous l'offre en union de l'abandonnement de Jésus-Christ sur la croix. Vous étiez là, vous, ma Mère, quand il l'a souffert pour moi. Faites donc, au nom de cet abandonnement, que je ne sois pas abandonné à moi-même, et, par tout l'amour de votre cœur, obtenez-moi encore toutes les grâces que j'ai perdues, avec celle d'y être désormais plus fidèle. *Virgo fidelis*, Vierge fidèle, priez, priez pour moi ; priez, priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort. *Amen.*

CHAPITRE VI.

L'IMMACULÉE CONCEPTION, OU MARIE TOUJOURS SANS TACHE.

(Définition du dogme.)

Il y avait dans la plus grande des sociétés humaines, ou plutôt dans la société universelle et surhumaine de l'Eglise, une croyance douce et forte qui regardait la seconde Eve, la mère de la vraie vie, la Vierge en qui le Verbe s'est fait chair. Les siècles chrétiens pensaient que la chute de l'homme qui nous a tous blessés, n'avait pas eu de contre-coup en elle ; que cette seconde mère des hommes, dès le principe même de son existence, avait été pure et sans tache à plus forte raison que la première. Mais cette pensée était-elle une simple vue de la sagesse humaine, ou un reflet de la lumière de Dieu ? Etait-ce une vérité de raison, de sentiment ou de foi, que la Mère du Christ, sauvée par lui seul, avec le genre humain, l'avait été

cependant d'une manière à part, comme il convenait à la créature unique, choisie pour donner au monde la source même du salut ? Etait-il de foi, en un mot, que la grâce qui nous relève, l'avait, *elle*, préservée de la chute ?

Le sens chrétien prévenait la réponse, sans doute, mais il ne l'attendait pas moins avec une filiale impatience. C'est pour la donner que le Pontife suprême a mis l'Eglise en prières. C'est pour la donner qu'il a demandé à tous les Evêques du monde la tradition de leurs Eglises et leur propre croyance. Et c'est après avoir reçu ce témoignage universel, c'est après avoir entendu la voix de la catholicité semblable à cette voix des grandes eaux dont parle l'Ecriture, que le Vicaire de celui qui commandait à la mer et aux tempêtes, a dit lui-même au milieu du silence universel, la parole qui a fait tressaillir la chrétienté : Non, la pensée des siècles sur l'Immaculée Conception de Marie, n'est pas une pensée humaine, mais une vérité divine. Ce sentiment de l'Eglise universelle n'a pas pris naissance dans le cœur de l'homme, mais dans le cœur et la volonté révélée du Fils de Dieu, et il est de foi que la très-sainte Vierge Marie, *dès le premier instant de sa Conception, par un privilège et une grâce spéciale de Dieu, en vertu des mérites de Jésus-Christ*

*son Fils, Sauveur du genre humain, a été préservée de toute tache de la faute originelle.*¹

(1) Écoutons la voix de Pierre, dans son successeur : « Plein de confiance en Dieu et persuadé que le moment opportun était venu de définir l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge Mère de Dieu, qu'attestent et mettent merveilleusement en lumière les oracles divins, la vénérable tradition, le sentiment permanent de l'Eglise, l'accord admirable des pasteurs catholiques et des fidèles, les actes éclatants et les constitutions de nos prédécesseurs ; après avoir examiné toutes choses avec le plus grand soin et offert à Dieu des prières assidues et ferventes, il nous a paru que nous ne devions plus différer de sanctionner et de définir par notre jugement suprême l'Immaculée Conception de la Vierge, et de satisfaire ainsi aux très-pieux désirs du monde catholique et à notre propre dévotion envers la très-sainte Vierge, afin d'honorer de plus en plus en Elle son Fils unique notre Seigneur Jésus-Christ, puisque tout ce que l'on rend d'honneur et de louange à la Mère, retourne à la gloire du Fils.

» C'est pourquoi, n'ayant cessé d'offrir, dans l'humilité et le jeûne, nos prières particulières et les prières publiques de l'Eglise à Dieu le Père par son Fils, pour qu'il daignât diriger et fortifier notre âme par la vertu de l'Esprit-Saint, après avoir encore imploré l'assistance de toute la cour céleste et appelé par nos gémissements l'Esprit consolateur, agissant aujourd'hui sous son inspiration, pour l'honneur de la sainte et indivisible Trinité, pour la glorification de la Vierge Mère de Dieu, pour l'exaltation de la foi catholique et pour l'accroissement de la religion chrétienne, par l'autorité de notre

L'Immaculée Conception de Marie définie comme dogme de foi, s'épanouit ainsi comme une fleur éclatante de blancheur sur l'arbre immortel de la vérité révélée. — C'est à dessein que nous nous exprimons ainsi, et que nous disons de la définition de ce dogme qu'il est l'épanouissement d'une vérité. Il n'est pas, en effet, un dogme nouveau, comme l'ignorance le suppose, ou comme affecte de le croire l'incrédulité jalouse des progrès de la foi. — Non ! ce n'est pas un nouveau dogme, mais la déclaration dogmatique d'une vérité toujours connue et aimée dans l'Eglise, toujours contenue dans le dépôt de la révélation. C'est une immuable vérité définie par

Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux apôtres Pierre et Paul et par la nôtre, nous déclarons, prononçons et définissons que la doctrine selon laquelle la bienheureuse Vierge Marie fut dès le premier instant de sa conception, par une grâce et un privilège tout spécial du Dieu tout-puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, préservée et exempte de toute souillure de la faute originelle, est révélée de Dieu, et que par conséquent elle doit être crue fermement et constamment par tous les fidèles. Si donc quelques-uns, ce qu'à Dieu ne plaise, avaient la présomption de penser dans leur cœur, autrement qu'il n'a été défini par nous, qu'ils apprennent et sachent que condamnés par leur propre jugement, ils ont fait naufrage hors de la foi et quitté l'unité de l'Eglise. »

l'autorité que Jésus-Christ a instituée gardienne et interprète de la révélation : *Enseignez. Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.* L'Eglise n'invente jamais, elle discerne, et quand on lui demande si telle croyance fait partie du dogme, elle répond. Sa réponse, si c'est l'hérésie qui nie, est un anathème; si c'est la bonne foi qui hésite, une consolation. C'est ainsi qu'à différentes époques, l'hérésie ou même la faiblesse de l'esprit humain (faible aussi dans les grands hommes), ont été l'occasion des déclarations dogmatiques de l'Eglise de Jésus-Christ, et que le choc des erreurs ou des opinions, a fait jaillir de la pierre sur laquelle elle est fondée, non des vérités nouvelles, mais de nouvelles clartés. Il serait long de suivre ici la chaîne de ces définitions dogmatiques, mais nous ne nous écarterons pas de notre sujet, si nous vous en rappelons quelques-unes qui nous y ramèneront d'elles-mêmes :

L'Eglise anathématisa les erreurs des Manichéens, et, parmi ces erreurs, celle qui niait la vérité de la chair, et par conséquent de la nature humaine en Jésus-Christ. — Elle anathématisa l'erreur des Ariens qui niaient sa nature divine, et définit contre eux la consubstantialité du Verbe de Dieu. Elle condamna Nestorius qui, divisant ces deux natures

au lieu de les distinguer, en faisait deux personnes, niait leur union dans la personne du Verbe, et par conséquent la maternité divine de Marie définie avec tant d'amour et d'éclat au célèbre concile d'Ephèse. Elle condamna Eutychès qui, confondant ces deux natures, ne laissait subsister ni l'une ni l'autre. Elle condamna enfin les Monothélites qui, renouvelant en d'autres termes l'erreur d'Eutychès par la confusion des deux volontés humaine et divine en Jésus-Christ, arrivaient comme lui, le voulant ou ne le voulant pas, à la même conséquence que Manès, Arius et Nestorius, c'est-à-dire à la négation de la rédemption du genre humain, par celui qui n'eût pas expié nos fautes, s'il n'avait été véritablement homme, et n'eût pu donner à son expiation le prix exigé par sa justice, s'il n'avait été véritablement Dieu. Il nous a rachetés parce qu'il était vrai Dieu et vrai homme, homme pour souffrir, Dieu pour nous sauver.

Marie est la mère de l'Homme-Dieu. Sa maternité divine est manifestement révélée : « Marie, dit l'Evangile, de qui Jésus est né,¹ et en qui « le Verbe s'est fait chair.² » La déclaration du concile d'Ephèse n'établit donc pas un dogme nouveau,

(1) *Matth.* 1.

(2) *Joann.* 1.

mais définit la foi de l'Eglise contre les hérésies qui s'efforçaient de l'altérer.

La virginité de la Mère de Dieu est aussi divine-ment affirmée dans l'Evangile : « Le Saint-Esprit viendra en vous, et la vertu du Très-Haut se répandra sur vous comme une ombre, et c'est pour cela que le Saint-Enfant qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu.⁽¹⁾ » Et ailleurs : « Joseph, fils de David, ne craignez point de retenir Marie votre épouse : car ce qui est formé en Elle vient du Saint-Esprit.⁽²⁾ » Et ailleurs encore : « Jésus était âgé d'environ trente ans et passait pour fils de Joseph.⁽³⁾ » Mais voici que des sectaires tentent d'obscurcir cette gloire de la Mère de Dieu, et nient que sa virginité ait été perpétuelle. L'Eglise les condamne dans plusieurs conciles, appuyée sur la tradition apostolique qu'elle ne fait que définir.⁽⁴⁾

A cette gloire de la virginité, à cette intégrité parfaite de Marie, l'Evangile en ajoute une autre, l'intégrité, la plénitude de la grâce : « Je vous salue,

(1) *Luc. 1.*

(2) *Matth. 1.*

(3) *Luc. 3.*

(4) Les sectaires modernes ont renouvelé cette vieille erreur si savamment flagellée par saint Jérôme. Toutes les hérésies ont ce triste caractère de garder quelque chose du venin et de l'inimitié de l'ancien serpent contre celle qui lui a écrasé la tête. — Voyez le chapitre IX. suiv.

pleine de grâce !¹ » parole unique qu'on ne retrouve adressée à nulle autre dans les saintes Ecritures, comme elle l'est à la Mère de Dieu. Elle nous apprend ainsi que si le temple vivant du Fils de Dieu fut exempt de toute souillure, la lampe de ce temple, la flamme qui brûle dans ce sanctuaire, l'âme de Marie fut, à plus forte raison, parfaitement pure. Aussi le sentiment catholique appliquait-il à Marie ces paroles de l'Esprit-Saint : « Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a point de tache en vous !² » Mais voici venir, sinon les hérésies, du moins les questions : fallait-il entendre par cette plénitude de la grâce et par cette exemption de toute tache, l'exemption seulement des fautes qui font perdre la grâce sanctifiante, et non des fautes moins graves, des moindres souillures ? C'était demander si la Mère de Dieu avait offensé Dieu. L'Eglise répondit non avec horreur, et déclara ce que les saints Pères et saint Augustin en particulier avait déjà si bien exprimé, qu'il ne pouvait être question de péché, *même véniel*, quand on parlait de la Mère du Seigneur. Mais s'il eût été indigne du Fils de Dieu, d'avoir une Mère blessée par le péché véniel, n'était-il pas plus indigne de lui de la voir

(1) *Luc. 1. 28.*(2) *Cant. 4. 7.*

souillée, ne fût-ce que le premier instant de sa vie, par la grande tache originelle? N'était-il pas plus indigne de la Sagesse divine d'abandonner Marie, ne fût-ce qu'un seul instant, à l'ignoble empire de celui dont elle devait « écraser la tête? »¹ Delà, la pensée constante des siècles chrétiens qu'il n'y avait eu en Elle aucune sorte de tache, ni mortelle, ni vénielle, ni originelle, et qu'elle avait été conçue sans péché.

Il y eut cependant, au moyen âge, de grandes et pieuses intelligences qui, malgré leur attrait pour cette vérité, éprouvèrent des hésitations qu'ils sou-mirent au jugement de l'Eglise. Ces hésitations avaient deux sources : un défaut de précision dans *l'idée* même de l'Immaculée Conception, et une crainte respectable, mais peu réfléchie, d'admettre une exception à la loi générale de la contagion du péché d'origine. Voici quelle était la confusion d'idées : ils ne distinguaient pas dans la Conception, l'action des causes secondes dans la formation du corps humain, de l'action directe de Dieu dans la création de l'homme. Il y a toujours, en effet, action directe de Dieu dans le don qu'il nous fait de la vie. Nous l'avons appris d'un livre admirable que

(1) *Gen. 3.*

nous lisions dans notre enfance lorsque nous l'entendions à peine, et que nous ne lisons peut-être plus depuis que nous sommes à même de le comprendre. Dieu, demande le catéchisme, est-il donc aussi votre Père? Oui répondions-nous, *et à plus forte raison* que nos parents, puisque par eux il nous a formés selon le corps, et que lui seul a créé nos âmes de rien. Dieu crée donc toujours? sans doute; et c'est la création de l'âme et son union avec le corps qui forme la personnalité humaine. L'Immaculée Conception est donc un acte divin, l'acte par lequel Dieu en créant l'âme de Marie et en l'unissant au corps qu'il lui destinait, l'a préservée de la contagion générale,¹ et l'a exemptée de cette loi commune qui pèse sur tous les hommes et dont un ancien a dit : Il semble que nos âmes en

(1) Alexandre VII dans sa const. : *Sollicitudo omnium Ecclesiarum*, du 8 décembre 1661, déclarait ainsi le sens que l'Eglise attachait au culte de la Conception de Marie : « C'est » l'ancienne et pieuse croyance des fidèles chrétiens, que » l'âme de la bienheureuse Vierge Marie, dès le premier » instant de sa création et de son union au corps, a été, par » grâce et privilège spécial de Dieu, et en vue des mérites » de Jésus-Christ, son Fils, Rédempteur du genre humain, » préservée et exempte du péché originel, et c'est en ce sens » qu'ils honorent et célèbrent avec solennité la fête de sa » Conception. »

s'unissant à nos corps glissent dans un tombeau. Elles se ressentent, en effet, de la corruption originelle de cette nature humaine *unique* dans ses deux substances, et infectée dans sa source, coupable et disgraciée dans son principe, *in quo omnes peccaverunt*.¹

Ceux donc qui craignaient d'admettre en Marie une exception à cette loi générale (dont nous sommes, hélas ! nous-mêmes à nous-mêmes la preuve constamment authentique), et qui n'avaient pas assez remarqué que l'exception était ici un acte directement divin, n'avaient pas bien vu non plus que si la Conception de Marie était exceptionnelle par rapport aux autres hommes, elle était au contraire en *harmonie* parfaite avec l'ensemble des desseins de Dieu sur celle qu'il est déraisonnable de confondre avec le reste de l'humanité. — Donnez-moi une autre Mère de Dieu, s'écriait Bossuet, et puis craignez de faire exception !²

Donnez-moi, ajouterai-je, une autre créature pleine de grâce, bénie entre toutes les femmes, en qui d'aussi grandes choses furent faites par le Tout-Puissant, et que toutes les générations appelleront

(1) *Ad. Rom.* 5. 12.

(2) 1^{er} Sermon sur l'Immaculée Conception.

bienheureuse, et puis osez confondre avec les autres enfants d'Eve, en quoi que ce soit, la créature qui fut divinement exceptionnelle en tout !

Oui, en tout ; car n'est-ce pas une loi commune que rappelait le disciple bien-aimé lorsqu'il disait : Tous, nous offensoas Dieu en beaucoup de choses, *in multis offendimus omnes*?¹ Et cependant, voici une Vierge toujours fidèle et une vie sans tache ! — N'est-ce pas en vertu d'une loi commune que l'éclat de la virginité est séparé des joies de la maternité ? Et cependant, voici une Vierge-Mère ! — N'est-ce pas en vertu d'une loi commune que ces joies s'achètent par d'indicibles souffrances : *In dolore paries*?² Et cependant, voici un enfantement sans douleurs ! — N'est-ce pas une loi commune celle qui attache l'agonie à la mort ? Et cependant, voici une morte sans lutte et sans angoisses ! N'est-ce pas une loi commune, qui fait attendre au corps de l'homme au fond de son sépulcre, la résurrection jusqu'au dernier des jours ? Et cependant, voici une assomption sans retard ! — Vous qui, jusqu'ici, avez peu connu Marie, connaissez enfin votre Mère, et sachez que, si pour vous elle fut la Mère des douleurs, et la plus affligée de toutes les

(1) *Jacob. 3. 2.*(2) *Gen. 3. 16.*

créatures, sa vie cependant fut sans péché, sa mort sans peine, sa résurrection sans attente. Dites-moi donc si dans ce temple vivant que la sagesse divine s'est fait à elle-même,¹ et où tout est unique, incomparable, exceptionnel, il n'y aura que la pierre angulaire qui ne le sera pas? Sera-t-elle seule exceptée de l'exception, et sans harmonie avec l'ensemble? Dites-moi s'il n'y aura dans cette âme et dans cette vie que *le principe même de la vie*, la conception qui ne sera pas digne d'elle, que l'apparition de l'âme sortant des mains de Dieu qui ne sera pas glorifiée?

Ne le pensez pas ! ne le pensez pas ! L'Eglise ne l'a jamais pensé, et si elle a toléré quelque temps les craintes contraires en raison de la bonne foi qui les inspirait, elle n'a fait que les souffrir maternellement, pour leur imposer bientôt le silence,² célébrer ensuite dans ses chants la vérité qui les dissipe,³ et nous la découvrir enfin aujourd'hui⁴ dans toute la splendeur du dogme, en nous la montrant contenue

(1) *Prov. 9. 1.*

(2) Paul V, bull. 97. an. 1616. — Grég. XV, bull. 29. an. 1622.

(3) Alex. VII confirme et explique en 1661 la Const. de Sixte IV, de 1483, sur la fête de la Conception.

(4) Pie IX, 8 décembre 1854.

dans la tradition divine dont Jésus-Christ lui a promis le souvenir et l'intelligence jusqu'à la fin.

PRIÈRE.

Verbe éternel et incarné dans le temps, Fils unique de Dieu et Fils unique de Marie, je vous remercie d'avoir voulu que votre Mère fût aussi la nôtre, et je vous bénis de ce qu'en lui donnant un cœur si compatissant pour nos misères, vous ayez rendu ce cœur bien digne de nous par sa compassion, digne aussi de vous-même par sa sainteté toujours sans tache. Mais puisque vous êtes sans tache, ô ma vraie Mère, abaissez vos regards pleins de miséricorde sur ma pauvre âme souillée de tant de péchés. Oui, regardez-moi, Vierge Immaculée, et priez pour moi Celui qui, d'un mot, peut guérir mon âme du péché qui l'infecte, de la lèpre qui la couvre. N'attendez pas pour cela l'heure suprême où je devrai paraître devant mon juge, mais obtenez-moi dès à présent une grande douleur de mes péchés, l'humble et sincère confession qui attire cette douleur, la crainte et l'amour de Dieu, un véritable changement de vie, et la fidélité à la grâce jusqu'à la mort. La mort vient, ô ma sainte Mère ! elle s'approche toujours sans s'arrêter jamais, ou plutôt c'est moi qui descends

vers elle pour la rencontrer bientôt, mais vous serez là, ma Mère, à l'heure de la rencontre, et vous m'obtiendrez de mourir dans la foi, l'espérance, l'amour, le repentir, l'ardent désir de voir Dieu, la filiale confiance d'être présenté à Jésus-Christ par les mains qui l'ont porté, et qui ont répandu sur moi toutes ses grâces, par le cœur maternel qui accueille toujours nos prières, et qui fait toujours accueillir les siennes. Oui, j'ai le ferme espoir que vous mettrez alors sur mes lèvres l'aspiration que je vous offre chaque soir : *Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon âme, ma vie* ; j'espère surtout que vous la mettrez dans mon cœur, et qu'après vous avoir dit tant de milliers de fois : *Priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort*, j'obtiendrai alors ce que j'ai tant demandé, votre prière même à laquelle Dieu ne refuse rien, prière puissante qui m'obtiendra certainement la pleine résignation, la parfaite conformité à la volonté divine, la vraie vie par la mort en Jésus-Christ, *l'adveniat regnum tuum par le fiat voluntas tua* ! Oui, c'est là mon espoir, et il ne sera pas trompé. *Memorare, ô piissima Maria!*

CHAPITRE VII.

L'IMMACULÉE CONCEPTION, OU MARIE TOUJOURS SANS TACHE.

(Définition du dogme. Suite.)

La foi que nous avons vu affermir le sentiment de tous les siècles de l'Eglise sur l'Immaculée Conception de Marie, est venue consacrer aussi sur ce grand sujet les plus belles inspirations du génie chrétien. Nous citions tout à l'heure un mot de Bossuet, mais nous ne savons si rien de plus fort et de plus élevé tout ensemble, a jamais été écrit sur l'Immaculée Conception de Marie, que ce que ce grand homme¹.

(1) Ce grand esprit a eu aussi ses taches ; cette lumière a eu ses ombres. Le comte de Maistre qui les a rendues si visibles, n'en admirait pas moins le génie de Bossuet. Il eût voulu lui voir finir sa carrière avec son admirable discours sur l'unité de l'Eglise et la primauté de puissance de Pierre et de ses successeurs, discours prononcé à l'ouverture de l'assemblée de 1682.

en a dit au même endroit. Nous ne prétendons pas nous servir ici de ses paroles. Elles ne sont tout à fait les siennes que lorsqu'on ne les détache pas de leur ensemble. Mais jouissons du moins de sa pensée : Le passé, le présent et l'avenir ne regardent que l'homme ; tout est présent à l'éternité de Dieu. Ce qu'il a résolu de faire est devant lui comme accompli. De là le langage de ses prophètes : ils annoncent moins l'avenir qu'ils ne le montrent, parce qu'il est devant eux. C'est ainsi que Jésus-Christ a été appelé *l'Agneau immolé dès l'origine du monde*,¹ parce qu'il l'était dès lors dans les desseins de Dieu. Mais dans ces mêmes desseins, la femme promise à l'origine n'est-elle pas inséparable de son fils ? la mère de l'Homme-Dieu de l'incarnation du Verbe ? Aussi, l'Eglise avec ce sens divin dont elle a reçu la promesse, applique-t-elle à Marie ces admirables paroles qui, en effet, la regardent, dans son union maternelle avec la Sagesse increée et incarnée : le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies. *Dominus possedit me in initio viarum suarum antequam quidquam faceret a principio*. J'étais dans sa pensée, j'étais avec lui avant qu'il créât le monde. *Ab æterno ordinata sum et ex antiquis antequam*

(1) *Apoc. 13. 8.*

*terra fieret. J'ai été établie dès le commencement avant que la terre fût faite. Necdum erant abyssi et ego jam concepta eram.*¹ Les abîmes n'étaient pas encore, et déjà j'étais conçue !

De toute éternité donc, le Verbe qui voulait s'incarner en elle, l'a considérée comme sa Mère. Fût-il jamais possible qu'il la vit sans l'aimer ? Et cependant, si elle avait été conçue dans le péché, il n'eût pas été possible qu'il l'aimât alors dans un état infiniment opposé à sa sainteté. Le plus parfait des Fils eût donc été sans amour pour sa Mère ! Que dis-je ? il eût eu nécessairement pour elle un sentiment d'horreur ! Non, non, s'écrie Bossuet, l'honneur du Fils me pousse à affirmer de toutes mes forces l'Immaculée Conception de la Mère, et il faut que Marie profite d'avoir été la seule à posséder dans un Dieu un fils qui fût avant elle ! Cri sublime arraché par le regard de l'aigle sur la femme revêtue du soleil de justice ! Le grand homme souffrait visiblement de devoir attendre la définition de ce dogme, et il semble qu'en voyant aujourd'hui l'Eglise militante glorifier pleinement sur la terre ce qu'il voit dans les cieux, le tressaillement de son âme se soit fait sentir à sa tombe, et qu'il ait obtenu de Dieu que son

(1) *Prov. 8.*

corps perdu depuis plus d'un siècle fût retrouvé justement de nos jours, et apparût dans sa cathédrale comme pour être associé à la fête universelle !

Qu'est-ce, cependant, que la voix de Bossuet, en présence de ce concert des Pères, des docteurs et des grands hommes de tous les temps, qui, tous, ont toujours écouté la puissante voix de Pierre dont il a dit lui-même : Il faut qu'il vive toujours dans l'Eglise *pour confirmer ses frères*. Qu'il est majestueux ce grand fleuve de la tradition que la chaire apostolique vient de faire passer devant nous, portant dans tout son cours le nom de Marie toujours sans tache au-dessus de la terre souillée dans toute son étendue, au-dessus de la race humaine infectée dans toutes ses générations ! C'est Marie seule que la corruption n'a pu gagner, que la contagion n'a pu atteindre ; c'est elle qui est ce point unique et réservé que le déluge du péché n'a pu submerger, et où l'esprit de Dieu s'est reposé comme la colombe de l'arche, pour y prendre et donner au genre humain l'olivier de la paix, le salut en Jésus-Christ.

Mais si dans ce concert des grandes voix de tous les siècles, nous avons distingué le cri de l'aigle des temps modernes, pourquoi n'y distinguerions-nous pas aussi la voix plus douce de la colombe de Genève ? C'est elle qui, fidèle à la doctrine des Ecri-

tures et des anciens, nous a fait voir¹ l'incarnation du Verbe dans le plan primitif du Créateur; c'est elle qui nous a fait comprendre comment *le second Adam* selon l'ordre des temps et de la production, est véritablement *le premier dans l'intention divine, en ce projet éternel que fit la Providence de la production des créatures*. Mais si l'incarnation du Verbe ne peut avoir été résolue indépendamment du mode choisi pour la réaliser, c'est-à-dire de la maternité divine de Marie, et si le Sauveur fut *le premier* conçu dans le plan du Créateur, comme le but et la fin de toutes ses œuvres, sa Mère fut évidemment aussi conçue avec lui *la première*. On comprend donc parfaitement comment *la première Eve, en la production*, fut réellement subordonnée à la seconde, celle-ci ayant été véritablement *la première en l'intention divine*. On comprend pourquoi Marie, la seconde Eve, a été créée dans la grâce à *plus forte raison* que la première; pourquoi la grâce de la rédemption la préserva de la contagion au lieu de l'en guérir; pourquoi le fleuve du péché qui n'a cessé depuis l'origine de rouler ses eaux troublées de génération en génération, s'arrêta en présence de l'arche vivante du salut et la laissa passer; pour-

(1) P. 12, *supra*.

quoi enfin celui qui voulut habiter en elle pour relever le monde de sa chute, ne la voulut jamais tombée dans la dégradation commune.

Nous touchons ici l'autre côté du dogme de l'Immaculée Conception, car il rappelle au monde superbe la vérité de sa chute, et la nécessité où il est d'en être relevé par la main de Dieu.

Les grandes erreurs modernes partent de la négation ou de l'oubli de notre déchéance. L'homme tombé par orgueil, s'efforce d'ignorer sa ruine. Il ne s'avoue pas, dans l'obscurité où il cherche sa route, le besoin de cette première lumière dont il ne lui reste qu'un faible rayon, de ce feu sacré dont il ne lui reste que des étincelles sous la cendre, de cette force première qui le rendait maître de lui-même et du monde, et dont il ne lui reste, pour ainsi parler, qu'un douloureux souvenir. Il ne confesse pas le fait humiliant que sa conscience atteste, qu'il cherche la vérité et qu'il défaille en la cherchant ; que ses yeux se fatiguent à la poursuivre et n'arrivent pas à la saisir pleinement ; que son cœur toujours épris de la liberté, se voit constamment esclave ; et que malgré son invincible désir de la vie, il rencontre au bout de toutes ses voies, la mort qui l'attend en souveraine. Il ne veut pas consentir au gémissement divin que tant de vanité fait naître

dans notre âme,¹ et ne demande pas comme l'apôtre : Qui me délivrera de cette vie de mort,² parce que dans son orgueil, il ne veut pas être sauvé par grâce.³ Non, du fond de sa misère il prétend se suffire à lui-même, comme s'il était à lui-même son principe et sa fin : *Similis ero Altissimo* !⁴ Le dernier mot de toutes les erreurs est dans cette apothéose que l'homme se fait de lui-même. L'idolâtrie n'en fut que la traduction populaire, — comme le panthéisme n'en est que la formule aveuglement scientifique. C'est toujours et partout l'esprit humain vaincu par l'esprit de mensonge, et consentant encore à la tentation originelle : *Vous serez comme des Dieux*.⁵ C'est toujours et partout la créature qui veut usurper la vie divine au lieu de la recevoir, et qui, prétendant posséder en propre ce qui n'appartient qu'au Créateur, est dépouillée, par cette prétention même, de la grâce et de la vérité qui nous font vivre de la vie de Dieu.⁶

Mais l'organe divinement constitué de celui qui a dit à l'homme : Il faut naître, *oportet nasci denuo*,⁷ le Vicaire de Jésus-Christ rappelle aux esprits trom-

(1) *Rom.* 8.(2) *Ibid.* 7.(3) *Ibid.*(4) *Is.* 44. 14.(5) *Gen.* 3.(6) *Ephes.* 4. 18.(7) *Joan* 3. 7.

pés par le vieux mensonge, toute la réalité de notre chute, en proclamant qu'une seule créature en a été préservée, la seconde Eve, la mère de la vie nouvelle, parce qu'elle devait être la mère du chef de l'humanité régénérée.

Or, ne voyez-vous pas que le monde, longtemps sourd à cette voix, commence à lui prêter une oreille attentive? C'est qu'il est forcé de reconnaître enfin, que toute autre régénération sans celle-là serait vaine, et que toutes les victoires, sans celle du Christ, ne peuvent le sauver, même ici-bas. Il semblait l'avoir oublié, jusqu'à ne plus savoir que ses pénibles conquêtes sur la matière étaient une vérification de sa déchéance, et qu'il exécutait par elles la sentence qui a condamné l'homme à féconder la terre à la sueur de son front, et à reconquérir quelques restes de son empire perdu sur la nature, à force de travail, de luttes et de dangers. Il s'en est souvenu enfin, parce qu'il a plu à Dieu d'humilier l'orgueil des conquêtes physiques de l'homme par des défaites morales, et de lui faire sentir qu'il importe peu que la nature lui obéisse, s'il ne sait se gouverner lui-même, et si à l'heure où les éléments lui cèdent, toutes les âmes sont en révolte, tous les royaumes s'inclinent, et toutes les puissances semblent défaillir. Naguères, enivré de ses succès, fier de ses richesses et

ne rêvant que la béatitude du temps, il se disait comme le riche de l'Évangile : Nous avons travaillé et lutté, amassé et vaincu, il est temps de jouir en paix et de vivre en gloire, débarrassé par la science de toutes les craintes de la foi. Mais au lieu de la jouissance, voici la douleur ; au lieu du repos, voici l'agitation et l'angoisse ; au lieu de la paix, voici la guerre ; au lieu de la vie, voici la mort ; et le monde puissamment averti s'est enfin souvenu de lui-même, de sa faiblesse et de sa misère, et quand on lui a parlé du secours de Dieu, et de ce grand lien qui le rattache à Dieu et qui s'appelle Religion, il a enfin tendu les mains pour le saisir dans le naufrage de tout le reste.

Ce retour des âmes vers Dieu, et l'irritation des esprits qui ne participent pas à ce mouvement de retour, à ce progrès vers la foi,¹ expliquent l'émotion produite dans le monde par une définition dogmatique. Ce n'est pas, en effet, la piété seule qui

(1) L'allocution prononcée dans le consistoire du 9 décembre 1854, dit qu'à part les affiliés des sociétés secrètes, *la perversité des incrédules inspire généralement de l'horreur, et qu'il y a dans les esprits une certaine disposition à se rapprocher de la religion et de la foi... un sentiment d'admiration pour la religion catholique... et que c'est là un bien considérable et une sorte de progrès vers la vérité.*

s'en est émue, et nous ne savons si plus que la piété, l'incrédulité n'en a pas été préoccupée. C'est qu'il y a là un fait qui touche à tout, un événement doctrinal, moral et social, qui fait vibrer à la fois toutes les cordes de l'amour et de la haine. C'est un événement doctrinal : une fleur, nous l'avons vu, s'est épanouie sur l'arbre immortel de la vérité, et ceux que son éclat n'attire pas, il les blesse. C'est un événement moral : l'impression générale qu'il a produite atteste l'agonie de l'*indifférentisme* dans les nations, et la présence d'un esprit de religion dont on s'était trop hâté d'annoncer la mort. Ceux que la présence de cet esprit ne console pas, elle les agite. C'est un événement social, et comme une apparition inattendue de la première autorité sur la terre, de cette puissance spirituelle et enseignante qui seule a des enfants chez tous les peuples. Ceux que cette puissance ne rassure pas, elle les consterne. Et voilà pourquoi l'impression produite par une définition de foi est universelle. Les uns sont ravis de voir qu'au sortir d'une époque de doute, il se trouve toujours sur la terre une voix qui ait des échos pleins d'amour dans toutes les langues. Les autres sont d'autant plus blessés d'un tel prodige qu'ils le croyaient désormais impossible. Après s'être efforcés de l'amoindrir, ils sont descendus jusqu'à

l'hypocrisie de la foi, et se sont montrés pleins de soucis pour l'intégrité du dogme menacé ! Gardez-vous bien de croire qu'ils aient eu une heure de sollicitude. Non, non : ce n'est ni l'Immaculée Conception, ni le péché originel qui les inquiète : l'objet de leurs alarmes, c'est la puissance de Pierre, c'est la preuve nouvelle qu'elle vient de donner de son impérissable force.

PRIÈRE.

O mon Dieu, que je suis heureux d'être enfant de l'Eglise, de savoir par sa parole que Marie est la vraie Mère de mon âme, et que cette Mère fut toujours sans tache. Cette vérité me remplit d'espérance. Oui, malgré la profondeur du mal que je porte en moi, je crois, Seigneur, que vous voulez me guérir, et me rendre un jour moins indigne d'une telle Mère. Je sais, hélas ! ce que c'est que la tache du péché. Semblable à celle d'une huile maudite qui pénètre un splendide vêtement, elle a pénétré mon âme, et ne veut céder entièrement à aucun des moyens que j'emploie pour l'effacer. *Amplius lava me ab iniquitate mea, et a peccato meo munda me* : purifiez-moi donc vous-même et de plus en plus, Seigneur, car mon péché est toujours là, et

vous pouvez seul le consumer dans votre flamme ! Je sais encore, ô mon Dieu, que pour nous préserver de la plus grande des souillures, celle de l'orgueil, vous nous laisserez jusqu'à la fin de cette pauvre vie, ce quelque chose qui fait craindre, prier, supplier, cette faiblesse qui se sent capable de défaillir toujours, cette pente au mal qui a fait gémir tous les justes ; mais faites du moins, Seigneur, que je participe à ce gémissement, que la présence de votre grâce me fasse elle-même sentir ma misère, et que je combatte avec force le mal que je porte, afin que chaque victoire de ma vie me soit une consolation à la mort, une joie dans l'éternité.

Et vous, ma Mère, vous en qui Dieu a préparé un digne sanctuaire à son Fils, par votre Immaculée Conception, obtenez à votre pauvre enfant la force dans la lutte, la patience dans la peine, l'abandon à Dieu dans la mort, et surtout la persévérance dans la prière qui attire tout le reste, afin que vivant et mourant pur de cœur et de corps, j'aie un jour baiser ces mains de Mère qui ont répandu sur moi tant de grâces, et qui, j'en ai la ferme confiance, m'ouvriront le Ciel : *Janua Cœli, Memorare!*

CHAPITRE VIII.

MARIE VIERGE ET MÈRE.

Depuis la chute originelle, depuis qu'en brisant par sa désobéissance le lien de son union avec Dieu, l'homme perdit la vie divine de la grâce, il fut humilié dans toutes ses puissances, mais surtout dans la puissance de se reproduire par l'union qui propage la vie de la nature. C'est dans cette puissance surtout que la révolte originelle de son esprit fut châtiée, et châtiée par la révolte honteuse de la chair, esclave insolente qui ne souffre plus d'ordre, et dont l'aveugle instinct tend à dominer en maître l'homme intelligent, pour le rabaisser jusqu'à l'animal. Aussi, la conscience humaine a-t-elle partout et toujours reconnu la souillure attachée à la génération. Ce n'est pas seulement le chantre inspiré des Psaumes qui en gémit : *In peccatis concepit me mater mea* ; ce n'est pas seulement l'Évangéliste vierge qui

exalte les vierges parce qu'ils sont sans tache : *Hi sunt qui cum mulieribus non sunt coinquinati*; ce n'est pas seulement l'apôtre qui proclame la supériorité de la virginité sur le mariage le plus saint : *Qui matrimonio jungit virginem suam, bene facit; qui non jungit, melius facit*; ce sont tous les siècles, ce sont tous les peuples qui ont senti cela, même aux époques des plus grands abaissements de la raison, et de la plus grande dépravation des mœurs. Les Romains honoraient encore les Vestales quand il n'y en avait plus, et jamais un lis ne s'est élevé de cette terre où gémit la misère humaine, sans attirer l'amour de l'homme, sans faire jaillir ses larmes, ou du moins sans troubler sa conscience.

Ce grand fait reste et restera inexplicable pour quiconque méconnaît la chute de notre nature et sa conséquence. Pour nous chrétiens, qui savons l'une et l'autre, nous savons aussi pourquoi l'on ne communique pas la vie sans rougir, et pourquoi la virginité apparut toujours aux yeux de l'homme comme l'auréole d'une âme victorieuse.

Il n'est donc pas étonnant que la grande victoire de l'humanité, sa grande revanche sur celui qui l'avait vaincue, ait commencé par une Vierge. Cette victoire fut promise à l'homme immédiatement après sa chute, en même temps que fut annoncée à Satan sa

défaite par la rédemption : *Inimicitias ponam inter te et mulierem, inter semen tuum et semen illius : ipsa conteret caput tuum.*¹ La femme qui devait écraser la tête du serpent est appelée par Isaïe, non-seulement une Vierge, mais *la* Vierge, c'est-à-dire la Vierge par excellence que l'Evangile nomme la femme *bénie entre toutes les femmes.*²

Il faut donc voir comment la victoire achevée sur la croix, commença par la virginité :

« Dieu envoya l'ange Gabriel dans une ville de Galilée nommée Nazareth, à une Vierge qui avait pour époux un homme de la maison de David, appelé Joseph, et cette Vierge se nommait Marie. L'ange étant entré chez elle, lui dit : Je vous salue, vous qui êtes pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes. A ces paroles de l'ange elle se troubla, et elle examinait en elle-même ce que voulait dire ce salut. Marie, ne craignez point, lui dit l'ange ; vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous allez devenir mère, vous mettrez au monde un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, et on l'appellera le *Fils du Très-Haut*. Le Seigneur Dieu le mettra sur le trône de David son père : il règnera éternellement dans

(1) *Gen. 3. 15.*

(2) *Luc. 1. 26-38.*

la maison de Jacob, *et son règne n'aura point de fin*. Alors Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il ? car je ne veux avoir de commerce avec aucun homme. L'ange lui répondit : le Saint-Esprit viendra en vous d'en haut, et la vertu du Très-Haut se répandra sur vous comme une ombre, et c'est pour cela que le Saint qui naîtra de vous (*Sanctum*, ce qui est saint) sera appelé *Fils de Dieu*. Voilà même que votre cousine Elisabeth est devenue enceinte d'un fils en sa vieillesse, et celle qu'on appelle stérile est à présent dans son sixième mois, car rien n'est impossible au regard de Dieu. Marie dit alors : Voici la servante du Seigneur, que votre parole s'accomplisse en moi : *Ecce ancilla Domini. fiat mihi secundum verbum tuum.*¹ »

Tout est divin dans ce dialogue, mais les deux paroles prononcées par Marie, nous font comprendre que la virginité fut la condition même de l'incarnation, et du côté de Dieu, et du côté de l'homme, ou plutôt de l'humanité représentée par la seconde Eve. Il est évident, en effet, que Marie refuse la gloire que le Ciel lui offre, si cette gloire doit lui coûter sa virginité : *Quomodo fiet istud quoniam virum non cognosco* ? Comment cela se peut-il faire,

(1) *Luc. 1. 38.*

puisque je n'ai pas de commerce avec l'homme? Si cette parole n'exprimait pas l'irrévocable volonté de rester vierge, elle n'aurait aucun sens. N'est-il pas clair, que si une jeune femme à laquelle on promettrait une postérité, se bornait à répondre : comment cela se peut-il faire puisque j'ai gardé jusqu'ici la continence dans le mariage? Il lui serait répondu : vous ne la garderez plus. La parole de Marie exclut donc tout autre sens que celui de l'inébranlable résolution de rester vierge. Voilà pourquoi les saints y ont vu la preuve du vœu de virginité perpétuelle, ou de la consécration que Marie avait fait d'elle-même au suprême amour de son âme. Oui, *le virum non cognosco* : je n'ai nul commerce avec l'homme, a manifestement le sens du *lumen cœli non video*, et ne signifie pas seulement *je n'ai pas*, mais *je ne puis avoir*, comme *je ne vois pas*, dans la bouche du saint aveugle Tobie, signifie *je ne puis voir*, et comme *je ne fais pas telle chose* dans la bouche de celui qui est décidé à s'en abstenir, signifie *je ne veux pas la faire*.

Sans cette résolution de rester vierge, Marie n'eût jamais été la Mère du nouvel homme, du second Adam, qui devait être comme le premier, quoique d'une autre manière, l'œuvre immédiate de la toute-puissance de Dieu, pour régénérer l'humanité

souillée tout entière dans sa source. Le Verbe fait chair ne voulut pas recevoir cette chair par le fleuve de la génération, parce que celui-ci porte avec lui sa souillure dans tout son cours. Non : il préserva d'abord de la souillure le sein où il voulut naître, et s'y forma lui-même, par l'opération du Saint-Esprit, le corps sacré qui devait être l'Agneau sans tache, la victime du monde : *Spiritus Sanctus obumbrabit tibi, et quod nascetur ex te SANCTUM, vocabitur filius Dei*. Le Verbe éternel, le Fils increé de Dieu, devint ainsi le vrai Fils de l'homme, puisqu'il fut le vrai Fils de Marie, fille elle-même d'Adam comme les autres hommes ; mais il devint Fils de l'homme par une opération directe du Tout-Puissant, comme le premier homme fut l'œuvre et l'enfant de Dieu par une autre opération directe de la puissance qui le créa à son image. Il est donc vrai que la virginité de Marie fut la condition de l'incarnation, et du côté du Verbe incarné, et du côté de sa Mère. Marie ne consentit à devenir mère qu'après s'être assurée qu'elle resterait vierge, et le Verbe ne s'incarna dans son sein, que parce qu'il vit dans cette humble Vierge l'amour de la pureté supérieur à l'amour même de la plus incomparable des gloires.

L'assurance donnée à Marie attira son consentement, et l'humilité acheva l'œuvre de la virginité,

par cette parole qu'attendait l'Esprit de Dieu pour produire la plus grande de ses œuvres : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum* : voici la servante du Seigneur, qu'il me scit fait selon votre parole.

Le premier qui, après Marie, le précurseur du Christ et sa mère, reçut la révélation de cette grande œuvre, fut celui-là même qui savait la résolution où elle était de rester Vierge comme lui, mais qui ne pouvant comprendre qu'elle fût devenue mère, songeait dans sa douleur à se séparer d'elle : *Joseph, fils de David, lui dit l'Ange de Dieu, ne craignez point de retenir Marie votre épouse, car ce qui est formé en elle, vient du Saint-Esprit.*¹

C'est ici que l'Evangile nous montre la sagesse unie à la force de Dieu dans l'œuvre de l'incarnation. Cette sagesse, en effet, ne voulait pas que le mystère du salut fût annoncé avant sa consommation sur le calvaire, ni avant sa glorification par la victoire remportée sur la mort elle-même par le Christ ressuscité.

Que fit-elle donc pour dérober aux regards des hommes le miracle de la fécondité de la Vierge mère, l'accomplissement de l'oracle d'Isaïe : *La Vierge concevra et enfantera*?² Elle couvrit cette virginité

(1) *Matth. 1. 20.* (2) *Is. 7.*

maternelle du voile d'un mariage contracté entre deux personnes qui se savaient résolues l'une et l'autre à demeurer vierges. Elle choisit entre tous les hommes celui qui, descendant des rois comme Marie, était cependant devenu volontairement pauvre comme elle, digne d'être cru le père du père des pauvres, et d'être en réalité le confident du *grand conseil*¹ de Dieu, de l'œuvre accomplie en Marie pour le salut du monde. C'est parce que Joseph devait en recevoir l'assurance du Ciel, que Marie attendit en silence que le Ciel eût parlé, avant de parler elle-même à son époux de son incomparable élection. Dès lors, le dernier et le plus grand des patriarches connut ce que l'Évangile révéla plus tard au monde entier, mais ce qui resta caché sur la terre jusqu'au jour de la prédication apostolique : *Et ipse Jesus erat incipiens quasi annorum triginta, ut putabatur, filius Joseph.*² Quoi de plus digne de Dieu, s'écrie saint Bernard, que de voiler ainsi le mystère de la féconde virginité de Marie par le plus saint des mariages ?

Par ce seul conseil de sa Sagesse, par ce seul dessein de sa Providence, il choisit pour confident du secret du Ciel et de la grande œuvre de l'incar-

(1) S. Bernard, *De Laud. V. M.* hom. 2

(2) *Luc.* 3. 23.

nation, l'irrécusable témoin de la virginité de Marie; il préserve le Saint des saints des souillures du mensonge et des morsures des langues ennemies; et il couvre à la fois de sa protection la pudeur virginale et la réputation de la Vierge mère : *Necessario igitur desponsata est Maria Joseph, quando per hoc et a canibus sanctum absconditur, et a sponso virginitas comprobatur, et virginis tam verecundie parcitur quam famæ providetur. Quid sapientius? Quid dignius divina providentia? Uno tali consilio secretis cœlestibus et admittitur testis, et excluditur hostis, et integra servatur fama virginis matris.*¹

PRIÈRE.

Mon Dieu, je vous remercie de la lumière que vous me donnez pour lire dans l'Évangile l'ineffable pureté de ma Mère! Oui, je le vois, elle voulut sacrifier la gloire de la maternité divine à la conservation de sa virginité, et c'est parce qu'elle ne voulut pas cesser d'être Vierge, qu'elle devint la digne Mère de votre Verbe incarné dans son chaste sein. Je vous remercie aussi, Seigneur, de m'éclairer sur la beauté d'une autre âme, élue entre toutes pour

(1) S. Bernard. *De Laud. V. M. hom. 2.*

servir de témoin à cette virginité maternelle de Marie, et de gardien à l'enfance de l'agneau de Dieu, volontairement humilié pour le salut du monde. Oui, elle dut être incomparablement humble et grande, noble et pure, l'âme patriarcale de Joseph, pour être si intimement unie au Saint des saints et à la Vierge des vierges, et je crois, adorable Trinité de mon Dieu, qu'après Jésus et Marie, vous n'avez rien aimé sur la terre plus ardemment qu'elle. Je veux donc qu'ils soient inséparables dans mon cœur, comme ils le sont dans le vôtre, ces trois noms de Jésus, Marie, Joseph ; qu'ils me rappellent toujours la grandeur de la vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ, la vanité de la richesse et de la pompe du monde, la vérité du trésor intérieur que nulle rouille ne ronge, de la gloire qui vient d'en haut et que rien n'enlève, du bonheur de souffrir et d'être méprisé avec celui dont chaque souffrance et chaque opprobre deviennent pour ceux qui les partagent, des semences de joie, de lumière et de vie éternelle. Qu'ils fassent aussi toujours la plus chère de mes invocations, ces trois noms sacrés de Jésus, de Marie, et de Joseph ; de Jésus, la source de toute grâce ; de Marie, pleine de grâce, et dont la prière nous l'obtient ; de Joseph, dont le nom invoqué touche le cœur de Marie, et l'ouvre tout entier à cette

miséricordieuse prière qui fait descendre la grâce dans notre propre cœur ! Oui, vous me serez toujours un acte de foi, de confiance, d'amour, noms sacrés de Jésus, de Marie, de Joseph ; vous serez sur mes lèvres et dans mon cœur à chaque épreuve de ma vie, et dans toutes les tentations qui me restent à vaincre ! J'espère surtout que vous serez la dernière parole que prononceront mes lèvres, et l'aspiration qui portera mon âme dans le sein du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

CHAPITRE IX.

MARIE TOUJOURS VIERGE.

L'éclat de sa pureté a toujours blessé l'hérésie. — L'hérésie trompe par la profanation des Ecritures. — De la compassion qu'il faut avoir pour ceux qu'elle a trompés.

Nous avons entendu l'Evangile affirmer non-seulement la virginité de la Mère de Jésus né du Saint-Esprit : *Quod in ea natum est de Spiritu Sancto est* ;¹ mais révéler clairement au monde que Marie eût renoncé à devenir la Mère du Christ, si pour être sa Mère elle eût dû cesser d'être Vierge : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco*?²

Et il est des esprits assez aveugles pour chercher dans l'Evangile, si cette Vierge que l'Evangile nous montre décidée à ne pas sacrifier sa virginité, même pour devenir la Mère d'un Dieu, ne l'a pas sacrifiée,

(1) *Matth. 1. 20.*

(2) *Luc. 1. 34.*

ensuite pour donner la vie à des hommes ! Il est des âmes assez privées du sens des choses saintes, et même du simple bon sens, pour espérer mettre ainsi l'Evangile en contradiction avec lui-même, et y trouver qu'après avoir consenti à devenir le sanctuaire de la Divinité, ou l'arche vivante du Nouveau Testament, mais à la condition de rester vierge, Marie n'a pas renoncé à cette condition pour livrer ensuite l'arche sainte aux profanes !

Eh bien ! cet aveuglement, cette privation du sens évangélique, et même du simple bon sens chrétien, est l'un des caractères distinctifs de l'hérésie. Toujours l'hérésie a été marquée de ce signe de son père, désigné par l'Ecriture comme *le père du mensonge* ;¹ toujours elle a porté au front ce sceau de l'ennemi déclaré de celle qu'il a sue, dès l'origine, destinée à le vaincre : *Inimicitias ponam inter te et mulierem*.²

Fille de l'adversaire de Marie, l'hérésie, dans ses luttes contre la vérité, a suivi fidèlement aussi la méthode de son père. Nous la trouvons cette méthode au chapitre IV^{me} de saint Matthieu. C'est là que nous voyons l'ange déchu ignorant encore la divinité du Christ, ou soupçonnant seulement ce

(1) Joan. 8. 44.

(2) Gen. 3. 15.

dont il voulait la certitude, essayer de tromper le second Adam comme il avait trompé le premier. Il vint donc le tenter au désert. Mais par quel moyen s'efforça-t-il de le vaincre ? En appuyant ses mensonges sur les Ecritures habilement déchirées, sachant bien que les erreurs ne passent qu'en se couvrant des lambeaux de la vérité : *Scriptum est*, il est écrit,¹ disait Satan au Fils de l'homme.

L'hérésie a toujours fait de même. Elle a caché l'ensemble de la divine harmonie de la vérité révélée; elle a fermé l'oreille à la tradition unanime de l'Eglise qui nous en donne le sens, et nous en fait voir l'unité; elle a déchiré l'Ecriture en séparant les uns des autres les textes qui s'expliquent mutuellement et se complètent; et elle a fait dire par cette parole sacrée ainsi mise en lambeaux, le contraire de ce qu'elle affirme.

C'est ainsi qu'elle s'est emparée de textes qui, dans leur isolement, ménagé avec ruse, prêtent à l'erreur infâme qu'elle voudrait accréditer contre la virginité perpétuelle de la Mère de Dieu, mais qui, réunis, la vengent avec éclat des attaques du mensonge.

En effet, au chapitre XII^{me} de saint Matthieu,

(1) *Matth. 4. 6.*

v. 46, il est parlé non-seulement de la Mère de Jésus, mais de ses frères : *Ecce Mater ejus et fratres stabant foris, quærentes loqui ei*; et au chapitre XIII^{me}, v. 55, les frères de Jésus sont désignés par leurs noms : *Fratres ejus Jacobus et Joseph et Simon et Judas*. C'est ainsi encore que saint Marc, au chapitre VI^{me}, v. 2 et 3, rapporte que les Juifs vivement frappés de l'admirable sagesse de Jésus-Christ, et de la puissance surhumaine qu'il manifestait par ses miracles, se disaient les uns aux autres : D'où lui viennent cette sagesse et cette puissance ? N'est-il pas le charpentier, le fils de Marie, le frère de Jacques et de Joseph, de Judé et de Simon : *Unde huic hæc omnia? Et quæ est sapientia quæ data est illi : et virtutes tales quæ per manus ejus efficiuntur? Nonne hic est faber, filius Mariæ, frater Jacobi et Joseph, et Judæ, et Simonis?*

Vous le voyez, s'écrient les protestants, Jésus avait des frères, et par conséquent Marie ne demeura pas vierge !

Mais Jacques le mineur et Joseph qui, avec Jude et Simon, sont ici appelés les frères du Seigneur, étaient-ils les fils de Marie Mère de Jésus ou d'une autre Marie parente de la très-sainte Vierge ?

Ouvrons les Evangiles :

Saint Jean, au chapitre XIX^{me}, décrit la grande

scène du Calvaire, et dit au v. 25 : *Stabant autem juxta crucem Jesu Mater ejus, et soror Matris ejus Maria Cleophae, et Maria Magdalene* : Il y avait auprès de la croix de Jésus, sa Mère, et la sœur de sa Mère, Marie Cléophas, et Marie Madeleine. Or, cette Marie Cléophas sœur ou parente¹ de la Mère de Jésus, était-elle la mère de Jacques le mineur et de Joseph appelés les frères du Seigneur avec Simon et Jude ? Oui, répond l'Évangéliste saint Marc en décrivant à son tour au chapitre XV^{me}, v. 40, les circonstances du crucifiement : *Erant autem et mulieres de longe adspicientes : inter quas erat Maria Magdalene; et Maria Jacobi minoris et Joseph mater*. Voilà bien encore Marie Madeleine et une autre Marie mère de Jacques le mineur et de Joseph, regardant la croix de loin avant de s'en rapprocher pour recueillir avec la Vierge mère le dernier soupir et les dernières paroles de l'Homme-Dieu. Saint Matthieu dit la même chose au chapitre XXVII^{me}, v. 56 : *Inter quas erat Maria Magdalene, et Maria Jacobi et Joseph mater* : il y avait parmi elles Marie Madeleine et Marie mère de Jacques et de Joseph.

Mais pourquoi sont-ils donc nommés frères du Seigneur ?

(1) Les Hébreux appelaient frères et sœurs tous ceux de leur parenté. Nous allons le voir.

Parce qu'ils étaient fils de Marie sœur ou parente de la sainte Vierge, comme saint Jean nous l'a appris, et que c'était l'usage certain des Hébreux d'appeler frères et sœurs tous les membres de leur parenté. C'est ainsi que les Ecritures donnent le nom de frère d'Abraham (*Gen. 13. 8*) à Loth son neveu, (*Gen. 12. 5*) et le nom de frère de Jacob (*Gen. 29. 13*) à Laban son oncle, (*Gen. 28. 2*), pour ne citer que deux exemples entre beaucoup d'autres de cette coutume hébraïque. Jacques le mineur et Joseph sont donc appelés frères du Seigneur, avec Simon et Jude, parce qu'ils étaient les fils de Marie fille de Cléophas et épouse d'Alphée, comme nous l'apprend saint Matthieu au chapitre X^{me}, v. 3, où il donne à saint Jacques le mineur le nom de fils d'Alphée.¹

(1) Plusieurs ont pensé que Cléophas et Alphée sont deux traductions d'un nom identique dans le texte original, ou deux manières de l'écrire. Nous avons ailleurs suivi leur sentiment, mais, après mûr examen, nous restons convaincu, avec Maldonat, que Marie Cléophas était fille de Cléophas et épouse d'Alphée. — D'après les admirables révélations de la stigmatisée de Dulmen, révélations dont les caractères intrinsèques et extrinsèques de vérité, ont tant frappé l'illustre Görres, Marie Cléophas épouse d'Alphée et mère de saint Jacques le mineur appelé frère du Seigneur, comme Joseph, Simon et Jude, était fille de Cléophas et de Marie d'Heli propre sœur de la sainte Vierge. Mais il n'est nulle-

L'hérésie a donc méconnu les usages et les locutions hébraïques, et les textes formels des Ecritures, pour tenter de ravir à Marie l'éclat de sa virginité, et profaner ainsi l'arche vivante du Nouveau Testament. Mais c'est en vain, nous venons de le voir, qu'elle a tenté cette profanation.

Elle n'a pas moins vainement tenté d'appuyer sa sacrilège entreprise sur cet autre texte de saint Matthieu : *Et il ne l'avait point connue jusqu'à ce qu'elle*

ment nécessaire de discuter ici cette question qui n'affecte en rien la question principale. Celle-ci est clairement résolue par l'Evangile, puisque nous y voyons que *les frères et les sœurs du Seigneur* n'étaient pas les enfants de la mère, mais d'une autre Marie parente de sa mère, et qu'on les appelait ses frères et ses sœurs, selon l'usage des Hébreux d'appeler ainsi les membres de leur parenté.

Comme nous avons déjà constaté la même chose dans une des dissertations de l'Appendice du *Christ et des Antechrists*, une Revue littéraire protestante de Genève a cru devoir nous faire observer que nous n'avions rien prouvé, puisque nous n'avions pas cité le texte grec des Evangiles ! Les rédacteurs de cette Revue nous feraient plaisir de nous montrer dans le texte grec des expressions plus fortes que celle de *frères* et de *sœurs* littéralement traduites dans la Vulgate, et de nous expliquer, par conséquent, ce qu'ils ont voulu dire. Nous sommes certains qu'ils n'en savent rien. Vaincus par l'évidence qui résulte de l'ensemble des textes, ils ont eu recours à une échappatoire nourrie de pédantisme et de niaiserie.

enfantât son fils premier-né, à qui il donna le nom de Jésus. (Matth. 1. 25.) L'hérésie prétend donc prouver deux fois par ces paroles, qu'après l'enfantement de l'Homme-Dieu, Marie cessa de vivre dans la virginité.

Elle cherche sa première preuve dans cette première partie du texte : *Il ne l'avait point connue jusqu'à ce qu'elle enfantât.* Donc, conclut l'hérésie, il la connut après qu'elle eut enfanté. Comme si ces mots : *jusqu'à ce que*, indiquaient toujours un changement, tandis qu'ils sont si souvent employés sans en indiquer aucun. C'est ainsi, par exemple, qu'il est dit de Michol fille de Saül *qu'elle n'eut point de fils jusqu'à ce qu'elle mourût. (II. Reg. 6. 23.)* En conclura-t-on qu'elle eut un fils après sa mort? C'est ainsi encore que le prophète royal dit au psaume 109^{me} : Le Seigneur dit à mon Seigneur : « Asseyez-vous à ma droite, *jusqu'à ce que* je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied. » De ces mots : *jusqu'à ce que*, s'ensuit-il que le Christ, après sa victoire, ne règne plus à la droite de son Père? C'est toujours dans le même sens qu'il est dit de l'oiseau que Noé lâcha hors de l'arche : « Il ne revint plus *jusqu'à ce que* les eaux de la terre fussent séchées. » (*Gen. 8. 7.*) Est-ce à dire qu'il revint après le dessèchement des eaux du déluge? — Par ces mots : « Il

ne l'avait point connue jusqu'à ce qu'elle enfantât, » l'Evangile ne nous apprend donc rien de contraire à ce qu'il nous a dit de l'irrévocable volonté de Marie de rester vierge, mais ce qu'il nous en a dit, il le confirme en nous révélant une chose toute divine, c'est-à-dire la naissance de Jésus-Christ d'une Mère-Vierge, et en répétant *uniquement* ce qu'il a dit plus haut, c'est-à-dire que Marie avait conçu le Sauveur par la vertu du Saint-Esprit : *Antequam convenirent inventa est in utero habens de Spiritu Sancto. (Matth. 1. 18.) Quod autem dicitur : Antequam convenirent, dit saint Jérôme, non sequitur ut postea convenerint ; sed scriptura quod factum non sit ostendit. (In cap. 1. Matth.)*

C'est tout aussi vainement enfin que l'hérésie cherche sa seconde preuve dans le dernier mot du texte où Jésus-Christ est appelé premier-né, l'Ecriture donnant très-souvent le nom de premier-né au Fils unique. C'est ainsi, par exemple, que Machir, fils *unique* de Manassé, est appelé son premier-né (*Jos. 17. 1.*) ; que Dieu ordonne l'offrande du premier-né, fût-il unique (*Exod. 13. 2.*) ; et qu'il appelle lui-même son premier-né le peuple qu'il nomme si souvent son peuple, peuple unique dans le choix dont il fut l'objet.

Jésus-Christ cependant est le premier-né d'une

multitude de frères, mais de quels frères ? Saint Paul nous l'apprend quand il dit de tous les élus : *Ut sit ipse primogenitus in multis fratribus.* (Rom. 8. 29.) Marie est donc mère aussi d'une multitude d'enfants, mais c'est de tous les enfants de Dieu : *Qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt* (Joan. 1. 13) ; et il faut que l'hérésie s'avoue vaincue par l'évidence, et reconnaisse la vanité de la tentative de mettre l'Evangile en contradiction avec lui-même, et d'y trouver à la fois que Marie n'eût pas sacrifié sa virginité, même pour être la mère d'un Dieu, et qu'elle l'a sacrifiée ensuite pour donner la vie à des hommes.

Non, non ; jamais ils n'eurent le sens évangélique ceux qui comprirent ainsi l'Evangile. Ils firent de la lettre ce qu'ils en voulurent faire, car la lettre ne crie pas quand on la torture, mais l'Esprit qui l'a dictée, et qui seul vivifie,¹ l'Esprit promis par Jésus-Christ à l'apostolat universel et perpétuel, à l'Eglise qui doit enseigner *tous les jours jusqu'à la consommation des siècles*,² l'Esprit toujours vivant dans cet enseignement qu'il marque lui-même de son signe : l'unité victorieuse de l'espace et du

(1) II. Cor. 3. 6.

(2) Matth. 28. 20.

temps, l'Esprit de vérité enfin nous dit par la tradition de tous les siècles, que rien n'altéra jamais l'intégrité virginale de Marie, comme rien n'altéra jamais la pureté de son âme toujours sans tache ; que la malédiction qui tomba sur la première Eve n'atteignit pas la seconde, et que Marie enfanta sans douleur. Il nous dit que le second Adam, le Verbe incarné, celui qui sut, même pendant sa vie mortelle, prendre quand il le voulut les qualités du corps glorieux, comme il le montra sur le Thabor, n'attendit pas non plus sa résurrection pour se faire voir pénétrant dans le Cénacle sans en ouvrir les portes, ou sortant de son tombeau sans en briser la pierre, mais que dès son incarnation dans le sein de sa Mère, et dès sa naissance de ce sein virginal, il entra dans son temple et en sortit, comme il entra au Cénacle, et comme il sortit du sépulcre, plus délié que le rayon de lumière qui laisse intact le cristal qu'il pénètre, et qui, loin de l'altérer, le fait briller d'un nouvel éclat : *Qui natus de Virgine, Matris integritatem non minuit, sed sacravit.*¹

En présence de ces harmonies de la vérité des Ecritures et de la tradition toujours vivante dans la foi de l'Eglise, combien l'hérésie ne nous apparaît-

(1) *Missa de Nat. B. M. V.*

elle pas étroite, guindée et inconséquente ! Si encore elle n'était que cela ! Mais nous venons de voir qu'elle est coupable et trompeuse. N'allons pas toutefois confondre avec elle tous ceux qu'elle a trompés. Il en est parmi eux qui n'ont jamais entendu qu'elle, et qui sont ainsi de bonne foi dans l'erreur. Il faut donc les éclairer, au lieu de les juger et de les condamner.

Un jour que je me trouvais avec un ami passionné des fleurs, dans un appartement d'où l'on apercevait ses jardins et leurs magnifiques collections, nous y vîmes entrer un pauvre qui bientôt se mit à marcher à tort et à travers, foulant aux pieds les plantes les plus rares. Le propriétaire, bondissant de colère, s'app préparait à châtier le coupable, quand, se trouvant en face de ce malheureux, il vit en lui, non un coupable, mais un aveugle. Emu de compassion, il le prit doucement par la main, et le remit dans le sentier qu'il avait perdu. Faisons de même à l'égard des aveugles qui foulent aux pieds les plus saintes, les plus douces et les plus sublimes vérités. Faisons plus encore, puisque leur aveuglement n'est pas incurable, et montrons-leur combien est vrai ce qu'on leur a fait méconnaître, combien est grand ce qu'on leur a fait mépriser, et combien est divin ce qu'on leur a fait blasphémer.

PRIÈRE.

Oui, je le ferai, mon Sauveur et mon Dieu ! Je ne négligerai rien pour ramener de pauvres enfants aveuglés à la connaissance, à l'amour, à la vénération de leur Mère.

Et vous, Marie, qui êtes cette incomparable Mère, vous m'obtiendrez de Dieu la grâce de leur parler de vous d'une manière qui ne soit pas tout à fait indigne de vous.

Je vous offre ce bon désir et cette résolution, et j'espère qu'elles m'attireront à moi-même, qui ne vous connais pas assez, et qui vous aime trop peu, la lumière qui a découvert aux saints combien vous méritez d'être aimée, et la flamme qui les a embrasés d'amour pour vous, bienheureuse lumière et bienheureuse flamme qui remontent toujours jusqu'au cœur d'où elles sortent, jusqu'au cœur sacré de Jésus-Christ qui vit et règne éternellement avec son Père dans l'unité du Saint-Esprit. *Amen.*

CHAPITRE X.

LE MÉRITE DE MARIE.

Nous avons vu jusqu'ici l'incomparable dignité de Marie, la grâce également incomparable qui a répondu à cette dignité, et la plénitude de cette grâce qui n'a laissé vide aucun instant de la vie de la Mère de Dieu ; mais nous avons à peine considéré la fidélité de cette vie elle-même, supérieure en mérite à toutes les vies les plus fidèles des patriarches et des prophètes, des apôtres et des martyrs, des docteurs, des confesseurs, des religieux, des solitaires, des vierges, en un mot des saints de toutes les vocations et de tous les siècles.

Le mérite d'une vie, comme le mérite d'une œuvre, c'est sa valeur devant Dieu dans ses rapports avec la récompense que Dieu lui donne dans le temps par l'augmentation de la grâce, et dans l'éternité par la vie de la gloire. Mais sur quoi se mesure, et le mérite d'une œuvre intérieure ou

extérieure, et le mérite d'une vie qui résulte de toute la chaîne des actes offerts à Dieu jusqu'à la mort? Il se mesure principalement sur la grandeur de la charité. C'est au degré d'amour de Dieu et du prochain, auquel l'homme parvient sur la terre, que correspondra surtout le degré de gloire qui l'attend au ciel. Pourquoi? Parce que l'amour est le plus excellent des dons, le seul qui implique *le don de soi*. Dieu ne se donne qu'à l'âme qui s'est donnée à lui, ou plutôt qui s'est rendue à celui qui l'a faite, et il se donne à proportion de la fidélité de l'âme à correspondre à la grâce qui lui demande ce don d'elle-même. Cependant si c'est du degré d'amour que dépendra surtout le degré de gloire, il n'en est pas moins vrai que le mérite correspond aussi à la valeur propre des actes de vertu que la charité fait produire, à la qualité des bonnes œuvres dont elle est la source, à leur quantité et à leur difficulté. La moindre des œuvres faite avec un grand amour de Dieu, vaudra certainement plus devant Dieu que la plus grande faite avec une charité moindre, mais la flamme de l'amour étant la même des deux côtés, le martyr sera pourtant plus glorieusement récompensé qu'une simple aumône, un sacrifice offert vingt fois plus que s'il ne l'avait été qu'une seule; et ce qui arrache des lar-

mes d'héroïque douleur que ce qui n'en fait couler que de joie.

Tout cela est vrai, et néanmoins il est vrai aussi que quand Dieu trouve dans un cœur la volonté *vraie* mille fois renouvelée à l'aide de la grâce, de faire et de souffrir beaucoup pour lui, cette volonté sera mille fois comptée pour œuvre, si l'occasion de se réaliser lui a seule manqué. Il n'est pas besoin de dire que pour mériter ainsi les divines et éternelles récompenses, l'âme doit nécessairement être en état de grâce, et faire ou souffrir par un mouvement de la grâce le bien qu'elle fait par amour et pour plaire à Dieu.

Maintenant, de ce que nous avons dit de la grâce de Marie, grâce immensément supérieure à celles qui furent accordées à toutes les créatures, on pourrait déjà conclure, sans doute, que la flamme d'amour qui s'éleva de son cœur fut la plus vive et la plus ardente qui soit jamais montée à Dieu, soit de la terre, soit des cieux. Mais n'y a-t-il pas dans la vie de la Mère de Dieu des preuves de sa fidélité à cette grâce supérieure, et ainsi de son amour supérieur aussi à tous les amours ?

Il en est certainement, et en grand nombre, mais comme nous le recueillerons en parlant de la vie de notre Mère, nous ne voulons insister ici que sur

la principale de ces preuves. N'avons-nous pas vu que si le mérite se mesure principalement sur l'amour, c'est parce que celui-ci est le premier et le plus excellent des dons, le seul qui implique *le don de soi* chez celui qui aime? N'est-ce pas parce que l'amour implique *le don de soi* que l'amour de Dieu pour nous est toujours vainqueur du nôtre, et infiniment supérieur au nôtre? En nous donnant à lui par amour, nous ne lui donnons qu'un cœur d'homme, et en se donnant à nous par amour, il nous fait le don d'un Dieu. Eh bien! Marie est la seule créature à laquelle il ait été accordé non-seulement de se donner à Dieu, mais de donner à Dieu Dieu lui-même dans la personne du Verbe incarné. Quel cœur a-t-il donc fallu pour qu'il fût capable et digne d'offrir à Dieu un pareil don?

Quel cœur surtout pour l'offrir comme Dieu a voulu qu'il fût offert?

L'Evangile nous le fait entendre par la bouche du saint vieillard Siméon, quand Marie offrit au temple l'agneau de Dieu qui venait se charger des péchés du monde : *Le glaive de la douleur transpercera ton âme.*¹ Mais il nous le dit plus divinement encore lorsqu'il nous montre Marie là même où le

(1) *Luc. 2. 35.*

glaive pénètre jusqu'au fond de son âme : *Stabat juxta crucem Jesu Mater ejus.*¹ On souffre à proportion qu'on aime quand on voit souffrir ce qu'on aime. Combien donc n'a pas souffert celle qui trouvait à la fois dans l'objet de son amour un Fils et un Dieu, expiant les péchés du genre humain tout entier ? Combien n'a pas souffert celle qui en union de la grande victime, l'offrait à Dieu de tout son cœur, et par amour pour lui, et par amour pour nous ?

Il n'y eut donc jamais d'amour comparable à celui de Marie, parce qu'il n'y eut jamais d'amour offrant à Dieu un don tel que lui offrit Marie.

Il n'y eut jamais non plus d'amour comparable au sien, parce qu'il n'y eut jamais d'héroïsme comparable à celui qui lui fut nécessaire pour triompher de la plus grande difficulté que l'amour eut jamais à vaincre. Dans les sacrifices les plus douloureux, les saints eurent toujours la consolation de souffrir pour Dieu, mais Marie eut l'indicible douleur de souffrir avec un Dieu fait homme, et de partager, comme elle seule l'a partagé, l'abandonnement volontaire de cet Homme-Dieu, la privation absolue de toute consolation qu'il voulut éprouver dans le

(1) *Joan. 19. 25.*

cœur d'homme qu'il avait pris pour nous. Oui, Marie consentit à ce terrible abandonnement, et porta ainsi avec son divin Fils, comme nulle autre créature ne l'a porté, le poids immense de la rédemption, n'ayant d'appui pour se soutenir dans cet abîme de peines, que la volonté même de ce Fils qui la voulait au pied de la croix enfantant le genre humain à la vie dans la douleur.

Enfin, pour mieux comprendre encore quel dut être l'amour de Marie, il faut penser non-seulement à ce qu'il y eut d'incomparable dans *le don* que lui fit faire son amour, et dans *l'héroïsme* avec lequel il fut offert, mais aussi à *la continuité* de cette offrande depuis l'incarnation jusqu'au calvaire.

Si chacun de nos actes de fidélité à la grâce en mérite l'augmentation, quelle ne devait pas être déjà la richesse intérieure de Marie, si comblée de grâces depuis sa conception et sa naissance, lorsqu'arriva le jour de l'annonciation ? Aussi, le Verbe de Dieu la jugea-t-il dès lors dignement préparée à devenir son vivant tabernacle. Qu'on juge par conséquent de la croissance de la grâce et de l'amour dans cette âme bénie entre toutes les âmes, par la continuité de l'offrande qu'elle fit depuis lors, de l'agneau de Dieu qu'elle savait destiné à la croix.

Qu'on dise donc aussi quel autre amour que le sien,

au ciel ou sur la terre, en dehors de l'amour substantiel et personnel de Dieu même, sut faire à Dieu le don d'un Dieu ; quel autre cœur que le sien, en dehors du cœur de son Fils, fit à Dieu un sacrifice aussi pur et aussi complet ; quelle autre vie que la sienne, en dehors de la vie de Jésus-Christ, fut une offrande prolongée d'un pareil sacrifice : *Quædam prolixitas crucis* ; oui, qu'on le dise, si l'on veut comparer le mérite des anges et des saints au mérite de la Mère de Dieu.

PRIÈRE.

Mère de Dieu ! ce nom dit tout à ceux qui entendent et qui aiment. Il exprime, ô Marie ! ce qui n'appartient qu'à vous seule, et fait assez sentir que nul autant que vous n'a jamais aimé Dieu. Je suis heureux cependant de pouvoir prouver à ceux qui demandent des preuves, ce qui, pour vos enfants, n'en a pas besoin. Je suis heureux de pouvoir dire à tous : Voyez ! si Marie fut pleine de grâce, elle fut pleine aussi de fidélité, et si elle reçut plus de dons que personne, elle fut aussi plus éprouvée que personne. Elle n'eut pas à soutenir, sans doute, la triste lutte des passions, mais si elle n'eut pas à vaincre la concupiscence, elle eut à vaincre la douleur, et la plus longue,

la plus terrible, la plus incomparable des douleurs, pour rester fidèle à la volonté de Dieu.

Votre vie, ô ma Mère, fut ainsi toute semblable, et la plus semblable de toutes, à celle de l'Agneau sans tache.

Vous fûtes véritablement le miroir de justice : *Speculum justitiæ*, car il n'est pas une peine dans la vie, dans la passion, dans la mort du grand médiateur de justice, qui n'ait eu son contre-coup dans votre âme. — O la plus humble, la plus pure, la plus aimante, la plus affligée des créatures ! que je suis heureux de savoir que de toutes les créatures aussi, vous êtes maintenant la plus aimée, la plus consolée et la plus glorifiée de Dieu. Je vous aime, comme Dieu veut qu'on aime ce qu'il aime lui-même d'un tel amour de préférence, et cet amour me fait espérer de partager un jour le sien avec vous, ma Mère, sans craindre de le perdre jamais. Mais priez pour moi, afin que désormais je ne cesse d'aimer et de souffrir avec vous, pour vivre éternellement avec vous dans le sein du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

CHAPITRE XI.

LA GLOIRE DE MARIE.

Quand un enfant se souvient de ce qu'il a coûté à sa mère, quand il pense au prix de quelles douleurs elle lui a donné la vie, il lui est doux de la savoir consolée à proportion de ses peines, de la savoir heureuse à proportion de sa croix : *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tue lætificaverunt animam meam.*¹ Enfants de Marie, jouissons donc de savoir avec la certitude de la foi, que le bonheur et la gloire de notre Mère sont proportionnés à tout ce que sa grâce, son épreuve, sa fidélité, son amour, ont eu sur la terre d'immensément supérieur à toutes les grâces, à toutes les épreuves, à toutes les vertus des Anges et des Saints.

Il a été donné à celui qui fut après Jésus-Christ le Fils par excellence de Marie, à saint Jean l'apôtre

(1) *Ps. 93.*

vierge, au prophète du Nouveau Testament, à l'aigle des évangélistes qui pénétra de son regard les profondeurs du ciel pour y contempler le Verbe éternellement engendré dans le sein du Père, d'y voir aussi la Mère du Verbe incarné divinement glorifiée. Or, voici comment il nous dit en langue humaine ce que cette gloire a d'ineffable ; voici comment il nous donne l'image, c'est-à-dire l'ombre de la splendide vérité :

Signum magnum apparuit in cælo : mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim : et in utero habens, clamabat parturiens, et cruciabatur ut pariat :⁴ Un grand signe, dit-il, m'apparut dans le ciel, et je vis une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous les pieds, et sur la tête une couronne de douze étoiles, et elle souffrait les douleurs de l'enfantement.

Saint Jean ne sépare pas la douleur de la gloire, le mérite de la récompense. La souffrance incompréhensible de Marie dans l'enfantement spirituel de l'humanité nouvelle, de la joie incompréhensible, aussi qui en fut le prix. Dans la lumière de Dieu, il voit comme Dieu, tout à la fois. Mais pourquoi Marie lui est-elle montrée revêtue du soleil, la lune sous

(4) *Apoc. 12. 1.*

les pieds, et couronnée d'étoiles? La lune représente l'Eglise, parce qu'elle reçoit sa lumière de Jésus-Christ, le soleil de justice, et Dieu montre à saint Jean que Marie est la Reine triomphante de l'Eglise, comme elle en fut la Mère souffrante; les étoiles représentent les élus, les saints, comme nous le savons par saint Paul, et Marie en est couronnée, parce qu'ils sont vraiment sa couronne, le fruit éternel de sa douloureuse maternité; le soleil représente Jésus-Christ lui-même, selon le langage assez connu des Ecritures, et Marie en est revêtue, parce que la gloire de son Fils est devenue la sienne : *Mulier amicta sole.*

Nous rougirions de vouloir ajouter à cette parole une autre parole qui ne l'égalerait pas. Non, nul ne peut dire, comme le dit saint Jean, à quel point la gloire de Marie est semblable à celle de Jésus-Christ, puisque l'Evangéliste semble les confondre.

Mais Marie est-elle comme son Fils, dès à présent glorifiée en corps et en âme? Ou bien son âme est-elle seule glorifiée au ciel, et son corps attend-il encore dans le tombeau la résurrection des morts?

La mort n'a rien gardé de la Mère de la vie. C'est la croyance de l'Eglise universelle, et l'Eglise grecque, en tombant en partie dans le schisme, ne l'a pas perdue.

Voici, en effet, comment le Concile de Jérusalem de 1672 confirme l'antique foi de l'Orient contre les novateurs du XVI^me siècle : *Ipsa est procul dubio Virgo Sanctissima, quæ magnum in terra signum cum extiterit, eo quod Deum in carne genuit, et post partum integerrima permansit, recte etiam signum dicitur esse in cælo, eo quod ipsa cum corpore assumpta est in cælum. Et quamvis conclusum in sepulcro fuerit immaculatum corporis tabernaculum, in cælum tamen, uti Christus fuerat assumptus, tertio et ipsa die in cælum migravit.* — Certes, puisque le Verbe s'est fait chair pour souffrir avec nous, puisque Dieu s'est fait homme pour mourir pour nous, celle dont il a pris la chair a dû et voulu mourir comme lui. En elle et par elle Jésus fut le fils d'Adam, le fils de l'homme, et s'il n'a nullement participé à la faute du genre humain, c'est justement afin d'en consommer l'expiation qu'il est venu sur la terre : *Deus Filium suum mittens in similitudinem carnis peccati,*¹ et qu'il s'est rendu semblable à nous en toutes choses à l'exception du péché : *Non enim habemus pontificem, qui non possit compati infirmitatibus nostris : tentatum autem per omnia pro similitudine absque peccato.*² Il a donc pris pour Mère une

(1) Rom. 8. 5.

(2) Heb. 4. 15.

filles d'Adam, semblable à nous en toutes choses aussi, à l'exception du péché dont il la préserva toujours en vue de l'incarnation, et par la grâce de la rédemption, ne voulant pas que la seconde Eve apparût au monde moins privilégiée que la première, créée dans la grâce et la justice originelle. Il était par conséquent dans l'ordre du grand dessein de Dieu, que Marie participât comme son Fils à la peine du péché, sans participer au péché lui-même, et qu'elle ne fût pas exempte de la mort : *Stipendia peccati mors.*¹

Mais s'il était dans l'ordre du dessein de Dieu que Marie, sans participer au péché, participât comme son Fils à la peine même du péché ou à la mort, il était aussi dans l'ordre de ce dessein divin, que le fils de Marie ayant triomphé de la mort en mourant, et n'ayant pas voulu que la mort gardât sa dépouille, ne permit pas non plus qu'elle gardât celle de sa Mère, qu'elle la tint sous sa puissance dans les liens du sépulcre. C'est la pensée de saint Grégoire-le-Grand dans cette prière du jour de l'Assomption, selon son Sacramentaire en partie recueilli de celui de saint Gélase : *Veneranda nobis, Domine, hujus diei festivitas opem conferat salutarem, in qua*

(1) Rom. 6.

Sancta Dei Genitrix mortem subiit temporalem, nec tamen mortis nexibus deprimi potuit, quæ Filium tuum de se genuit incarnatum.

Préservée de la tache du péché originel, Marie a bien pu et dû mourir avec Jésus-Christ, mais elle n'a pu ni dû être vaincue par la mort, parce que la chair de Jésus-Christ est la sienne : *Caro Christi, caro Mariæ est.*¹

Voici la divine sentence qui a rendu la mort victorieuse de l'homme : *Pulvis es, et in pulverem reverteris.*² C'est dans le tombeau que la mort achève sa victime. La mort n'est qu'un sommeil, *dormitio*, quand elle doit s'arrêter dans sa marche, quand elle ne peut atteindre son but : la dissolution, la corruption ; quand il lui faut respecter le tabernacle d'une âme, jusqu'à ce que l'âme y revienne. Voilà pourquoi Jésus-Christ disait de Lazare, quoique celui-ci fût véritablement mort : *Lazare est endormi, et je vais le réveiller : Lazarus amicus noster dormit, sed vado ut a somno excitem eum.*³

C'est ainsi, et moins encore,⁴ que Jésus a laissé

(1) *S. Aug. Lib. de Ass. c. 5.*

(2) *Gen. 3. 19.*

(3) *Joan. 16. 11.*

(4) La résurrection de Lazare n'ayant pas été définitive, et son corps n'ayant pas été respecté par la mort comme le fut celui de Marie.

mourir ou s'endormir sa Mère, car lui dont la chair ne pouvait être soumise à la corruption : *Non dabis Sanctum tuum videre corruptionem*,¹ n'a jamais permis que le sein où il avait pris cette chair y fût plus soumis que lui-même.

Non, non, le vrai chrétien ne croira jamais que Marie, cette arche vivante que Jésus-Christ a habitée, et de laquelle il a voulu naître, n'ait pas été incorruptible, et quand nous lisons de l'arche d'alliance, imparfaite image de la véritable, cette parole prophétique par la figure même qu'elle exprime : *Surge, Domine, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ* :² Elevez-nous, Seigneur, jusqu'à votre temple, vous et l'arche que vous avez sanctifiée, nous entendons et nous comprenons qu'en s'élevant au ciel en corps et en âme, Jésus-Christ n'a pu laisser dans le tombeau l'arche vivante qui l'avait porté.

Loin donc d'éprouver la moindre difficulté à partager ici la croyance de l'Eglise, le chrétien en éprouverait une invincible à ne la partager pas, puisqu'il devrait méconnaître pour cela les divines harmonies de la vérité de l'Assomption avec le dogme ou la vérité révélée. Pour ne pas être ici proposée à notre foi comme un dogme proprement

(1) Ps. 15. 10.

(2) Ps. 134.

dit, la croyance de l'Eglise n'est donc pas pour cela incertaine, et si celui qui refuserait de la partager, ne pourrait être tenu précisément à ce titre pour hérétique, il devrait du moins être tenu pour téméraire et pour suspect d'hérésie, puisqu'il supposerait que l'Eglise peut proposer une erreur à la croyance de la catholicité, comme le remarque Benoît XIV : *Card. Gottus 2 part. tom. 4. de verit. Relig. Christ. c. 41. cap. 2. n. 40. Temerariam esse pronuntiat hanc propositionem, B. Virginem corpore et anima non esse in cælum assumptam, et qui eam propugnaret, vehementer de hæresi eum fore suspectum, non quod catholicæ fidei adversaretur, sed quod præsumi posset, falso eum judicare B. Virginis venerationem per errorem ab universali Ecclesia proponi.*¹

La fête de l'Assomption est la profession solennelle de la croyance de l'Eglise, et le même savant pontife cite les témoignages irréfragables, et rappelle les monuments authentiques qui nous la font voir célébrée en Orient et en Occident dès avant le sixième siècle.² Ce fait seul suffirait pour nous convaincre que la croyance qui fait l'objet de cette fête, est de tradition apostolique, comme le dit saint Jean Damascène.

(1) *Bened. XIV. De Festis B. Mariæ Virginis. C. 8. de Festo Assumptionis.* (2) *Ibid. N° 29.*

Du reste, il ne faut pas vouloir que toutes les fêtes de l'Eglise datent de son origine. L'Eglise n'est pas un édifice sans vie et sans développement. Comme elle s'est étendue de peuple à peuple, elle a grandi aussi en vie intérieure, et les actes de sa piété ont également grandi en nombre et en splendeur. Et puis, si l'Eglise se garde d'ajouter quoi que ce soit au dépôt de la foi qui lui est confié, l'Esprit qui lui fut promis et qui la dirige tous les jours jusqu'à la fin des siècles, l'aide cependant à fixer le sens des vérités qui sont mises en question par la bonne foi, ou méconnues par la mauvaise, soit qu'elle les définisse comme vérités de foi, soit qu'elle se borne à les proposer à notre croyance par ses actes, ses prières et ses solennités. L'ignorance, le doute, la négation, furent souvent ainsi l'occasion des définitions de foi, ou des actes plus solennels où l'Eglise exprimait sa croyance. L'Esprit de Dieu développant en elle, et l'intelligence du dogme en présence de l'erreur, et la piété en présence de l'impiété. *Etenim Ecclesia, dit Canisius,¹ successu temporis auget sapientiam, duceque Spiritu Sancto, a quo semper regitur et eruditur, e posterioribus Conciliis, majoreque consensu Doctorum illustriorum, veritatis lumen accipit et ostendit.*

(1) Cité par Benoît XVI. *Ibid.*

Saint Vincent de Lérins énonçait la même vérité au V^e siècle, dans les paroles célèbres sur le progrès dans l'Eglise, rappelées naguère au monde catholique par le souverain Pontife Pie IX :

« Le progrès existe, et il est très-grand, dit Pie IX, dans son bref du 17 mars 1856 aux Evêques de l'empire d'Autriche, mais c'est le vrai progrès de la foi, ce n'en est pas le changement. Il faut que l'intelligence, la science, et la sagesse de tous, comme de chacun en particulier, des âges et des siècles de toute l'Eglise comme des individus, croissent et fassent de grands, de très-grands progrès, afin que l'on comprenne plus clairement ce que l'on croyait d'abord plus obscurément, afin que la postérité ait le bonheur de comprendre ce que l'antiquité vénérât sans l'entendre, afin que les pierres précieuses du dogme divin soient travaillées, exactement adaptées, sagement ornées, et qu'elles s'enrichissent de grâce, de splendeur, de beauté, mais toujours dans le même genre (l'unité), c'est-à-dire, dans la même doctrine, dans le même sens, dans la même substance, de façon qu'en se servant de termes nouveaux, on ne dise pas cependant de choses nouvelles.¹ »

(1) Bref du 17 mars 1856 aux Evêques de l'empire d'Autriche.

L'Eglise ne change donc ni de foi, ni d'amour, mais dans l'expression qu'elle donne à l'une et à l'autre, elle est inépuisable, et les monuments de sa piété, les fêtes par exemple, se multiplient comme les monuments de sa science. Toujours vivante et toujours jeune, puisqu'elle est immortelle, elle peut grandir toujours dans l'intelligence du dogme, jusqu'à la fin des siècles. Toujours féconde, elle peut enfanter des œuvres toujours nouvelles aussi de piété et de charité, selon les besoins des temps, par la puissance même de l'Esprit qui lui fut promis pour tous les temps.

C'est ainsi, nous l'avons déjà constaté, qu'ayant toujours cru et su Marie *pleine de grâce, bénie entre toutes les femmes, bienheureuse aux yeux de toutes les générations*, elle n'a cependant défini avec autorité qu'en ces derniers temps, la plénitude du sens de ces divines paroles, par la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, quoique celui-ci ait été, depuis l'origine, la croyance plus ou moins explicite de tous les siècles chrétiens.

L'antique fête de l'Assomption reposait au fond sur cette croyance, car si la mort n'a pu tenir Marie dans ses liens et sous sa puissance, c'est qu'après avoir été soufferte par Marie comme par Jésus-Christ, elle a dû finalement être vaincue par la Mère

comme elle le fut par le Fils, la peine du péché ne pouvant rester maîtresse de celle dont le péché ne fut jamais le maître. Le père du péché et de la mort, l'homicide du genre humain, l'ancien serpent put bien *tenter de mordre au talon*, selon le langage de la Genèse, la Femme dont il redoutait la venue, mais ce fut pour rencontrer le pied de la nouvelle Eve qui lui écrasa la tête, par la force même de son Fils vainqueur de la mort et du péché.

PRIÈRE.

Votre âme fut toujours sans tache, ô ma Mère ! et le tabernacle de cette âme, votre chaste corps, fut toujours sans corruption. Quand elle se sépara de ce corps, devenu incapable de soutenir sa flamme, ce fut pour le reprendre bientôt et lui communiquer sa vie, sa gloire, son immortalité. Du haut du ciel où vous réglez avec votre Fils, abaissez donc vos miséricordieux regards sur le pauvre enfant que Jésus vous a donné, et qui vous aime malgré sa misère. Mon âme aussi, ô Marie ! doit bientôt se séparer de mon corps, mais cette âme, vous le savez, loin d'être sans tache, fut bien coupable, bien ingrate, bien infidèle à Jésus-Christ et à vous ; et ce corps, avant le grand jour de son réveil à la voix

de Jésus-Christ ressuscité, doit être enseveli dans la corruption, et réduit en poussière. Qu'il s'en aille en poussière, puisqu'il a servi d'instrument au péché, et que mon âme le reprenne seulement quand il aura passé par le creuset de la justice de Dieu. Mais cette âme, ô ma Mère, c'est maintenant qu'elle doit être purifiée, pour être jugée digne de la gloire qu'elle fera partager à son corps. Obtenez-lui donc la douleur qui seule purifie, la douleur de l'amour indigné contre lui-même de ses infidélités. Je ne l'aurai jamais cette douleur, ô ma vraie Mère, si Jésus-Christ ne m'accorde encore la lumière perdue, la grâce perdue, la vie perdue ; la lumière qui me découvrira la beauté, l'amour, la majesté de celui que j'ai offensé ; la grâce qui me touchera, me percera de son aiguillon ; la vie qu'il me communiquera en m'unissant étroitement à lui-même. J'ai démerité tout cela, je l'avoue de tout mon cœur, mais c'est votre maternelle habitude de nous obtenir ce que nous ne méritons pas : *Stella maris, succurre cadenti surgere qui curat populo!* Etoile des passagers perdus dans les flots du péché, aidez-moi à sortir de cet abîme, et à retrouver Dieu ! J'ai confiance que vous n'aurez pas entendu en vain mon cri de détresse, oui, j'en ai la pleine confiance, car je serais le premier dont le gémiss-

ment n'aurait pas touché votre cœur. *Memorare*, o *Piissima* ! Souvenez-vous de votre amour, souvenez-vous de ma misère, et faites que je vous bénisse éternellement de votre maternel souvenir.

CHAPITRE XII.

MARIE MÉDIATRICE UNIVERSELLE.

*Unus enim Deus, unus et mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus, qui dedit redemptionem semetipsum pro omnibus.*¹ Comme il n'y a qu'un Dieu, il n'y a qu'un médiateur entre Dieu et les hommes, l'Homme-Christ, Jésus, qui s'est donné lui-même pour la rédemption de tous.

Il n'y a donc, et il ne peut y avoir qu'un seul médiateur de justice ou de rédemption, parce que l'Homme-Christ, Jésus, ou l'Homme-Dieu seul a pu offrir à la majesté divine offensée par la nature humaine, la réparation voulue par la justice éternelle. *Injuria est in injuriato, honor in honorante*, dit le droit, et il dit bien, car il est vrai que la gravité d'une injure se mesure sur la dignité de celui qu'elle atteint, et que la valeur d'un hommage,

(1) *I. Timoth.* 2. 5-6.

et ainsi d'une réparation, sur la dignité de celui qui l'offre. Un Dieu offensé voulant que justice fût faite, ne pouvait donc l'obtenir que d'une personne divine. Mais voyez la miséricorde triomphant de la justice ! C'est lui-même qui se fait homme dans la personne de son Verbe, et c'est lui-même qui se donne pour la rédemption de tous : *Supere exaltat misericordia judicium.*¹

Encore une fois donc, le Verbe fait chair,² l'*Homme-Christ*, *Jésus* ou le *Dieu Sauveur*,³ est le seul médiateur possible de justice entre Dieu et les hommes.

Mais quiconque intercède étant évidemment médiateur aussi, de quelle nature est sa médiation et quel nom lui donnera-t-on ?

Comment appellerais-je votre médiation, si vous intercédiez pour moi auprès d'une puissance quelconque pour m'en obtenir une grâce ?

Quand je vous dis : priez Dieu pour moi, et que vous le faites avec charité, quelle sorte de médiateur êtes-vous pour moi ?

Quand je dis la même chose aux anges et aux âmes des élus, aux saints, à mes amis d'en haut, aux amis de Dieu lui-même, quelle médiation réclamé-je de leur amour pour mon âme ?

(1) *Jac. 2. 13.*

(2) *Joan. 1.*

(3) *I. Timot. 2. 5.*

Toutes ces questions n'en font qu'une et contiennent la réponse qu'elles sollicitent, puisqu'en réclamant l'intercession ou la prière, c'est la médiation de grâce ou de prière qu'on réclame.

Eh bien ! c'est dans l'ordre de la grâce et de la prière ou de la médiation d'intercession, que Marie est la médiatrice universelle du genre humain par la volonté même de Dieu.

Mais en quel sens est-elle médiatrice universelle ?

Est-ce en ce sens que, de toutes les grâces de la rédemption, de toutes celles que Jésus-Christ seul a méritées aux hommes, il ne veuille en accorder aucune à leurs prières, sans qu'ils aient eu chaque fois expressément recours à l'intercession de Marie ? Non ; mais c'est en ce sens qu'il n'en est aucune qui leur soit accordée, sans que Marie ait intercédé pour eux. C'est, en un mot, dit saint Alphonse, que Dieu a voulu que la charité de la Mère du Rédempteur intercédât pour tous ceux que son Fils a rachetés au prix de son sang, de ce sang dans lequel seul est le salut, la résurrection et la vie ; et c'est dans l'esprit de cette doctrine, ajoute-t-il, que j'ai compris toutes les propositions de ce livre (*les Gloires de Marie*¹). Marie est donc bien plus Mère

(1) Gl. de Marie, Avis au lecteur.

pour nous que nous ne sommes enfants à son égard ; elle pense plus à nous que nous ne pensons à elle, et sa miséricorde est plus active à nous secourir que notre misère ne l'est à la supplier. Il n'en est pas moins vrai, comme nous le verrons, que plus nous nous souviendrons dans nos prières de recourir à l'intercession de Marie, plus nous serons fidèles à l'ordre divin de la dispensation des grâces, et plus nous sentirons grandir en nous la confiance qui les obtient. Les saints Pères et les auteurs ascétiques ont exprimé la vérité de la médiation universelle de Marie d'une manière touchante, quand ils ont dit : Toutes les grâces qui descendent du ciel sur la terre par les mérites de Jésus-Christ, passent par les mains de sa Mère : *Hec est voluntas ejus qui totum nos voluit habere per Mariam.*

Il n'est pas nécessaire de faire remarquer qu'il est dans ces paroles un sens figuré. Comme c'est par les mains qu'on puise dans un trésor ou dans une source, et que c'est par la prière qu'on puise dans le cœur de Dieu, trésor de toutes les miséricordes, source inépuisable de toutes les grâces, les saints Pères ont dit que les grâces passent par les mains de Marie, parce que c'est sa compatissante prière qui nous les obtient. Et puis, les mains suppliantes sont par elles-mêmes le symbole de la

prière, et c'est encore pour cette raison que l'on dit des mains maternelles de Marie qu'elles distribuent toutes les grâces à ses enfants, parce que Jésus-Christ voulant les accorder toutes à la prière de sa Mère, l'a rendue par là dispensatrice de tous les fruits de la rédemption.

Mais la médiation de Marie est-elle vraiment universelle? Est-il vrai que de toutes les grâces que Jésus-Christ nous a méritées, aucune ne nous soit accordée sans que le cœur de Marie ait contribué à nous l'obtenir? N'est-ce pas là une pieuse exagération de l'amour filial?

Non, ce n'est pas une pieuse exagération, mais la pensée des grands hommes de tous les siècles chrétiens, le sentiment incontestable de l'Eglise elle-même, et par conséquent une vérité certaine.

C'est en même temps une vérité magnifique, pleine de ravissantes harmonies avec tout l'ordre de la rédemption.

Mais de sa certitude ou de sa splendide beauté, laquelle montrerons-nous la première?

Nous pensons qu'il est mieux de faire désirer sa certitude, en faisant saisir d'abord toute sa beauté, par la vue même de ses harmonies ou de ses convenances avec l'ensemble du grand ouvrage de la rédemption.

I. Dieu a mis l'ordre ou la hiérarchie dans toutes ses œuvres. Dans l'œuvre de la nature, la cause première agit par les causes secondes, subordonnées elles-mêmes les unes aux autres. Dès que les créatures intelligentes apparaissent sur le grand théâtre de la création, on les voit constituées à leur tour dans l'ordre ou la hiérarchie, et les supérieures chargées de venir au secours des inférieures, soit dans la société domestique, soit dans la société publique. Il en est de même dans l'œuvre de la grâce ou de la vie principale. Là aussi Dieu agit par des causes secondes : *Ordo est divinitus institutus in rebus, secundum Dionysium*, dit saint Thomas, *ut per media, ultima reducantur in Deum*.¹ Dieu éclaire donc, aide et dirige les inférieurs par les supérieurs dans la société spirituelle, divine société dont les relations s'étendent au-delà du temps, et où ceux qui ont déjà triomphé dans la lutte, intercedent pour leurs frères qui combattent encore ou qui expient.

Comme dans l'œuvre de la nature, il y a donc de l'ordre ou de la hiérarchie dans l'œuvre de la grâce. Mais l'ordre de la grâce n'est que l'ordre de l'action divine, de l'assistance divine, des secours divins sur-

(1) *In 4. Sent. d. 15. q. 4. a. 1.*

ajoutés aux dons de la nature, et c'est en vertu d'un ordre divin et divinement sage aussi, que la grâce et la prière sont corrélatives, que l'une répond à l'autre, et qu'à la hiérarchie des grâces correspond une autre hiérarchie de prières : *Constituit Deus ut inferiores ad salutem perveniant implorato superiorum subsidio*¹ ou comme le dit saint Thomas : *Hoc divinæ legis ordo requirit, ut nos in Deum, per Sanctos medios reducamur; et quia reductus noster in Deum respondere debet processui bonitatum ipsius ad nos, sicut mediantibus sanctorum suffragiis Dei beneficia in nos deveniunt, ita oportet nos in Deum reduci, ut iterato beneficia ejus sumamus mediantibus Sanctis.*² Eh bien! qui est au sommet de cette hiérarchie de prières?

*Semper vivens ad interpellandum pro nobis.*³ C'est Jésus-Christ toujours vivant pour intercéder pour nous. C'est l'humanité sacrée du Verbe incarné. Mais en Jésus-Christ la nature humaine et suppliante n'est pas seule : Dieu est aussi dans le Christ se réconciliant le monde : *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.*⁴ Quelle est donc la créature purement suppliante, seule après Jésus-Christ au faite de la hiérarchie de prières?

(1) *Contin. Tornel. De Relig. p. 2. c. 2. a. 5. q. 1.*

(2) *Loc. supra cit.* (3) *Hebr. 7. 25.* (4) *II. Cor. 5. 19.*

Nous l'avons vu et nous l'avons compris : Marie est le dernier, le suprême anneau de la chaîne de la création qui remonte à Dieu par Jésus-Christ.¹ Elle est seule à ce rang suprême : au-dessus d'elle, Dieu seul incarné dans son Verbe ; au-dessous d'elle, tout ce qui n'est pas Dieu. Seule à son rang comme la plus élevée des créatures en dignité, elle y est seule aussi comme la plus élevée en grâce² et en mérite.³ Est-il donc étonnant que fidèle à l'ordre hiérarchique universellement établi par sa sagesse, Dieu ait voulu que les prières des hommes et des anges lui fussent offertes par la prière suprême de celle qu'il a placée seule si près de son trône, que rien ne saurait y arriver sans passer par elle ? Est-il étonnant que rien non plus ne descende du ciel sur la terre, qu'aucun don de l'amour ou du cœur de Dieu ne soit fait à ses créatures, sans passer aussi par le cœur de celle qui est seule après Jésus-Christ entre le ciel et la terre, entre Dieu et tout ce qui n'est pas Dieu ? Ne serait-il pas étonnant qu'il n'en fût pas ainsi ? Ce n'est donc pas la médiation universelle de Marie qui doit surprendre, mais ce qui devrait surprendre, c'est que cette médiation suppliante ne fût pas universelle.

(1) Voyez la Considération IV^{me} *sup.*

(2) Cons. V^{me} *sup.*

(3) Cons. X^{me} *sup.*

II. Mais ce n'est pas seulement en raison de la sainte hiérarchie des prières ou des cœurs, hiérarchie où Dieu a placé Marie seule au premier rang des créatures suppliantes, seule entre lui et tout le reste, ce n'est pas seulement en raison de ce rang suprême, de cette élévation unique, de cette dignité et de cette sainteté sans égale, que Marie est médiatrice universelle d'intercession, c'est encore et surtout en raison de la nature même de sa dignité de Mère de Dieu, qu'elle a été constituée médiatrice universelle, ou *coopératrice* de la miséricorde divine dans l'effusion de toutes les grâces.

Dites-moi : Dieu n'a-t-il pas voulu que Marie fût coopératrice de son amour dans le don par excellence de sa miséricorde, dans celui qui fut le principe de tous les autres, dans l'incarnation du Verbe ? Ouvrez l'Evangile, et vous y verrez que Dieu a voulu la coopération de Marie dans ce don suprême qu'il fit au monde. La Toute-Puissance fait annoncer à Marie non qu'elle est, mais qu'elle doit être la Mère du Christ. Qu'attend le Fils de Dieu pour se faire homme ? Le consentement de Marie, la libre coopération de Marie, un acte de sa volonté, un mouvement de son cœur, de ce cœur qui se soumet, qui accepte, qui demande : *Fiat mihi* : qu'il en soit ainsi. Il est donc de foi que selon l'ordre voulu de

Dieu, Marie par cet acte de sa volonté, par ce *fial* de son cœur, par cette prière suprême, a coopéré librement à nous donner la source de tout bien, le principe de toutes les grâces. Mais si Dieu a voulu que Marie coopérât ainsi à nous donner le principe universel de la grâce, n'est-il pas dans l'ordre et tout à fait digne de sa sagesse dans l'économie de la rédemption, qu'après avoir voulu la coopération de Marie pour nous donner le principe même de la grâce, il la veuille aussi, dans toutes les autres opérations de la grâce qui n'en sont que des dépendances.¹ Au lieu donc de s'étonner de cette harmonieuse unité des volontés divines, il faudrait s'étonner de ne pas la rencontrer dans le grand ouvrage de celui qui a tout fait avec nombre, poids et mesure : *In mensura, et numero, et pondere.*²

III. Mais s'il est tout à fait digne de la sagesse de Dieu d'avoir voulu que Marie fût médiatrice universelle d'intercession, coopératrice suppliante de toutes les opérations de la grâce, en sa qualité de Mère de Jésus-Christ, il est également digne de cette divine Sagesse, d'avoir voulu que Marie coopérât par son

(1) C'est la pensée de saint Bonaventure et de Bossuet dont nous entendrons plus loin les paroles.

(2) *Sap. 11. 21.*

amour et sa prière à la communication de toutes les grâces, en qualité de très-véritable épouse de l'Esprit-Saint.

Toutes les âmes en état de grâce sont, il est vrai, les épouses de l'Esprit-Saint, mais Marie en est l'épouse par excellence et véritablement unique, en ce sens qu'elle ne l'est pas seulement par la grâce supérieure qui l'unit plus étroitement à Dieu que toute autre âme, mais à un titre tout à fait spécial, titre qui n'appartient qu'à elle seule, et auquel nulle autre créature n'a participé, à quelque degré que ce soit. Elle seule, en effet, a contribué par son consentement à l'opération toute-puissante de l'Esprit-Saint qui seul a formé en elle l'humanité sacrée du Sauveur ; elle seule a fourni le sang dont *la vertu du Très-Haut* a fait le corps adorable de Jésus-Christ, conçu non par la concupiscence de la chair, mais par l'obéissance de l'esprit : *Quem non concupiscentia carnis, sed obedientia genuit mentis.*¹ Elle est donc devenue dans l'incarnation du Verbe la très-véritable épouse de l'Esprit de Dieu, et cette vérité nous fait pénétrer la profondeur de cette parole de saint Bernardin de Sienne : *A tempore quo Virgo Mater concepit in utero Verbum Dei, quamdam, ut sic*

(1) *Augustinus. Serm. 128. App. E. B.*

*dicam, jurisdictionem obtinuit in omni Spiritus Sancti processione temporali, ita quod nulla creatura aliquam a Deo obtinuerit gratiam, nisi secundum ipsius piæ Matris dispensationem.*¹ Oui, depuis l'incarnation où Marie fut élevée à la dignité d'épouse de l'Esprit-Saint qui est l'amour substantiel du Père et du Fils, le donateur suprême, le don essentiel d'où découlent les autres dons, elle a obtenu, pour ainsi parler, un certain droit sur la dispensation de tous les dons de Dieu, de sorte que nulle créature n'en reçoit que par les mains de cette miséricordieuse Mère. Et pourquoi? Parce que les fruits de la grâce qui sont ceux de cette divine union qui a rendu Marie l'épouse unique de l'Esprit-Saint et la Mère du Verbe fait chair, doivent désormais dépendre de l'amour et de la volonté des deux époux. N'est-il pas convenable, en effet, que l'époux fasse participer à ses largesses une épouse bien-aimée dont le cœur compatissant n'a pas de plus douce joie que de soulager la misère, surtout quand cette misère est celle de ses propres enfants? Et n'avons-nous pas vu et compris que Marie n'est pas seulement la vraie Mère de Dieu, mais la vraie Mère des hommes aussi, la seconde Eve véritable, l'unique Mère de la vie nouvelle?

(1) *Pro Fest. V. M. s. 5. c. 8.*

N'avons-nous pas vu que Dieu qui ne fait rien à demi, lui a donc donné un cœur de Mère? Et vous pourriez croire qu'à celle qui a tant souffert pour tous, qui a porté aux pieds de la croix le poids de la rédemption de tous, Dieu ait refusé la consolation de participer par l'amour, par la prière de son cœur, à l'effusion de toutes les grâces, après qu'elle a participé à toutes les douleurs qui nous les ont méritées?

Cette parole qu'adresseront à Dieu toutes les âmes fidèles ne pourrait donc lui être adressée par Marie : vos consolations, Seigneur, sont proportionnées à la multitude de mes peines : *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam*?¹ Ne faudrait-il pas avoir perdu le sens chrétien pour le dire? *Da amanti et sentit quod dico*, s'écrierait ici saint Augustin : donnez-moi un cœur qui aime, un cœur de mère surtout, et il comprendra.

IV. Oui, et donnez-moi un cœur d'enfant, et il comprendra à son tour.

En prédestinant Marie à être la seconde Eve, la vraie mère du genre humain dans l'ordre de la vie nouvelle, Dieu, nous l'avons vu, nous a tous rendus

(1) *Ps.* 93.

enfants de Marie. Il veut donc que nous ayons tous pour elle un cœur d'enfant, un amour tendrement filial. Et que pouvait-il vouloir de plus propre à alimenter cet amour, de plus convenable à cette fin qui est la sienne, que de constituer notre Mère coopératrice inséparable de toutes ses miséricordes à notre égard ? N'est-il pas doux à un enfant de penser qu'il n'a rien qu'il ne doive à l'amour et à la prière de sa Mère ? Dieu notre père est l'unique maître de ses dons ; lui seul en est la source ; lui seul les accorde. Mais notre Mère nous les obtient, et c'est ainsi par ses mains qu'ils nous arrivent. Et n'allez pas croire que cette pensée puisse amoindrir l'amour suprême que nous ne devons qu'à Jésus-Christ. Non, elle ne peut que l'enflammer davantage, car ce cœur de Mère, c'est Jésus seul qui l'a fait et qui l'a fait nôtre. Avant de mourir il nous a donné ce qu'il avait de plus précieux : l'Eucharistie au Cénacle, et Marie au Calvaire, avec les dernières gouttes de son sang : *Ecce Mater tua !* Il nous a donné son propre cœur dans le sacrement d'amour, comme source inépuisable de tous les biens, et le cœur de sa Mère pour aider le nôtre à puiser dans cette source divine avec une invincible confiance.

PRIÈRE.

O Mère ! que j'ai souvent besoin de ce cœur pour ne pas perdre cette confiance ! Quand je me souviens de la chaîne des miséricordes que vous m'avez obtenues, et de la chaîne des infidélités par lesquelles j'y ai répondu, je suis tenté de craindre d'avoir tari par ma faute la source des grâces divines. Votre nom relève alors mon espoir, car je sais que vous êtes plus miséricordieuse que mes misères, plus puissante pour m'attirer le pardon que je ne le suis pour m'attirer la justice, plus invincible dans votre amour que je ne le suis dans mon ingratitude. Je me réfugie donc dans votre cœur de Mère, et j'attends de votre compatissante prière plus de grâces encore que je n'en ai reçues, et surtout la continuation de vos prières jusqu'au dernier instant de ma vie, afin que je meure en aimant celui que j'ai tant offensé, et pour accomplir la divine volonté que j'ai tant méconnue. Mais il faut qu'avant ma mort, et dès à présent, ô ma Mère, vous m'obteniez un grand repentir de mes péchés, un véritable changement de vie, et la fidélité à la grâce jusqu'à la fin. Faites que je meure, ô Marie, avant de combler peut-être la mesure de mes fautes par une nouvelle chute qui m'éloignerait de Dieu. Ne permettez pas, je vous en

supplie, que je perde encore Jésus-Christ. Unie de cœur à son adorable volonté, vous me l'avez donné comme frère dans la crèche ; vous me l'avez donné comme victime sur la croix ; vous me l'avez donné comme aliment dans l'Eucharistie ; vous me le donnerez encore comme récompense dans le ciel ; et il ne saura se refuser à votre prière, ni même à la mienne, car je veux lui dire alors de tout mon cœur : Regardez-moi, Seigneur, et ayez pitié de moi, et donnez entrée dans votre royaume au pauvre enfant de votre Mère : *Respice in me, et miserere mei : da imperium tuum puero tuo : et salvum fac filium ancillæ tuæ.*¹

(1) Ps. 85.

CHAPITRE XIII.

MARIE MÉDIATRICE UNIVERSELLE.

(Suite.)

Nous avons vu dans quel sens Marie est appelée Médiatrice universelle, et combien l'universalité de sa médiation relativement à tous les hommes et à toutes les grâces, est en harmonie avec l'ensemble de l'œuvre de la rédemption, digne de la sagesse de Dieu, belle aux yeux de la science, consolante pour la piété chrétienne.

Cependant, cette consolation ne saurait être pleine, si elle n'avait d'autre source que la science, parce que la science sans l'autorité ne peut donner ici la certitude. Dieu n'ayant donc pas abandonné la science du salut aux disputes des hommes, comme il y a abandonné la science du monde, il faut rechercher si l'autorité qu'il a constituée pour nous conduire à lui avec assurance, si la Mère qu'il a donnée à la grande famille humaine pour lui dis-

tribuer le lait sans mélange des vérités du salut, *sine dolo lac*,¹ autorise, embrasse, professe la croyance à la médiation universelle de Marie.

Or, elle l'autorise, l'embrasse et la professe.

1^o Elle l'autorise, car cette croyance est partagée et enseignée par les plus célèbres docteurs de tous les siècles, et elle ne l'eût pas été impunément si elle eût été mêlée d'erreur. L'Eglise, en effet, ne se tait pas quand l'erreur parle à ses enfants, ne fût-ce que par les lèvres d'un seul. Elle proteste alors, elle avertit, elle menace, et, si l'erreur résiste, elle condamne l'auteur obstiné de l'erreur. Son silence seul suffirait donc pour autoriser ici l'enseignement d'une chaîne de grands hommes et de grands saints. Cependant, après avoir parcouru quelques-uns des principaux anneaux de cette chaîne, nous verrons que l'Eglise n'autorise pas seulement leur enseignement par son silence, mais qu'elle l'a déclaré irrépréhensible.

2^o Nous verrons ensuite qu'elle exprime elle-même cette croyance dans son culte public, qu'elle l'embrasse et la professe dans ses admirables prières.

I. La croyance à la médiation universelle de Marie est celle des plus purs gardiens de la tradition aux

(1) *I. Petr. 2. 2.*

différents siècles de l'Eglise : c'est le sentiment commun de ses docteurs.

Vouloir les rappeler tous, serait trop entreprendre, mais les enfants de Marie seront heureux et fiers d'entendre du moins citer quelques-uns de ces grands hommes de toutes les époques du christianisme.

Nous allons donc dire leurs noms, en remontant le cours des siècles, et nous prêterons ensuite l'oreille à leurs voix :

Au dernier siècle, je choisis mon père, saint Alphonse de Liguori, non parce qu'il est mon père, mais parce que les Souverains Pontifes qui gouvernèrent l'Eglise depuis la fin du 18^{me} siècle, célébrèrent à l'envi la foi et la science de ce grand saint, et que l'un d'entre eux ne craignit pas de le compter parmi les plus éclatantes lumières de l'Eglise : *Fulget inter maxima Ecclesiæ lumina*.¹

Au 17^{me} siècle, je choisis Bossuet. Si sa fermeté en présence du pouvoir ne fut pas toujours sans faiblesse, sa piété cependant fut digne de sa science, et son génie fut peut-être sans pareil.

Au 16^{me} siècle, je choisis Suarez dont la doctrine pénétrante est connue des écoles, et qui, disait-il,

(1) Grégoire XVI. Bref du 13 janvier 1840.

eût donné cependant toute son érudition pour la grâce d'un *Ave Maria*.

Au 15^{me} siècle, je choisis Gerson, le chancelier de l'Université de Paris, et saint Bernardin-de-Sienne, le grand apôtre de son temps.

Au 14^{me}, saint Antonin de Florence, le grand théologien si bien nommé l'*ange des conseils*.

Au 13^{me}, saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin, noms auxquels il est superflu, le monde lui-même le sait, d'ajouter aucune épithète.

Au 12^{me}, saint Bernard, l'oracle des peuples, le conseiller des Papes et des rois.

Au 11^{me} et au 10^{me} siècles, saint Pierre Damien et saint Anselme, tous les deux docteurs de l'Eglise, et celui-ci le premier génie philosophique de son temps, et l'un des premiers de tous les temps.

Aux confins du 9^{me} siècle, saint Jean Damascène, le saint Thomas des grecs, auquel la puissance impériale et persécutrice trancha la main droite, parce que cette main tenait une plume plus forte que l'empire.

Au 8^{me} siècle, saint Germain, patriarche de Constantinople, dont Photius lui-même dut louer les ouvrages.

Au 7^{me} siècle, l'illustre évêque de Tolède, saint Ildephonse, digne de son maître, saint Isidore de

Séville, et victorieux défenseur de la virginité de Marie.

Au 6^{me} siècle, le célèbre Cassien, et l'illustre interprète de saint Augustin, saint Fulgence.

Enfin, après ces grands noms des temps modernes, du moyen-âge, et de l'époque indécise qui sépare le moyen-âge des temps primitifs du christianisme, je choisis parmi les pères de ces premiers temps, la plus grande voix des latins : saint Augustin ; la plus grande voix des grecs : saint Jean Chrysostôme ; et l'un des plus grands docteurs de l'Orient : saint Ephrem, dont les ouvrages se lisaient avec les Ecritures dans les assemblées des chrétiens.

Recueillons maintenant les paroles de ces grands hommes, unanimes à reconnaître et à célébrer comme voulue de Dieu, la médiation universelle de la seconde Eve, et par conséquent la nécessité de son intercession dans l'ordre de la grâce ou de la dispensation des grâces.

« Il y a, dit saint Alphonse, une grande différence à prétendre que Dieu ne puisse ou ne veuille pas accorder de grâces sans l'intercession de Marie. Nous confessons certes, sans difficulté, que Dieu est la source de tout bien, le souverain dispensateur de toutes grâces, et que Marie n'est qu'une pure créature qui n'obtient rien qui ne vienne de Dieu. Mais

n'est-il pas en même temps conforme à la raison de penser que Dieu, désirant exalter le plus possible cette pure créature, qu'il avait choisie pour Mère à son Fils, notre commun Rédempteur, veuille, pour l'honorer davantage, que toutes les grâces qu'il nous accorde nous arrivent par elle? Nous confessons, certes, que Jésus-Christ est l'unique médiateur de la justice, comme nous l'avons dit; que c'est à ses mérites que nous devons la grâce du salut; mais nous disons en même temps que Marie est la médiatrice de la grâce; et, quoique ce ne soit réellement que par les mérites de Jésus-Christ et de son nom qu'elle obtient l'accomplissement de ses demandes, il n'en est pas moins exact de soutenir que toutes les grâces que nous recevons nous arrivent par l'intercession de Marie.

» Il n'y a rien ici de contraire aux dogmes sacrés; loin de là, c'est la doctrine même de l'Eglise qui, dans les prières publiques qu'elle a approuvées, nous apprend à recourir sans cesse à cette Mère divine et à l'invoquer. Marie, y est-il dit, est le salut des faibles, le refuge des pécheurs, le secours des chrétiens, notre appui, notre vie, notre espérance : *Salus infirmorum, refugium peccatorum, auxilium christianorum, vita, spes nostra*. L'Eglise lui fait encore dans ses fêtes l'application des paroles de la

Sagesse, qui nous enseignent qu'en elle réside toute notre espérance : toute espérance de vie et de vertu est en moi : *In me omnis spes vitæ et virtutis* ; qu'en elle réside aussi toute grâce : *In me omnis gratia vitæ et veritatis* ; qu'enfin c'est en elle que nous trouverons la vie et le salut éternels : celui qui me trouvera, trouvera la vie, et il puisera son salut dans le Seigneur : *Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem in Domino*. Et plus loin encore : Ceux qui agissent par moi et avec moi ne pêcheront point ; ceux qui m'exaltent auront la vie éternelle : *Qui operantur in me, non peccabunt ; qui elucidant me, vitam æternam habebunt*. De tout cela découle assez, ce nous semble, la nécessité de l'intercession de Marie.

» Cette doctrine est celle d'un grand nombre de docteurs et de théologiens à qui l'on ne saurait raisonnablement reprocher, comme le fait l'auteur que nous combattons, d'être tombés dans des hyperboles et des exagérations intempestives. Pour exagérer, il faut sortir des limites du vrai ; or, comment peut-on faire une telle supposition à propos d'hommes qui ont écrit comme écrivent des hommes animés de l'esprit de Dieu ? Et, s'il nous était permis de mêler à tant d'autorités notre propre sentiment, il nous semble que rejeter une opinion qui a pour but d'ho-

norer Marie, et qui ne blesse en rien les saints dogmes de l'Eglise, c'est montrer au moins fort peu de dévotion à la sainte Vierge. A Dieu ne plaise que je sois jamais, ni mon lecteur, du nombre de ces âmes tièdes dans le culte de Marie ! combien j'aimerais mieux me trouver parmi ceux qui croient fermement et qui admettent de cœur tout ce qu'on peut admettre et croire de ses grandeurs sans tomber dans l'hérésie, selon l'abbé Rupert, qui plaçait au nombre des hommages les plus agréables à la sainte Vierge la foi en ses grandeurs : *Ejus magnalia credere*. Et n'eussions-nous aucune autre autorité, celle de saint Augustin, qui dit que tout ce que nous adresserons de louanges à Marie sera toujours au-dessous d'elle, nous suffirait ; et après saint Augustin, l'autorité de l'Eglise même, qui dit dans la messe de la Vierge : Vous êtes bienheureuse, Vierge sainte, et toute louange est au-dessous de vos mérites : *Felix namque es, sacra Virgo Maria, et omni laude dignissima.*¹ »

Ce que l'amour et le sens exquis de la tradition catholique ont enseigné au grand saint et au grand théologien que nous venons de citer, la vue de l'en-

(1) Gloires de Marie, chap. V. *De la nécessité où nous sommes de recourir à Marie.*

semble du plan divin de la rédemption l'a découvert aussi à Bossuet. Dans le troisième sermon sur l'Immaculée Conception, où il traite des fondements de la dévotion à la sainte Vierge, il donne comme l'un de ces fondements la coopération de Marie à *toutes les opérations* de la grâce, et s'exprime ainsi :

« Personne, dit l'Apôtre, ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été mis, c'est-à-dire Jésus-Christ. Soit donc ce divin Sauveur le fondement immuable de notre dévotion pour la sainte Vierge; parce qu'en effet tout le genre humain ne peut assez honorer cette Vierge Mère, depuis qu'il a reçu Jésus-Christ par sa bienheureuse fécondité. Elevez vos esprits, mes frères, et considérez attentivement combien grande, combien éminente est la vocation de Marie, que Dieu a prédestinée avant tous les temps pour donner par elle Jésus-Christ au monde. Mais il faut encore ajouter que, Dieu l'ayant appelée à ce glorieux ministère, il ne veut pas qu'elle soit un simple canal d'une telle grâce, mais un instrument volontaire qui contribue à ce grand ouvrage, non-seulement par ses excellentes dispositions, mais encore par un mouvement de sa volonté. C'est pourquoi le Père éternel envoie un ange pour lui proposer le mystère, qui ne s'achèvera pas tant que Marie sera incertaine; si bien que ce grand

ouvrage de l'incarnation, qui tient depuis tant de siècles toute la nature en attente, lorsque Dieu est résolu de l'accomplir, demeure encore en suspens, jusqu'à ce que la divine Vierge y ait consenti : tant il a été nécessaire aux hommes que Marie ait désiré leur salut. Aussitôt qu'elle a donné ce consentement, les cieux sont ouverts, le Fils de Dieu est fait homme, et les hommes ont un Sauveur. La charité de Marie a donc été en quelque sorte la source féconde d'où la grâce a pris son cours, et s'est répandue avec abondance sur toute la nature humaine. Et comme dit saint Ambroise, et après lui saint Thomas, « c'est de ses bénites entrailles qu'est sorti avec abondance cet esprit de sainte ferveur qui, étant premièrement survenu en elle, a inondé toute la terre : » *Uterus Mariæ, Spiritu ferventi qui super-venit in eam replevit orbem terrarum, cum peperit Salvatorem.*¹ « Elle a reçu, dit encore saint Thomas, une si grande plénitude de grâce, qu'elle est parvenue à une union très-intime avec l'auteur de la grâce, et a mérité de recevoir en elle celui qui est rempli de toutes les grâces : en l'enfantant elle a, en quelque manière, fait découler la grâce sur tous les hommes : » *Tantam gratiæ obtinuit plenitudi-*

(1) S. Ambros. de Inst. Virgin. cap. 12.

nem, ut esset propinquissima auctori gratia, ita quod eum qui est plenus omni gratia, in se reciperet, et eum pariendo, quodammodo gratiam ad omnes derivaret ¹

» Il a donc fallu, chrétiens, que Marie ait concouru, par sa charité, à donner au monde son libérateur. Comme cette vérité est connue, je ne m'entends pas à vous l'expliquer; mais je ne vous tairai pas une conséquence que peut-être vous n'avez pas assez méditée : c'est que Dieu, ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par la sainte Vierge, cet ordre ne se change plus; et « les dons de Dieu sont sans repentance. ² » Il est et sera toujours véritable, qu'ayant reçu par elle une fois le principe universel de la grâce, nous en recevons encore, par son entremise, les diverses applications dans tous les états différents, qui composent la vie chrétienne. Sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'incarnation, qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement *dans toutes les autres opérations* qui n'en sont que des dépendances. ³ »

Le célèbre historien ecclésiastique, Noël Alexandre, a reproduit la conclusion de Bossuet avec beaucoup

(1) *S. Th.* 3.

(2) *Rom.* 11. 29.

(3) 3^{me} sermon sur l'Imm. Conception.

de clarté et de force, lorsqu'il a dit que le Dieu fait homme veut que nous attendions tous les biens de lui seul, mais par l'intercession de la Vierge Mère : *Deus vult ut omnia bona ab ipso expectemus potentissima Virginis Matris intercessionem impetranda.*¹

Suarez l'avait dit avant eux dans ces remarquables paroles : *Sentit Ecclesia Virginis intercessionem esse sibi utilem ac necessariam.*² C'est le sentiment de l'Eglise que l'invocation de Marie lui est utile et même nécessaire, non de nécessité de justice, sans doute, comme l'est la médiation de Jésus-Christ, mais de nécessité relative à l'ordre voulu de Dieu pour la dispensation des grâces, ordre divin dont Suarez dit encore : *Inter sanctos non utimur uno ut intercessore ad alium, quia omnes sunt ejusdem ordinis; ad Virginem autem tanquam ad Reginam et Dominam alii adhibentur intercessores.*⁵

Gerson s'exprime avec une égale énergie : *Maria Mediatrix nostra per cujus manus Deus ordinavit dare ea quæ dat humanæ creaturæ :*⁴ Marie est la médiatrice par les mains de laquelle Dieu a décrété que passeraient tous les dons dont il veut favoriser la

(1) *Ep. 50. in Calce Theol.*

(2) *De Inc. q. 37. a. 4. d. 23. s. 3.*

(3) *Loc. cit.*

(4) *Serm. de Ann. B. V.*

nature humaine. Saint Bernardin de Sienne qui nous en donnait tout à l'heure la profonde raison,¹ conclut à son tour : *Per Virginem a capite Christi vitales gratiæ in ejus corpus mysticum transfunduntur* :² c'est par la Vierge que les grâces vitales passent de la tête de l'Eglise ou du Christ à tous les membres de son corps mystique.

Saint Antonin avait dit de même : C'est par Marie qu'ont été données au monde toutes les grâces qui sont descendues des cieux : *Per eam exivit de cœlis ad nos quidquid gratiæ venit in mundum*.³ Vouloir les obtenir sans elle, dit-il encore, c'est tenter de voler sans ailes : *Qui petit sine ipsa duce, sine alis tentat volare*.⁴ Le grand théologien de Florence, en s'exprimant ainsi, ne dit pas qu'on ne peut rien obtenir de Dieu sans invoquer expressément Marie toutes les fois qu'on le prie, mais il dit que vouloir obtenir les grâces sans l'intercession de Marie, c'est s'opposer à l'ordre établi de Dieu. Aussi, plus nous serons dociles à cet ordre divin, plus nous serons fidèles à prendre pour aller à lui le chemin qu'il a pris lui-même pour venir à nous, le chemin béni de sa Mère et de la nôtre, plus nous sentirons grandir

(1) C. 12, p. 137-138.

(2) *Pro Fest. V. M. s. 5. c. 8.*

(3) P. 4. Tit. 15. c. 20. § 12. (4) *Ibid. c. 22. § 9.*

dans nos prières la confiance qui les rend efficaces. Pour nous, disent les protestants, nous allons droit à Dieu ! Mais allons-nous moins droit à Dieu en y allant avec la Mère de Dieu ? Ce qui va droit au cœur de Dieu, et ce qui attire infailliblement sa grâce, comme il nous l'affirme lui-même, c'est *l'humilité* ;¹ et celui qui dit à Marie : *Suppléez à mon indignité, vous qui êtes si pure et si bonne, venez à Dieu avec moi, et priez-le pour moi*, celui-là ne va-t-il pas plus droit à Dieu que tous les pharisiens anciens et modernes ? L'enflure ne peut rencontrer qu'un ciel d'airain, *Dieu résistant toujours aux superbes*.²

Revenons à la grande chaîne de la foi que l'hérésie a vainement voulu rompre, et recueillons le témoignage de l'Ange de l'école :

« Marie, dit saint Thomas, est appelée pleine de grâce pour plusieurs raisons, mais surtout parce qu'elle la transmet à tous les hommes. C'est une grande et belle prérogative chez un saint quand il possède une grâce suffisante au salut d'un grand nombre d'hommes, mais en posséder une qui suffisse

(1) *Ad quem autem respiciam, nisi ad pauperculum et contritum spiritu et tremementem sermones meos. (Is. 66. 2.)*

(2) *Jac. 4. 6. ad. 1. Petr. 5. 5.*

au salut de tous les hommes, ce serait le comble, la plénitude de la grâce, et c'est ce qui n'existe qu'en Jésus-Christ et en la bienheureuse Vierge, car c'est par elle qu'on peut échapper à tous les dangers de l'âme. De là ce qui est dit d'elle, qu'elle est armée de mille boucliers, c'est-à-dire de remèdes contre le péché, et de défenses contre tous les périls. De là encore ce qu'elle dit elle-même : *C'est en moi qu'on trouve toute espérance de vertu et de vie*, parce que c'est en elle qu'on trouve l'assistance pour l'exercice de toutes les vertus : *Dicitur autem beata Virgo plena gratia, quantum ad tria... Tertio quantum ad refusionem in omnes homines. Magnum enim est in quolibet sancto, quando habet tantum de gratia quod sufficit ad salutem multorum, sed quando haberet tantum quod sufficeret ad salutem omnium hominum de mundo, hoc esset maximum, et hoc est in Christo et in beata Virgine. — Nam in omni periculo potes salutem obtinere ab ipsa Virgine gloriosa. Unde (Cant. 4. 4) « mille clypei, » id est, remedia contra pericula, « pendent ex ea. » Item in omni opere virtutis potes eam habere in adjutorium ; et ideo dicit ipsa. (Eccli. 24. 25.) « In me omnis spes vitæ et virtutis.¹ »*

Saint Bonaventure, comparant la vie de l'humana-

(1) *Expos. in Sal. ang.*

nité déchue à une triste nuit, emprunte une image consolante à l'Ecriture, lorsqu'il dit de Marie : De même que la lune est placée entre la lumière céleste et la terre, et transmet à ces bas lieux ce qu'elle reçoit d'en haut, ainsi la Vierge royale est placée entre Dieu et nous, et nous transmet les influences de la grâce.¹ Depuis qu'il a plu à Dieu d'habiter dans le sein de la sainte Vierge, dit avec lui saint Bernardin de Sienne, je ne crains pas d'affirmer qu'elle a acquis un certain droit sur la communication de toutes les grâces qui nous viennent ainsi toutes de son sein comme des fleuves de l'océan de la Divinité : *Cum tota natura Divina intra virginis uterum existiterit, non timeo dicere quod in omnes gratiarum effluxus quamdam jurisdictionem habuerit hæc Virgo, de cujus utero, quasi de quodam Divinitatis oceano flumina emanabant omnium gratiarum.*²

Mais nous ne savons s'il a jamais été dit sur ce sujet rien d'aussi sublime à la fois et d'aussi suave, que ces paroles de saint Bernard s'adressant à l'homme pour le conduire à Dieu :

« Fixe les yeux sur le plan divin, regarde bien et

(1) *Ap. Spanner. Polyanth. litt. M. tit. 6.*

(2) *Pro Fest. Virg. Mariæ, serm. 5. c. 8.*

reconnais le dessein de la sagesse, le dessein de l'amour. Voulant couvrir toute la terre de la céleste rosée, il en pénétra d'abord la *toison*¹ choisie d'où elle devait se répandre sur tout le reste : *Cælesti rore aream rigaturus, totum vellus prius infudit* : décidé à racheter le genre humain, il en déposa toute la rançon dans le chaste sein de Marie. Vois donc et comprends mieux avec quelle affectueuse dévotion il veut nous voir honorer Marie, celui qui a tellement déposé en elle la plénitude de tout bien, que si nous avons quelque espérance de grâce et de salut, nous l'avons par Marie qui s'est élevée à Dieu pleine de grâce et de bénédictions : *Altius ergo intuitumini, quanto devotionis affectu a nobis eam voluerit honorari, qui totius boni plenitudinem posuit in Maria, ut proinde, si quid spei in nobis est, si quid gratiæ, si quid salutis, ab ea noverimus redundare, quæ ascendit deliciis affluens.* — Vénérons donc Marie de toutes les forces de notre âme, et de toutes les affections de notre cœur, parce que telle est la volonté de Celui qui a voulu tout nous donner par elle : *Quia sic est voluntas Ejus, qui totum nos habere voluit per Mariam.*²

(1) *Judic. 6.* Saint Bernard fait allusion à l'une des figures de Marie contenues dans les Ecritures.

(2) *De Aquæd.*

Telle est, dis-je, sa volonté, mais par amour pour nous. Pleine de compassion pour nos misères, Marie nous console dans nos craintes, excite notre foi, ranime notre espérance, nous relève dans notre faiblesse et notre abattement. Tu redoutais, après ta chute, d'aller encore à Dieu ton Père, tu fuyais et tu te cachais au seul son de sa voix : *Solo auditu ad folia fugiebas* ; mais Dieu lui-même t'a donné Jésus pour médiateur. Que ne peut obtenir un tel Fils d'un tel Père ? Il en sera certainement entendu, et son humble prière sera exaucée, car il est aimé de son Père. Trembles-tu donc aussi d'aller à Jésus ? Il est ton frère, il est ta chair, et il a voulu souffrir tout ce que peut souffrir l'homme pour te convaincre de sa miséricorde. Ce Frère, c'est Marie qui te l'a donné. Mais la majesté de Dieu que tu vois en lui t'effraie peut-être encore, car s'il s'est fait homme, il est pourtant resté Dieu. Veux-tu donc avoir une avocate pour te conduire à lui-même ? Recours à Marie, où l'humanité est pure : pure, non-seulement de toute tache, mais pure aussi par l'unité de cette nature humaine qui est seule en elle. Marie aussi, n'en doute pas, sera entendue, et son humble prière écoutée : le Fils exaucera la Mère, et le Père exaucera le Fils. Mes chers enfants, voilà l'échelle des pécheurs, voilà le fondement de ma plus grande

confiance, voilà toute la raison de mon espérance : *Filioli hæc peccatorum scala, hæc mea maxima fiducia est, hæc tota ratio spei meæ*. Que pouvons-nous désirer de plus ? Cherchons la grâce, et cherchons-la par Marie, car ce qu'elle cherche elle le trouve, et ne prie jamais en vain. Mais cherchons la grâce de Dieu, car la grâce des hommes n'est qu'un mensonge : *Quæramus gratiam, et per Mariam quæramus, quia quod quærit invenit, et frustrari non potest : quæramus gratiam apud Deum, nam apud homines gratia fallax*.¹

Saint Pierre Damien nous dit aussi de chercher la grâce, et de la chercher par Marie, parce qu'elle en est la médiatrice universelle, tous les trésors des miséricordes divines étant dans ses mains : *In manibus tuis sunt thesauri miserationum Dei*.²

Saint Anselme indique plus formellement encore cette médiation universelle en disant à Marie : « Ce que peuvent obtenir par leur intercession tous les saints *unis à vous*, votre intercession seule peut l'obtenir sans le concours de leurs prières. »³

C'est ce qui explique cette invocation de saint Jean Damascène qui ne pourrait être adressée qu'à

(1) *De Aquæd.*

(2) *De Nativ. B. V. s. 4.*

(3) *Orat 46.* Ed. Migne.

Dieu, ou à celle dont Dieu a voulu l'universelle intercession : Reine immaculée et toujours pure, sauvez-moi et délivrez-moi de la damnation éternelle : *O Regina immaculata et pura, salva me, libera me ab æterna damnatione!*¹ Personne, en effet, dit également saint Germain à la très-sainte Vierge, personne ne se sauve, ô très-sainte Mère de Dieu, si ce n'est par vous ; personne n'échappe aux dangers que par vous, Vierge Mère ; personne ne reçoit une grâce de Dieu que par vous qui êtes pleine de grâce : *Nemo est, ô sanctissima qui salvus fiat, nisi per te, Dei parens ; nemo liber a periculo, nisi per te, Virgo Mater : nemo donum Dei suscipit, nisi per te, gratia plena.*²

Le grand évêque de Tolède, saint Ildefonse, ne parle pas moins clairement que le patriarche de Constantinople : « O Marie, s'écrie-t-il, tous les biens que la Majesté divine a résolu de faire aux hommes, elle a en même temps résolu de les remettre entre vos mains : aussi tous les trésors et tous les dons de la grâce vous ont-ils été confiés : *Omnia Bona quæ illis summa Majestas decrevit facere, tuis manibus voluit commendare ; commissi quippe sunt tibi thesauri et ornamenta gratiarum.*³

(1) *Paracl. in Deip.*

(2) *In Dorm. Deip. serm. 2.*

(3) *De Cor. Virg. c. 15.*

Cassien avait auparavant exprimé la même pensée, lorsqu'il n'a pas craint de dire que le salut du monde entier est dans la bonté maternelle et la multitude des grâces de Marie : *Tota salus mundi consistit in multitudine favoris Mariæ*.¹

Saint Fulgence nous fait voir à son tour Marie inséparablement unie à la médiation même de Jésus-Christ : *Facta est Maria scala cœlestis, quia per ipsam Deus descendit ad terras, ut per ipsam homines ascendere mererentur ad cœlos*.²

Enfin, si Dieu n'eût pas voulu la médiation universelle de la seconde Eve, jamais saint Augustin n'eût pu invoquer Marie comme l'*unique* espoir des pécheurs : *Spes unica peccatorum*,³ ni saint Jean Chrysostôme comme l'avocate qui nous obtient le pardon de nos péchés : *Per hunc peccatorum veniam consequimur*,⁴ ni saint Ephrem, comme notre *unique* espérance : *Nobis non est alia fiducia quam ad te Virgo sincerissima*.⁵

S'il est donc une chose avérée, c'est que la croyance à la médiation suppliante et universelle de Marie est celle des grands hommes que l'Eglise a

(1) *Apud. S. Alph. Exp. Salve Regina. c. 5. § 2.*

(2) *De Laud. B. V.* (3) *Serm. 194. App. E. B.*

(4) *Offic. B. M. V. per annunt. Lect. 6.*

(5) *De Laudibus Dei Genitricis.*

regardés, dans les différents siècles, comme ses plus fidèles enfants, et comme les plus purs organes de sa doctrine. Maintenant, je le demande, si cette croyance contenait l'ombre d'une erreur contraire à la foi, si elle était le moins du monde répréhensible, l'Eglise l'aurait-elle tolérée aussi continue, aussi retentissante ? N'avons-nous pas vu que si l'erreur parle dans l'Eglise, ne fût-ce que par les lèvres d'un seul, l'Eglise ne se tait pas, mais proteste, avertit, menace, condamne ? Son silence prolongé, avons-nous ajouté, suffirait donc pour autoriser ici l'enseignement d'une chaîne de grands hommes et de grands saints. Mais l'Eglise n'autorise pas seulement par son silence leur croyance à la médiation universelle de Marie, elle la déclare irrépréhensible, *et la professe elle-même.*

Elle la déclare irrépréhensible, car des ouvrages où cette croyance est exposée, expliquée, défendue, vengée, comme elle l'est, par exemple, dans ceux de saint Alphonse, ont été déclarés irrépréhensibles par le Saint-Siège.

Il est vrai que pour être irrépréhensible en ce sens, il suffit qu'une doctrine ne contienne rien de contraire à la foi ou à la morale ; mais quand une doctrine est professée par une foule de saints et de savants personnages de tous les siècles sans être

combattue par des autorités équivalentes, ou sans l'être du tout, sinon par des voix isolées et qui l'ont mal comprise, il est évident qu'une pareille doctrine devient certaine, surtout quand le langage même de l'Eglise la consacre.

Or, il la consacre :

Sans cette croyance, en effet, il est impossible de bien expliquer les incomparables prières que l'Eglise adresse à Marie dans ses offices publics. A-t-elle jamais dit à un saint, à un ange, à un archange, à la grande société des saints, aux chœurs réunis des anges, ce qu'elle dit à Marie, et comme elle le dit à Marie, lorsqu'elle lui adresse ces invocations générales qui demandent tout et le demandent pour tous : *Salut des infirmes, refuge des pécheurs, consolatrice des affligés, secours des chrétiens : salus, refugium, consolatio, auxilium.*¹ A-t-elle jamais dit à une créature quelconque de la terre ou des cieux : *succurre cadenti surgere qui curat populo*,² secourez le peuple chrétien qui chancelle, et soyez sa force? A-t-elle jamais dit à une autre qu'à Marie : Vous êtes non-seulement la racine du bien, la porte d'où la lumière est sortie pour nous : *Salve radix, salve porta ex qua mundo lux est orta*,³ mais vous

(1) *Litan.-Loret.*

(2) *Antiph. post Compl.*

(3) *Ibid.*

demeurez toujours pour nous la porte du ciel : *Quæ pervia cæli porta manes?*¹ Comment Marie demeurerait-elle pour nous tous la porte du ciel, si toutes les grâces qui nous y conduisent n'étaient pas accordées à sa prière, à son cœur de Mère ! N'est-ce pas encore la même croyance à l'universalité de l'intercession de Marie qui est l'âme du *Salve Regina* ? Enfants d'Eve , exilés de notre patrie , dit l'Eglise à la seconde Eve, à la Mère de la miséricorde, c'est à vous que s'élèvent nos cris et nos gémissements, du fond de cette vallée de larmes, car vous êtes notre vie, notre consolation, notre espérance : *Mater misericordiæ, vita, dulcedo, spes nostra, salve!* Abaissez donc sur nous vos yeux compatissants, et au sortir de cet exil, montrez-nous Jésus le fruit béni de vos entrailles : *Illos tuos misericordes oculos ad nos converte, et Jesum benedictum fructum ventris tui nobis post hoc exilium ostende.* Encore une fois, avez-vous jamais entendu l'Eglise adresser de semblables paroles à d'autres qu'à Jésus-Christ et à sa Mère : *Vous êtes notre vie et notre espérance?* Non, et pourquoi ? Parce que Jésus-Christ seul est la source de la grâce, et que Marie seule en est le canal universel par sa prière de Mère

(1) *Antiph. post Compl.*

de Dieu et des hommes, de vraie Mère de la vie nouvelle du genre humain.

PRIÈRE.

Oui, c'est là ce que vous êtes, ô Marie ! Et ma consolation grandit, ma reconnaissance envers Dieu redouble, quand cette croyance que j'ai vue si belle, si grande, si pleine d'harmonies avec tout l'ordre de la rédemption,¹ me devient certaine en m'apparaissant comme la croyance même de l'Eglise.

Que vous devez être heureuse, ô la plus aimante des mères, d'avoir ainsi votre part de prière et d'amour, dans tous les dons que Dieu fait à vos enfants !

Mais que je suis heureux moi-même de savoir qu'il ne m'a été fait aucune grâce, et qu'il ne m'en sera faite aucune, sans que votre cœur maternel et virginal ait contribué à me l'obtenir !

Maintenant que je le sais mieux, je veux penser à vous comme vous pensez à moi, et commencer et finir mes prières, à l'exemple de la sainte Eglise, par un mot d'amour et de confiance à votre cœur de Mère. Je serai ainsi parfaitement fidèle à l'ordre

(1) *C. XII. sup.*

établi de Dieu pour la diffusion de ses dons, puisque je n'oublierai plus celle dont la prière achève et offre à Dieu toutes les nôtres. La confiance d'être exaucé grandira aussi dans mon âme, puisque ma pauvre prière confondue avec la vôtre se sentira toute-puissante dans sa faiblesse. Je dirai : Je vous salue, Marie, pleine de grâce, et plus je me sentirai pauvre, plus j'espérerai en votre abondance, puisque vous êtes ma Mère, et qu'il n'est pas de Mère semblable à vous en compassion et en tendresse. -- Et puis, quand la vue de mes péchés me troublera et me tentera de défiance ; quand la longue chaîne de mes infidélités et de mes ingratitude m'apparaîtra pour me décourager ; je penserai que vous êtes l'avocate du genre humain tout entier, que vous vous intéressez au plus indigne des hommes, que Dieu vous a chargée d'intercéder pour tous, et je vous dirai avec saint Thomas de Villeneuve : *Eia ergo advocata nostra, officium tuum imple* : Douce avocate des pécheurs, remplissez donc votre miséricordieux emploi ! Enfin, quand je tomberai dans la tristesse à la pensée de ma lâcheté dans le service de Dieu et du prochain, et que je tremblerai en me ressouvenant des âmes que je n'ai pas secourues, que je n'ai pas relevées, que je n'ai pas soutenues, que je n'ai pas édifiées, que j'ai scandalisées peut-être, je me

dirai que Dieu a vu d'avance mes larmes actuelles ,
et que vous, ma Mère, qui jouissez de la lumière de
Dieu même, qui voyez face à face celui qui voit tout,
et devant qui tous les temps ne sont qu'un point,
vous lui avez offert dès lors mes supplications d'au-
jourd'hui, pour ces pauvres âmes et pour la mienne,
en lui demandant pitié pour toutes : *O Domine quia
filice Ancillæ tuæ !*

CHAPITRE XIV.

LE CULTE DE MARIE. — CULTE D'HYPERDULIE.

Signes de ce culte dans les temples, les offices,
les fêtes de l'Eglise.

I. On entend, par culte, en général, l'honneur que l'on rend à quelqu'un, à cause d'une certaine perfection, d'une certaine supériorité qui lui appartient, ou en puissance, ou en dignité, ou en mérite.

Il faut distinguer le culte civil du culte religieux ou sacré.

Le culte est civil, lorsqu'il a pour objet une grandeur ou une supériorité tout humaine ou naturelle.

Le culte est religieux ou sacré, lorsqu'il a pour objet une supériorité surnaturelle.

Le culte civil et sacré peuvent être l'un et l'autre ou absolus ou relatifs.

Le culte est absolu, quand il est rendu à une personne à cause de sa propre excellence ou supériorité, comme on le rend à un roi, par exemple, à cause de sa dignité royale.

Le culte est relatif, quand il est rendu à une personne ou à une chose, non en vue de sa propre excellence, mais en vue de celle à laquelle se rapporte cette personne ou cette chose. C'est ainsi qu'on honore civilement un légat, un envoyé, un ambassadeur, à cause de la puissance que chacun d'eux représente. C'est encore ainsi qu'on honore civilement les statues des princes, des héros, des hommes célèbres, et qu'on honore religieusement les images et les reliques des saints, l'image de Marie, la croix ou l'image de la croix de Jésus-Christ, à cause de l'excellence ou de la perfection surnaturelle des saints, de la grandeur surnaturelle de Marie, de la Majesté divine de Jésus-Christ.

II. Le culte sacré est multiple à son tour, et se subdivise en culte de latrie, en culte de dulia, et en culte d'hyperdulia.

Le culte de latrie a pour objet la perfection divine, infinie et incréée, et par conséquent n'est dû qu'à Dieu seul. Le sacrifice est l'acte par excellence du culte de latrie, et ne peut être offert qu'à Dieu. On invoque Marie, les anges et les saints pendant le

saint sacrifice, mais on ne l'offre qu'à la divine Majesté. Le culte de latrie se confond avec celui d'adoration proprement dite. Dans les langues anciennes, et dans plusieurs langues modernes, le mot d'adoration est pris en différents sens, et signifie quelquefois l'adoration divine proprement dite, et quelquefois la simple vénération, selon l'objet auquel il se rapporte, mais dans notre langue, l'usage l'a réservé au culte de Dieu seul; le langage des passions seul le profane en l'appliquant au misérable culte ou à l'idolâtrie de la chair.

Le culte de dulia a pour objet une excellence ou une perfection surnaturelle, mais finie et créée. C'est le culte que l'on doit aux anges et aux saints. L'honneur que l'on rend aux hommes, même pendant leur vie, à cause de leurs vertus surnaturelles, la vénération qu'inspire leur vie véritablement chrétienne et toute de grâce, appartiennent donc en réalité au culte de dulia.

Quand la perfection surnaturelle et créée qui est l'objet de ce culte est non-seulement éminente, mais unique en son genre, et supérieure à toutes les autres, elle est l'objet du culte d'hyperdulia, c'est-à-dire du culte supérieur au culte de dulia, et c'est ce culte qui est dû à la très-sainte Vierge.

Il est vrai que si le culte de latrie, non absolu

mais *relatif*, peut être rendu à la croix, comme l'enseignent saint Jean Damascène, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, et une foule de théologiens avec eux,¹ et cela en vue de l'Homme-Dieu qui a reposé dans ses bras et l'a arrosée de son sang, ce culte *relatif* pourrait être rendu de la même manière et à plus forte raison à Marie qui non-seulement a porté l'Homme-Dieu dans ses bras, mais dans son sein, l'a enfanté, l'a nourri, et lui a ainsi donné le sang même de notre rédemption; mais s'il est théoriquement vrai que ce culte *relatif* pourrait être rendu plutôt à la Mère de Jésus-Christ qu'à sa croix, pratiquement toutefois l'Église ne l'autorise pas, pour ne pas exposer les fidèles à confondre ici le culte absolu et le culte relatif, la Mère de Dieu étant une créature vivante et digne d'être honorée d'un culte absolu pour sa propre grandeur, ce qui n'a pas lieu dans l'adoration de la croix.

Il est de foi que le culte absolu de latrie n'est dû

(1) D'autres théologiens ne veulent pas qu'on rende à la croix le culte même *relatif* de latrie, parce que, disent-ils, ce culte ne doit jamais être rendu à des créatures, à plus forte raison à des créatures inanimées; et parce qu'on ne rend jamais le même honneur à l'image qu'à l'original. Les premiers répondent que c'est précisément pour ces deux raisons que le culte n'est ici que *relatif*.

qu'à Dieu. Ce ne fut donc pas seulement un abus chez les sectaires appelés Collyridiens, mais une véritable hérésie, de vouloir honorer la très-sainte Vierge de ce culte. D'un autre côté, il y aurait une certaine inexactitude, ou du moins une incomplète exactitude à dire du culte d'hyperdulie que l'on rend à Marie, qu'il n'est autre que le culte de dulie à son plus haut degré. Il ne serait que cela, s'il n'avait pour objet que le degré de grâce et de gloire de la Mère de Dieu, puisque la grâce et la gloire de Marie, quoique immensément supérieures à la grâce et à la gloire de tous les saints, ne constituent cependant qu'une perfection éminente dans la même espèce de grandeur. Mais le fondement du culte d'hyperdulie n'est pas uniquement la sainteté, la grâce et la gloire de la très-sainte Vierge ; c'est aussi sa dignité de Mère de Dieu, dignité qui touche immédiatement à l'union hypostatique, se trouve avoir avec elle une relation intrinsèque, comme vous l'a montré Suarez,¹ atteint seule les confins de la Divinité : *Propria operatione attingit fines Divinitatis*,² selon l'expression du cardinal Cajetan, et donne ainsi au culte d'hyperdulie un objet *formellement distinct* de celui du culte ordinaire de dulie.

(1) *C. 4. sup.*(2) *Cajetanus.*

Cet objet comprend, sans aucun doute, la grâce et la gloire de Marie ou son incomparable sainteté, mais, comme celle-ci n'est incomparable que parce qu'elle a répondu à la dignité qui n'a jamais appartenu qu'à elle seule, il reste vrai que le culte d'hyperdulie est un culte à part, infiniment inférieur au culte divin, mais immensément supérieur au culte des plus saintes créatures, comme la dignité de Marie avec la grâce et la gloire qui lui sont proportionnées, constituent *ensemble* un ordre de grandeur à part, et auquel les autres créatures ne participent pas.

Nous n'avons garde, en parlant ainsi, de condamner le langage de ceux qui ont cru pouvoir dire du culte d'hyperdulie qu'il n'est que le culte de *dulie* à son plus haut degré, puisque cela est vrai sous quelque rapport, et surtout en ce sens que la grandeur de Marie n'est qu'une grandeur créée, mais comme cette grandeur est d'un ordre auquel aucune autre créature n'a été élevée, nous avons préféré le langage de ceux qui entendent par culte d'hyperdulie non-seulement le degré suprême du culte de *dulie*, mais un culte supérieur à ce culte lui-même.

III. Le culte, en général, comprend deux choses : l'honneur rendu à une personne élevée par sa puis-

sance ou son mérite, et l'invocation de son secours.

Cela est vrai du culte civil et du culte sacré. L'honneur rendu à ce qui est élevé par la dignité, le pouvoir, la vertu, n'est pas inséparable de l'invocation, sans doute, mais l'un mène à l'autre. Les pauvres honorent les riches, et demandent leur assistance ; les petits honorent les grands, et demandent leur faveur ; les faibles honorent les forts, et demandent leur appui et leur soutien ; les pécheurs honorent les justes, et demandent leurs prières. Nous nous les demandons les uns aux autres ici-bas, selon le conseil de l'Apôtre, et le *priez pour moi* du chrétien au chrétien, au milieu des épreuves de l'Eglise militante, est toujours un acte de légitime espérance : *Orate pro invicem ut salvemini : multum enim valet precatio justis assidua.*¹ Cette espérance grandit nécessairement quand nous invoquons nos frères de l'Eglise triomphante, et que nous demandons l'intercession des anges ou des âmes plus étroitement unies à Dieu dans la gloire. Pour que l'invocation des saints fût inutile, il faudrait qu'ils ne pussent faire pour nous au ciel ce que nous faisons les uns pour les autres sur la terre, ce qui

(1) *Jac. 5. 16.*

est absurde ; ou il faudrait qu'ils ne pussent savoir nos besoins et nos misères, ni offrir nos supplications avec leurs prières, ce qui est à la fois contraire au sens de tous les siècles chrétiens et à l'Ecriture. C'est dans l'Ecriture, en effet, que nous voyons les saints, après leur départ de ce monde, s'intéresser comme s'intéressent les anges¹ au véritable bien de ceux qu'ils y ont laissés, prier assidûment pour leurs frères,² et offrir à Dieu nos propres prières.³

Du reste, la Bible n'a jamais été le livre liturgique des chrétiens. Les apôtres et les évangélistes, en écrivant le Nouveau-Testament, n'eurent évidemment pas l'intention d'écrire un livre de prières. C'est de vive voix et par leur exemple qu'ils réglèrent le culte public, et les liturgies⁴ de toutes les églises apostoliques sont d'accord pour nous montrer *la communion des saints* en action dans la prière, celle-ci aller de la terre au ciel, et du ciel et de la terre au lieu de l'expiation, ne faisant ainsi qu'une seule famille de l'Eglise militante, de l'Eglise souffrante, et de l'Eglise triomphante. Ne craignons pas, disait saint Grégoire le Grand, que les saints igno-

(1) *Luc. 15. 7-10.*(2) *II. Macch. 15, 42. et seq.*(3) *Apoc. 5, 8.*

(4) Syriaque, grecque, latine.

rent nos prières : Ne sont-ils pas dans la lumière de Dieu ? Ne voient-ils pas celui qui voit tout et qui les fait jouir de lui-même ? Jouir de la vue de Dieu, n'est-ce pas infiniment plus que de jouir de la vue en Dieu de ce qui n'est pas Dieu ?

Les premiers chrétiens savaient par la foi de l'ancienne et de la nouvelle alliance, par la foi et la prédication des apôtres, qu'il n'y a plus de distances pour les esprits vivants de la vie de Dieu. Jamais nous n'oublierons l'acte de foi à la prière que nous avons lu sur une pierre des catacombes. Au-dessous des signes du martyre taillés à la hâte se trouvaient ces paroles : *Saint martyr, priez pour le sculpteur, et pour les siens qui sont morts, afin qu'ils reposent en paix.* Tout est là : l'invocation des saints par les vivants pour les morts. Trois mots embrassent les trois mondes de la prière, ou plutôt c'est la prière pénétrant à la fois dans ses trois sphères.

Or, c'est au sommet de l'échelle de ces mondes, de la grande hiérarchie de la prière, que nous avons déjà vu la médiatrice universelle d'intercession,¹ celle qui tient dans les mains tous les cœurs qui prient, et tous les chœurs des anges et des saints. Le culte d'hyperdulie que nous rendons à Marie

(1) C. 12^e et 13^e sup.

n'est donc pas seulement un culte à part sous le rapport de la vénération, mais il est aussi un culte à part sous le rapport de l'invocation.

La sainte Eglise nous l'indique assez par la manière dont elle prie la sainte Vierge, comme par la manière dont elle l'honore. Voyez, comme elle la prie : au commencement de tous les offices, elle unit la salutation angélique à l'oraison dominicale, et les termine *tous* par l'une de ces antiennes enflammées où elle offre véritablement toutes ses prières à Marie, afin que la Médiatrice universelle d'intercession les offre elle-même à Dieu. Et puis, voyez comme elle l'honore : dans tous ses temples, dans toutes ses basiliques, dans ses plus humbles églises, partout on trouve un autel consacré à Dieu sous l'invocation de Marie, et ainsi l'autel de Marie conduisant les fidèles au grand autel où réside son divin Fils toujours vivant avec nous jusqu'à la consommation des siècles. Dans chaque lieu de la catholicité, le patron du lieu a son autel ; mais Marie, la patronne de toute l'Eglise, a des autels dans tous les lieux consacrés, dans tous les temples. Le plus souvent aussi, l'Eglise principale des grandes cités, et surtout des villes épiscopales, est dédiée à Dieu sous l'invocation de Marie, et la plupart des cathédrales portent le nom de

Notre-Dame. Enfin, loin de se borner à honorer la très-sainte Vierge, l'un ou l'autre jour de l'année, comme elle le fait pour les saints le jour de leur fête, l'Eglise honore Marie par une chaîne de fêtes qui embrasse toute l'année, parce qu'elle embrasse toute la vie de celle qui est elle-même la Mère de la vie nouvelle, et le modèle de la nôtre.

PRIÈRE.

Je comprends maintenant, mon Dieu, ce sentiment de sainte Thérèse mourante, lorsqu'elle répétait à l'heure suprême : *Enfin, Seigneur, je suis enfant de l'Eglise ! Je suis enfant de l'Eglise !* Elle surabondait de joie dans la mort, parce qu'elle se sentait mourir dans la grande famille de vos enfants, famille trois fois marquée du signe de son Père, du signe de votre unité divine à travers les temps, les lieux et les choses, par sa perpétuité, son universalité, son indéfectibilité ; mais elle surabondait de joie surtout, parce qu'en mourant elle se sentait vivre de l'incomparable vie que vous communiquez à votre famille, ô mon Dieu, par votre Esprit-Saint qui est un Esprit de prière : *Spiritus gratiæ et precum* !¹ Vous avez dit, Sei-

(1) Zach 12. 10.

gneur : *Ma maison est une maison de prière* : ¹ Eh ! bien ! je le jure par vous-même, l'Eglise catholique est véritablement votre maison , parce qu'elle est la vraie maison de la vraie prière. L'homme prie partout, je le sais, à moins qu'il ait laissé s'éteindre la dernière étincelle du feu que votre souffle ne cesse de vouloir ranimer dans les âmes ; mais ce feu divin ne les consume pleinement que dans l'Eglise où vous les appelez toutes. Combien j'en connais qui y sont revenues, et qui n'ont trouvé que là ce dont elles éprouvaient ailleurs le besoin, et ne trouvaient qu'à peine l'image ! Oui, mon Dieu, c'est votre Esprit qui anime les prières des solennités sacrées de nos temples, grandes prières de vos enfants réunis, que l'esprit de l'homme n'a pas faites, et dont il est impuissant à imiter la force, l'onction, la sublime simplicité. C'est votre esprit encore qui inspire les prières des âmes quand elles vous parlent en secret, *in abscondito*,² et qu'elles vous redisent de mille manières l'oraison que vous leur avez apprise, ce *notre Père*, cet *Abba*, *Pater*,³ qui résume surnaturellement tous leurs désirs, qui suffit aux plus faibles d'entre elles, et qui dit tout aux plus fortes, aux plus étroitement unies à vous dans le recueillement,

(1) *Marc. 11. 17.*(2) *Matth. 6. 6.*(3) *Gal. 4. 6.*

et même dans la contemplation. C'est votre Esprit enfin qui anime tous les membres de l'Eglise militante, souffrante et triomphante, pour n'en faire qu'un corps dont il est l'âme, et c'est lui qui, par la prière des âmes qui triomphent, fait descendre la grâce dans les âmes qui combattent encore, et la consolation dans celles qui expient. O mon Dieu, qu'il est doux de se savoir uni par la communion des saints, à toutes les âmes qui prient sur la terre, aux saintes âmes qui prient en purgatoire, aux élus qui prient dans le ciel, à Marie la Mère de toutes, qui offre l'encens de la prière universelle dans son incomparable cœur à son Fils l'unique médiateur de justice, par lequel tout nous est venu de Dieu, et par lequel tout lui retourne !

Ma Mère ! il est bien faible, bien pauvre, le grain d'encens que je vous apporte, mais il ne brûlera pas seul dans le feu de votre cœur, et comme *je suis enfant de l'Eglise*, et que je veux vivre et mourir enfant de l'Eglise, je participerai vivant et mourant aux grâces que font descendre du ciel les prières de tous, et surtout la vôtre qui les achève et les complète, et j'ai la plus ferme confiance d'aller vous bénir au ciel de m'avoir obtenu sur la terre par les mérites de Jésus-Christ : la foi, l'espérance,

le repentir, l'amour, la persévérance, et d'avoir veillé sur mon âme jusqu'à la fin, pour la faire passer des bras de la mort dans le sein du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen!*

CHAPITRE XV.

LES FÊTES DE MARIE. LA VIE DE MARIE EST LA LUMIÈRE
DE LA NÔTRE. FÊTE DE L'IMMACULEE CONCEPTION.

La fidélité à la grâce.

A la fin de la dernière considération, nous avons indiqué parmi les signes de la supériorité du culte que l'Eglise rend à Marie sur le culte qu'elle rend aux saints, la chaîne des fêtes célébrées en l'honneur de la sainte Vierge, chaîne qui embrasse toute l'année, parce qu'elle embrasse toute la vie de la Mère et du modèle des âmes. Il est vrai que pour ne rien perdre de ce que l'Evangile nous révèle de la vie de Marie, et de ce que l'Eglise nous en rappelle dans ses fêtes, il faudrait ne pas séparer les fêtes du Fils de celles de la Mère, tant la vie de la Mère fut divinement unie à celle du Fils; mais nous pouvons suffisamment vérifier ce que nous avons dit du modèle qui nous est offert dans la vie de notre Mère, en parcourant ses fêtes principales.

Ces fêtes sont celles de son Immaculée Conception, de sa Nativité, de sa Présentation au temple, de son Annonciation, de sa Visitation, de sa Purification, de sa Compassion ou de ses douleurs, et de sa glorieuse Assomption. Si l'année ecclésiastique ne les range pas dans cet ordre, c'est parce qu'elle les place aux jours anniversaires de ceux où eurent lieu les mystères qu'elle célèbre, et qui forment les anneaux pleins de grâce de la vie entière de la Mère de Dieu. Le premier de ces anneaux, de ces mystères pleins de grâce, fut donc son Immaculée Conception. Nous avons compris déjà ¹ ce que nous exprimons, quand nous disons que Marie a été conçue sans péché, c'est-à-dire qu'au moment même où l'âme de la seconde Eve fut créée et unie à son corps, Dieu la revêtit et l'orna de la grâce sanctifiante, comme il le fit pour la première Eve, ne voulant pas que la femme bénie entre toutes, et destinée à devenir la Mère du Sauveur des hommes, entrât en ce monde souillée de la tache originelle ou privée de la lumière et de la splendeur de la grâce, comme les autres enfants d'Adam, mais qu'elle y parût, au contraire, toujours digne de celui qu'elle devait porter, et enrichie, dès le premier instant de sa vie, par les

(1) *C. 6. sup.*

mérites mêmes de Jésus-Christ, des dons du Fils de Dieu qui voulait devenir le sien.

C'est là ce que l'Ecriture enseigne quand elle appelle Marie *pleine de grâce*,¹ la grâce ayant rempli la vie de Marie comme elle a rempli son âme, ne laissant de vide nulle part.

C'est aussi ce que nous enseigne l'Eglise dans l'oraison de la fête de l'Immaculée Conception en disant à Dieu : *Deus qui per Immaculatam Virginis Conceptionem dignum Filio tuo habitaculum præparasti* : Seigneur, qui, par l'Immaculée Conception de la Vierge, avez préparé en elle un sanctuaire digne de votre Fils.

L'Immaculée Conception fut donc la première grâce accordée à Marie en vue de sa vocation divine. Ce fut, dans le temps, le premier acte de la Providence exécutant à son égard le dessein formé de toute éternité.

Qu'y a-t-il donc là qui puisse nous rappeler à nous-mêmes, nous faire rentrer en nous-mêmes ?

Il y a que chacun de nous a sa vocation divine aussi, et se trouve appelé par la Providence à aller à Dieu par une voie divinement voulue de toute éternité. Il y a que chacun de nous a reçu les dons et les

(1) *Luc. 1. 28.*

grâces proportionnées à cette fin, à partir de sa naissance et de son baptême,¹ et que si nous voulons nous souvenir fidèlement de cette chaîne de grâces, nous y trouverons une source abondante de reconnaissance, d'amour, de repentir, et de crainte filiale de combler la mesure de nos ingratitude. Il y a, enfin, ce que la sainte Eglise nous fait demander à Dieu par l'intercession de Marie et par les mérites de Jésus-Christ, dans l'oraison de la même fête : *Ut cor et corpus nostrum Immaculatum tibi, qui eam ab omni labe præservasti, fideliter custodiamus* : qu'aïdés de sa grâce, nous lui gardions fidèlement notre cœur et notre corps dans la pureté, en vrais enfants de celle qui fut préservée de toute tache.

PRIÈRE.

Oni, Seigneur, vous m'avez voulu du bien, et le souverain bien, de toute éternité. Vous m'avez préparé une voie pour aller à vous, et je me sou-

(1) Il y a trois sortes de baptême : le baptême d'eau, le baptême de sang ou le martyre, et le baptême de désir, c'est-à-dire, selon saint Thomas d'Aquin, la grâce de vouloir se sauver par l'accomplissement de la volonté de Dieu, grâce que Dieu ne refuse pas à ceux-là mêmes qui, par une ignorance invincible, ignorent encore l'Eglise véritable.

viens, je veux me souvenir toujours, des premiers rayons de lumière qui me l'ont fait reconnaître, et de toutes les clartés dont vous l'avez ensuite remplie. Qui est semblable à vous en bonté et en amour, ô mon Dieu ? Qui m'a aimé comme vous, et qui m'a prouvé son amour comme vous l'avez fait, ô le seul amour de ma vie qui ne m'avez jamais trompé ! Mais si rien n'est semblable à vous en amour, Seigneur, qui est semblable à moi en aveuglement et en ingratitude ? Je ne mérite plus rien, ou plutôt je mérite tous vos châtiments, et cependant j'espère que vous me donnerez des larmes, parce qu'elles vous sont dues, que vous aimez la justice, et que je l'aime encore moi-même, malgré tous mes péchés.

Marie, ma Mère, qui êtes si pure et si belle aux yeux de Dieu, regardez votre enfant ; et puisque les larmes du repentir peuvent seules le rendre cher encore à vos yeux, vous les lui obtiendrez parce que vous êtes sa Mère, et que vous voulez l'aimer toujours.

Accordez donc à Marie, Seigneur, ce qu'elle vous demande pour moi : *Ut cor et corpus Immaculatum tibi fideliter custodiam*, que je vous conserve chastes et purs ce cœur et ce corps que vous m'avez donnés, afin qu'au moment de ma mort, mon âme

aille à ma Mère et à vous, et mon corps attendre dans la tombe la résurrection glorieuse de vos enfants. *Amen!*

CHAPITRE XVI.

LA NATIVITÉ.

Un signe précurseur de la renaissance à la grâce.

Comme elle se vérifie bien dans la naissance de Marie, cette parole des saintes Ecritures sur l'action de la Providence : *Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter* : ¹ elle atteint son but avec force, mais pour l'atteindre, dispose tout avec douceur. La promesse de la rédemption est faite à nos premiers parents, après leur chute ; elle est renouvelée vingt siècles avant l'Incarnation, au père même de la race d'où devait naître le Messie ; mille ans plus tard, Dieu la redit à David en lui manifestant que le Christ sortirait de sa famille ; et malgré les révolutions des empires, malgré les grandes puissances d'alors, qui secouent successivement le petit peuple

(1) *Sap. 8. 1.*

élu, s'en emparent et l'enlèvent; malgré les captivités de ce peuple, malgré ses infidélités et celles de ses rois; malgré le temps, malgré les hommes, malgré le monde et l'enfer, voilà qu'au jour marqué par l'invincible Providence, apparaît sur la terre la femme promise à l'origine, la Vierge d'Isaïe, la fille de David, l'enfant d'Abraham, la seconde Eve mère du nouvel Adam, et qu'elle apparaît, non dans les délices de l'Eden, mais dans l'humble et sublime pauvreté qui convenait au Dieu de la crèche, à la Mère de la victime volontaire de l'orgueil de l'homme et du genre humain.

Nativitas tua, lui dit l'Eglise dans ses chants, *gaudium annuntiavit universo mundo : ex te enim, ortus est Sol Justitiæ, Christus Deus noster* : Votre naissance, ô Marie, fut un signe de joie pour toute la terre, car c'est de vous qu'est sorti le Soleil de Justice, le Christ notre Dieu, comme le soleil sort du sein de l'aurore. Cette apparition de Marie ne fut pas d'abord plus remarquée que l'apparition du Christ lui-même, mais elle n'en fut pas moins l'aurore véritable du grand jour de la rédemption. C'est pour la même raison que l'Eglise invoque Marie comme l'étoile du matin : *Stella matutina*, puisqu'elle fut véritablement le doux astre précurseur de ce grand jour de Dieu.

Mais ce que la naissance de Marie fut pour le genre humain en général, la naissance ou la renaissance de son amour dans nos cœurs l'est pour chacun de nous en particulier, c'est-à-dire le signe précurseur du lever ou du retour du Soleil de Justice dans notre âme. Il ne faut pas s'étonner que Jésus-Christ ayant voulu se donner au monde par sa Mère, veuille par elle aussi se donner à chacun de nous. L'expérience est ici décisive, et tous ceux que Dieu a initiés aux mystères des consciences l'attesteront : jamais la piété filiale envers Marie n'est restée longtemps seule dans une âme, toujours elle y a fait revenir Dieu, en ramenant l'âme elle-même à l'amour de Dieu. C'est que la confiance affectueuse en Marie est déjà un commencement de correspondance à la grâce, et un acte de fidélité à l'ordre établi de Dieu pour la communication des grâces.¹

Quand le nom de Marie plaît à un pauvre pécheur, et fait rentrer l'espoir dans son cœur d'esclave, ce pauvre esclave est bien près de voir briser ses chaînes. Quand une pauvre âme aime à dire et à redire : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce*, elle obtiendra bientôt de cette plénitude de grâce, qui est une plénitude de lumière et de vie, quelque

(1) V. ch. 12^e et 13^e sup.

rayon de l'une pour dissiper ses ténèbres , et quelques gouttes de l'autre pour étancher sa soif de bonheur et de paix.

PRIÈRE.

Que j'ai besoin, ô Marie , que j'ai besoin de cette lumière , et que j'ai soif de cette vie ! Je sais bien qu'ici-bas , nous ne pouvons jouir que du reflet divin de la vraie lumière , que du germe divin de la vraie vie, mais obtenez-moi du moins de jouir de l'un et de l'autre ; obtenez-moi assez de clarté et de force, par la persévérance dans la prière et la fréquente réception de la divine eucharistie, pour suivre jusqu'à la mort le chemin qui conduit à la pleine lumière et à l'éternelle vie.

Je comprends bien, ma Mère , pourquoi l'Eglise qui célèbre votre naissance , ne célèbre pas même celle de ses plus héroïques enfants, si ce n'est de celui que Jésus-Christ sanctifia par votre parole dans le sein même de sa Mère ; et je comprends aussi pourquoi elle n'appelle jour de notre naissance , *natalis dies*, que le jour même de notre mort : c'est qu'en sortant du sein maternel comme du premier monde où nous vivons tous, nous ne brisons les liens de cette obscure prison que pour entrer dans de nouvelles ombres, et pour tomber dans de nou-

velles chaines. Mais quand nous quitterons cette terre de servitude, quand nous sortirons du sein de cette seconde mère qui doit aussi nous enfanter dans la douleur, notre âme alors brisera ses derniers liens, pour entrer en possession de la pleine liberté des enfants de Dieu, dans le vrai séjour de la lumière, de la vie et de la paix : *In locum refrigerii, lucis et pacis.*

Je vous attends à cette heure de la mort et de la vraie vie, divine Mère de Celui qui n'a souffert l'une que pour nous donner l'autre. Que votre souvenir, que votre nom, fidèlement invoqué, me soit à cette heure suprême l'étoile qui me guide au port, et l'aurore du jour éternel. *Amen !*

CHAPITRE XVII.

LA PRÉSENTATION.

La grande loi de grâce qui nous oblige tous d'être à Dieu.

Il ne faut pas confondre la fête de la Présentation de Marie avec celle de la Présentation de notre Seigneur Jésus-Christ. Jésus enfant fut présenté au temple par sa sainte Mère le jour de la Purification, selon la loi de Moïse, et Marie enfant y fut présentée par ses bienheureux parents, saint Joachim et sainte Anne, non en vertu de la loi de Moïse qui ne regardait que le premier-né : *Omne masculinum adape-riens vulvam sanctum Domino vocabitur*,¹ mais en vertu de l'usage où l'on était chez les Hébreux de consacrer à Dieu, soit pour accomplir un vœu, soit par un sentiment de piété, des enfants qui recevaient alors une éducation sainte dans l'école même

(1) *Luc. 2. 23.*

du temple. La tradition historique nous en assure, et les Ecritures de l'Ancien Testament confirment ici la tradition historique. C'est cet usage qui a permis à Josabeth fille du roi Joram et sœur d'Ochosias, de soustraire le fils de celui-ci, le jeune Joas, à la fureur d'Athalie, et de le garder *six ans auprès d'elle dans les dépendances du temple*, comme on le lit au chapitre 11^{me} du 4^{me} livre des Rois, et au chapitre 22^{me} du second livre des Paralipomènes. L'Evangile rappelle aussi cet usage, lorsqu'il parle d'Anne la prophétesse qui habitait le temple : *quæ non discedebat de templo*,¹ comme l'habitait Josabeth, dévouée comme celle-ci, sans doute, à l'éducation des enfants consacrés à Dieu.

C'était bien là le saint lieu qui convenait aux premières années de celle que Dieu avait non-seulement choisie pour être son temple, mais pour être l'arche vivante du Saint des saints dans le Nouveau Testament.

La fête de la Présentation de Marie nous offre la vive et touchante image du parfait accomplissement de deux grands devoirs, dont l'un regarde les parents, et l'autre tous les enfants des hommes.

Quelle que puisse être, en effet, la destinée ou la

(1) *Luc. 2. 37.*

vocation de leurs enfants, les parents ne peuvent oublier que ces enfants, Dieu les veut à lui, et que les divers états de vie où il les veut, ne sont que des voies conduisant toutes à cette fin suprême de l'homme. Si nous devons être à Dieu, c'est que nous sommes de Dieu. La mère des Machabées rappelait cette vérité à ses héroïques enfants, quand elle leur disait : Je ne sais comment vous êtes apparus tels que vous êtes dans mon sein, car vous êtes l'œuvre de la toute-puissance de Dieu. Ne craignez donc pas d'immoler ici-bas à son amour les membres que vous tenez de lui, et qu'il vous rendra glorieux dans la vie future.¹

Tous ne sont pas appelés au sacrifice du martyre, mais tous sont appelés au sacrifice, et quelquefois au martyre du devoir qui est toujours le sacrifice de l'amour. Saint Augustin s'écrie quelque part : *Da amantem, et sentit quod dico* : donnez-moi quelqu'un qui aime, et il me comprendra. Le prophète royal aimait quand il disait à Dieu : Vos mains m'ont fait tout ce que je suis : faites-le-moi comprendre afin que j'accomplisse vos commandements. C'est comme s'il disait : Je suis tout de vous, ô mon Dieu, faites-le-moi comprendre afin que je sois tout à vous :

(1) 2. Macch. 7.

*Manus tuæ fecerunt me, et plasmaverunt me : da mihi intellectum ut discam mandata tua.*¹

Voilà la vérité des vérités, la grande loi qui regarde tous les hommes, loi d'amour et de justice, parce que l'amour est évidemment dû à Dieu, le cœur à celui qui l'a fait : *Hoc est maximum et primum mandatum.*²

Nous ne savons s'il est une preuve plus sensible de la blessure faite à la raison humaine par la chute originelle, que la difficulté où l'homme se trouve de voir une chose aussi claire que devrait lui être l'obligation où il est d'être à Dieu.

Cette difficulté toutefois est moindre dans notre enfance, quand les passions n'ont pas encore répandu leurs tristes ombres sur la grâce de notre baptême. Qui de nous ne se rappelle la facilité avec laquelle il saisissait alors la pensée de Dieu ? Qui ne se souvient de la réalité et de la suavité des premiers attraits de ce Dieu qui parle si bien à l'innocence ?

Plus tard, Dieu nous parle en changeant de ton, et nous redit la grande loi de l'amour en d'autres termes : *Si quelqu'un veut venir à moi, qu'il se renonce lui-même.*³ Si cette parole nous semble dure, c'est que nous sommes devenus aveugles, car l'ab-

(1) *Ps. 118. 73.* (2) *Matth. 22. 38.* (3) *Ibid. 16. 24.*

négarion qu'elle nous demande n'est toujours qu'à amour et justice. Comment serions-nous à Dieu, si nous ne voulions suivre que les vains caprices de notre volonté, au lieu de vouloir l'accomplissement de la volonté divine, de la sainte loi qui fait régner en nous la justice et la vérité? Quand on aime, on ne veut que ce que veut celui qu'on aime. Si on aime mal, on sacrifiera sa volonté au mensonge; mais si on aime bien, c'est-à-dire si on aime Dieu, et ce que Dieu veut qu'on aime, on verra se vérifier dans le sacrifice de l'obéissance cette promesse de la vérité vivante : *Mon joug est suave et mon fardeau léger*.¹ Celui qui embrasse la croix de l'obéissance et de l'amour pour plaire à Dieu, ne se traîne pas, mais court dans la voie des commandements, de la conformité à la volonté divine, qui est elle-même cette divine croix où notre volonté s'attache pour se redresser, et où elle ne meurt que pour revivre.

Marie, nous l'avons vu,² n'eut pas à vaincre la concupiscence, comme les autres enfants d'Adam, parce que Dieu l'avait dignement préparée à être la Mère du nouvel homme, mais elle eut à vaincre la douleur, et sa vie fut en réalité la plus héroïque des vies. Appelée à un degré de vertu dont nous n'avons

(1) *Matth. 11. 30.*

(2) *Ch. 10. sup.*

pas même l'idée, la fidélité à la grâce exigea d'elle une force et un courage supérieurs au courage et à la force de tous les saints. C'est à cette vie d'ineffable sacrifice que Dieu la prépara dans le temple où elle commença l'ascension des degrés d'amour et de douleur qui devaient la conduire jusqu'au calvaire : *Ascensiones in corde suo disposuit, in loco quem posuit.*¹ C'est dans le temple aussi qu'elle accumula les trésors intérieurs qui allaient bientôt lui attirer ce salut d'en haut : *Ave, gratia plena.*²

PRIÈRE.

Laissez les petits enfants venir à moi, disiez-vous, Seigneur, car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent. Je n'ai aucune peine à le croire, ô mon Dieu, car je me souviens encore des bienheureux jours de l'enfance, et je sais que vous parlez plus aux petites âmes qu'aux grandes, je veux dire qu'aux superbes. Oui, vous avez pour les enfants des lumières et des attraits que nous serions tous heureux de retrouver plus tard, quand la vaine science nous enfle l'esprit sans le remplir. Que ne sommes-nous toujours tous aussi raisonnables que nous l'étions au seuil de la vie, quand votre divine

(1) *Ps. 83. 6-7.*(2) *Luc. 1. 28.*

parole nous en montrait dès lors le grand but, l'inévitable terme ! Comme votre nom seul m'éclairait alors, ô Jésus, mon Sauveur et mon Dieu ! Comme vous aimer et vous obéir me paraissait doux et simple ! Comme je savais bien par expérience que la prière est la respiration de l'âme, de cette divine créature destinée à vivre de la vie même de son Père ! Comme je sentais que vous l'étiez, quand je vous disais : *Notre Père, qui êtes aux cieux !* Et comme je désirais d'aller où vous êtes !

O mon Dieu, comme tout est changé depuis ! Je m'en suis allé loin de vous, bien loin, Seigneur, et j'ai désiré la vie de ceux qui paraissaient vivre, mais qui étaient morts à vos yeux. Père ! j'ai péché contre le ciel et contre vous ! Mais ma Mère a prié pour moi, et me voici pleurant à vos pieds : *Redde mihi lætitiā salutaris tui et spiritu principali confirma me* : Rendez-moi la joie et l'esprit de mon enfance, ce premier esprit qui me venait de vous, et que j'ai perdu par ma faute ! Ecoutez Marie qui vous le redemande pour moi, et faites que je le reçoive pour ne plus le perdre jamais !

Très-sainte Vierge, ma mère, obtenez-moi de mourir de la mort qui n'est que la mort d'une heure, la mort d'un instant, avant de mourir encore, par le péché, de la mort qui serait éternelle !

CHAPITRE XVIII.

L'ANNONCIATION.

L'humilité.

La fête de l'Annonciation de Marie pourrait être appelée aussi la fête de l'Incarnation du Verbe. Celui qui s'est donné visiblement au monde le jour de sa Nativité que l'Eglise célèbre à la Noël, s'était déjà donné réellement au genre humain en se donnant à la nouvelle Eve le jour de l'Annonciation. A la Noël, l'Eglise nous montre Dieu répondant à ce cri de l'homme : *Aperiatur terra et germinet Salvatore* : que la terre enfante son Sauveur ; mais à l'Annonciation, elle nous le montre exauçant cet autre soupir de l'humanité : *Rorate, cœli, desuper et nubes pluant justum* : Cieux, distillez votre rosée, et que le *Juste* descende jusqu'à nous. C'est donc en ce jour que s'accomplit en réalité ce qui n'eut lieu qu'en figure, lorsque la rosée qui devait couvrir toute la terre, à

la prière de Gédéon le libérateur d'Israël, ne tomba d'abord que sur la toison cachée d'où elle devait se répandre sur le reste du monde.¹

Le jour de l'Annonciation fut ainsi celui du plus grand acte de la Providence, de la plus grande des œuvres de Dieu. La création qui fit être ce qui n'était pas, fut sans doute un acte d'infinie puissance, puisqu'il y a l'infini entre le néant et l'être. Mais l'incarnation du Verbe qui consumma l'union personnelle du Créateur et de la créature, fut un acte d'égale puissance, car si l'infini sépare le néant de l'être, il sépare également l'être créé de l'être increé. C'est ce qui a fait donner à l'incarnation, par l'apôtre saint Paul, le nom d'anéantissement, parce qu'il n'y a pas de terme dans le langage humain qui exprime mieux l'abîme infini que le Verbe a dû franchir pour se faire chair : *Semetipsum exinanivit formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus.*² La création et l'incarnation manifestent donc également la toute-puissance de Dieu. L'une et l'autre aussi sont des manifestations de son amour ; mais si l'amour de Dieu s'est manifesté dans le don qu'il nous a fait de l'existence, il s'est manifesté avec un tout autre éclat dans le don qu'il nous a fait de lui-même :

(1) *Lib. Jud. C. 6.*

(2) *Phil. 2. 7.*

Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei : C'est surtout en se faisant homme et Sauveur de l'homme que l'amour de Dieu s'est révélé à l'humanité. Il est donc vrai que le jour de l'incarnation ou de l'annonciation, fut le grand jour de Dieu, le jour par excellence de sa force et de sa bonté.

C'est ce jour de miséricorde qui fut promis à nos premiers parents, et qu'ils entrevirent dans le lointain des siècles comme le jour de leur future délivrance. C'est ce jour qui fut dès lors universellement attendu, parce qu'il devait être celui du *désiré des nations*.¹ C'est lui qui fut figuré par les grandes ombres de l'ancienne alliance, et annoncé par tous les prophètes. C'est lui qui fut marqué par Daniel avec une précision désespérante pour l'incrédulité,² et dans sa relation avec l'histoire et la fin des empires de la force qui passe, et le commencement de l'empire de l'esprit qui ne passe pas.³

Nous avons déjà entendu la voix du ciel annonçant à la terre l'établissement de cet empire sans

(1) *Agg.* 2. 8.

(2) V. le ch. 9 de Daniel, et l'exposé de cette prophétie dans le *Christ et les Antechrists*, p. 1. c. 2.

(3) Voyez les ch. 2 et 7 de Daniel, et leur exposé, *Ibid.*

fin ;¹ nous avons déjà recueilli les paroles du céleste envoyé par lequel Dieu traita de notre salut avec la nouvelle Eve, comme l'ennemi du genre humain avait traité de notre perte avec la première. Nous avons compris aussi tout ce que l'Evangile de l'incarnation nous révèle et de l'incomparable grandeur de Marie,² et de son invincible volonté de rester Vierge,³ mais nous n'avons pas sondé encore la profondeur de l'humilité qu'il nous découvre dans l'âme de la seconde Eve. L'orgueil de la première entraîna le chef du genre humain dans sa chute, l'humilité de la seconde attira le Sauveur, le chef de l'humanité nouvelle dans son sein. Elle plut à Dieu par sa virginité, et n'eût jamais été Mère du Christ, si elle n'eût été décidée à rester Vierge,⁴ mais ce fut cependant l'humilité qui la rendit Mère : *Placuit ex virginitate, ex humilitate concepit.*⁵ Voyez comment l'Evangile nous révèle la beauté ravissante de l'humilité de Marie, avant de nous en manifester la puissance : il ne dit pas que Marie fut troublée de l'apparition de l'ange, mais qu'elle fut troublée de sa parole : *Turbata est in*

(1) V. C. 8. sup.

(2) V. C. 4. sup.

(3) V. C. 8. sup.

(4) *Ibid.*(5) S. Bernard. *De Laud. V. M. hom. 2.*

sermone ejus. C'est que cette parole pleine de louange, la saluait pleine de grâce, et que l'humilité ne sait goûter que la louange de Dieu. Aussi, Marie se demandait-elle quel pouvait être ce langage, et l'envoyé du ciel dut-il la rassurer en lui disant que si elle était pleine de grâce, elle la devait tout entière à Dieu seul : *Ne timeas Maria : invenisti enim gratiam apud Deum*. Elle écouta dès lors sans crainte celui qui la laissait dans son néant, et devint la Mère de Dieu en se déclarant sa servante, au moment même où il l'élevait au-dessus de toutes les créatures : *Ecce Ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum*. Dieu ne travaille que sur le néant, et c'est parce que Marie savait son néant, et rendait fidèlement la gloire à Dieu seul, que Dieu voulut la voir coopérer librement à la plus grande de ses œuvres.¹ Celui qui nous a faits sans nous, ne veut pas nous sauver sans nous, et ne voulut pas non plus racheter la nature humaine sans elle.

La Rédemption devant être une œuvre de justice autant que d'amour, il fallait à Dieu une satisfaction pleinement digne de sa Majesté offensée, et par conséquent une victime expiatoire qui fût à la fois divine et humaine, humaine pour expier, divine

(1) Voyez p. 5-6. *sup.*

pour donner à cette expiation le prix infini voulu de Dieu. Eh bien ! c'est son humanité sacrée que le Verbe demande à notre nature en la demandant à Marie, et c'est le *fiat* de Marie qui donne au genre humain l'agneau de Dieu qui porte et qui emporte le péché du monde. Le *fiat* de Dieu fit tout sortir du néant, et le *fiat* du néant, je veux dire de l'humilité de Marie, fit sortir Dieu de lui-même pour se donner tout à nous. La plus profonde humilité fut ainsi l'instrument volontaire et libre du plus grand ouvrage de la Toute-Puissance.

Dieu est toujours le même : il ne fait jamais de choses vraiment grandes, soit dans le cœur de l'homme, soit par les mains de l'homme, qu'à proportion de l'humilité et de l'obéissance de l'homme. Les œuvres de l'orgueil ne sont grandes qu'en apparence : elles s'évanouissent comme un vain bruit : *Perierunt cum sonitu*.¹ Ce qui vit et ce qui demeure ne tire sa vie et sa force que de Dieu. Il est seul la source des vertus qui rendent l'âme grande à ses yeux ; seul le principe des choses humaines qui résistent au temps et à elles-mêmes. Or, c'est l'humilité de l'âme qui puise seule à cette source, et c'est l'humilité de ceux qui fondent les choses vraiment

(1) *Ps.* 9. 7.

vivantes et durables, qui puise seule aussi à la source divine la vie qui les fait vivre et la force qui les fait durer.

Si nous manquons de grâce pour construire l'édifice intérieur des vertus, et si nous sommes sans force et sans fécondité pour opérer le bien au dehors, c'est que nous manquons d'humilité. L'humilité engendre en nous la magnanimité, en nous inspirant tout à la fois la défiance de nous-mêmes et la confiance en Dieu. L'orgueil, au contraire, nous porte au découragement, après nous avoir enflé le cœur, parce que nous ne trouvons pas en nous-mêmes ce qu'il nous y fait chercher en vain. Heureux alors celui qui se voyant tel qu'il est, dit à Dieu du fond de sa misère : *Cognovi, Domine, quia æquitas judiciorum tua : et in veritate tua humiliasti me. Fiat misericordia tua ut consoletur me* :¹ J'ai vu, Seigneur, que vos jugements sont droits, et que vous m'avez humilié, dans ma faiblesse, par amour de la vérité et de la justice : j'attends maintenant que votre miséricorde me console, car toute mon espérance est en vous, et je compte, sur votre parole, à cette divine promesse : *Quoniam in me speravit liberabo eum, protegam eum quoniam cognovit nomen meum*.²

(1) Ps. 118. 75-76.

(2) Ps. 90.

PRIÈRE.

J'entends, ô mon Dieu, votre fidèle apôtre me dire par le mouvement même de votre esprit : *Qu'as-tu que tu n'aies reçu, et si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifies-tu, comme si tu l'avais de toi-même?*¹ Et je vois à la lumière de cette vérité que l'orgueil n'est qu'injustice et mensonge. Je le vois avec une pleine clarté, ô mon Dieu, et cependant cette injustice a pénétré comme une huile malfaisante toutes les facultés de mon âme, et ce mensonge s'est comme identifié avec tout mon être. Il y a quelque chose en moi qui tend à ravir à Dieu la gloire qui lui appartient; il y a quelque chose en moi qui tend à se faire le centre de tout, à tout rapporter à soi, c'est-à-dire à renverser, par un désordre monstrueux, l'ordre de la vérité et de l'amour qui rapporte tout à Dieu. Vaine et folle tentative, Seigneur, mais que son impuissance ne rend pas moins odieuse. Donnez-moi du moins, ô mon Dieu, donnez-moi de haïr cet orgueil que je porte en moi, puisque la haine du mal est le commencement du bien, et la haine de l'orgueil le premier pas dans la voie de l'humilité.

(1) *I. Cor. 4. 7.*

C'est dans cette voie que vous devez me conduire, sainte Mère de l'agneau de Dieu, afin que j'arrive un jour où vous êtes. Oui, j'ai la ferme confiance que vous aurez pitié de moi, et que vous, si pleine de grâce, et pourtant toujours si humble, vous ne permettrez pas que moi votre enfant, je reste si pauvre et en même temps si orgueilleux. Votre divin Fils, je le sais, *résiste aux superbes, et ne donne sa grâce qu'aux humbles*.¹ Demandez-lui donc pour moi l'humilité, et tout ce qui doit me la faire acquérir. Je n'ignore pas qu'en vous priant ainsi, je demande le remède amer de l'humiliation, mais je sais que l'amertume de ce calice se change bien vite en douceur, parce qu'elle introduit dans notre âme la grâce, l'amour et la paix. La pauvre nature déchue, aveugle, ingrate et révoltée, craint en moi l'humiliation comme la mort, mais vous ne ferez pas attention à cette crainte, et vous prouverez à votre enfant votre amour de Mère, en lui obtenant sa guérison comme malgré lui. — *Amen ! Amen !*

(1) *Jac. 4. 6. — I. Pet. 5. 5.*

CHAPITRE XIX.

LA VISITATION.

Mystère de foi, de charité, d'humilité, de grâce
et de consolation.

Immédiatement après le récit de l'Annonciation, nous lisons dans l'Evangile :

« Dans ce temps-là même, Marie se mit en chemin, et se rendit avec empressement à une ville des montagnes de la Judée.¹ Elle entra dans la maison de Zacharie, et salua Elisabeth. Dès qu'Elisabeth entendit le salut de Marie, l'enfant qu'elle portait tressaillit dans son sein, et Elisabeth fut remplie du Saint-Esprit,² et elle s'écria : Vous êtes bénie entre

(1) A Hébron, ville sacerdotale où demeurait Zacharie.

(2) Elle fut remplie du Saint-Esprit en même temps ou plutôt après saint Jean-Baptiste, comme l'indique clairement le rapport du v. 45 avec le v. 41 du même chapitre de saint

les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me peut venir que la *Mère de mon Seigneur* me visite? Car au moment où j'ai entendu votre voix, lorsque vous m'avez saluée, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein. Vous êtes bienheureuse, vous qui avez cru que les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur s'accompliraient. »

« Et Marie répondit : Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est transporté de joie en Dieu mon Sauveur et mon salut, parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse de sa Servante, et que tous les siècles vont m'appeler bienheureuse, le Tout-Puissant ayant fait en moi de grandes choses. Son nom est Saint, et sa miséricorde se répand de génération en génération sur ceux qui le craignent. Il a montré la puissance de son bras; il a dissipé les desseins cachés des superbes; il a renversé les grands et les puissants de leur trône, et il a élevé les petits; il a comblé de biens les pauvres et les affamés; et renvoyé les riches les mains vides. Il a eu pitié d'Israël son serviteur, se ressouvenant de sa miséricorde, selon la parole qu'il

Luc. Le premier de ces versets dit de saint Jean-Baptiste : *Il sera rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa Mère*, et le second dit : *L'enfant tressaillit dans son sein, et Elisabeth fut remplie du Saint-Esprit.* »

en a donnée à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour toujours¹ »

Quelle scène ! L'ancienne alliance, dans le dernier de ses prophètes, dans celui qui fut *plus que prophète*, tressaille à la rencontre de la nouvelle, et la bénédiction promise à nos premiers parents, la bénédiction promise au père des croyants, et pour son peuple et pour tous les peuples : *In semine tuo benedicentur omnes gentes*,² commence à se répandre par le Verbe incarné, mais au moyen de la femme bénie entre toutes, de la femme promise aussi à l'origine, et qui vient de nous faire entendre le cantique de la miséricorde répandue sur toutes les générations. Eve avait été l'instrument de la malédiction : Marie choisie pour être l'instrument de la bénédiction, rend grâce à Dieu au nom du genre humain, car c'est pour le genre humain tout entier qu'elle l'a reçue, qu'elle la porte renfermée dans son vivant tabernacle, et qu'elle en communique les prémices à celui-là même qui devait annoncer au monde la présence de son Sauveur. Encore un peu, et la grâce du libérateur d'Israël encore cachée dans le sein de la nouvelle Eve, comme la rosée dans la toison de Gédéon, va couvrir toute la terre, et alors le cantique de Marie

(1) *Luc. 1. 39-55.*

(2) *Gen. 22. 18.*

deviendra celui de l'humanité, et tous les siècles le feront entendre jusqu'à leur consommation.

Ne nous contentons pas cependant de jouir de la grandeur de cette divine scène, sans recueillir les leçons que nous y donne notre Mère.

La première est une leçon de charité. Marie que l'ange du Seigneur avait trouvée dans la solitude, et dont la foi, la pureté, l'humilité, avaient fait descendre en elle le Verbe de Dieu, Marie déjà pleine de grâce avant l'incarnation, se trouvait désormais pleine de Dieu même. Le monde n'était plus rien pour celle qui possédait Dieu, et le silence de la contemplation qui toujours avait fait ses délices, était désormais l'unique vie de sa vie. Cependant, Dieu veut qu'elle en sorte, Dieu veut qu'elle se quitte elle-même pour communiquer aux autres quelque chose de sa plénitude, et qu'elle le fasse sans tarder, peu de temps après l'Annonciation, car l'Evangile nous dit que ce fut en ce temps-là même que Marie se mit en chemin pour se rendre avec empressement aux montagnes de la Judée : *Exurgens autem Maria in diebus illis abiit in montana cum festinatione in civitatem Juda.* Elle savait le bien que par elle Dieu voulait y faire ; elle savait que son divin Fils voulait sanctifier son précurseur, que celui-ci devait recevoir la grâce, et qu'il devait la recevoir en tressaillant à sa voix, à

l'approche du Verbe : *Ut facta est vox salutationis tuæ in auribus meis*. Marie s'arrache donc au repos délicieux de la contemplation, non pour aller, mais pour voler au pays des montagnes : *Abiit in montana cum festinatione*. Si tous les saints, remplis de l'esprit de Dieu, eurent une soif ardente de la prière, du silence et de la solitude, tous ceux qui furent destinés à répandre sur les autres les grâces dont il les avait comblés, n'eurent pas une soif moins ardente de se vaincre eux-mêmes, en s'arrachant aux joies intérieures pour l'amour de leurs frères. Mais quelle différence entre la grâce des saints et la plénitude de la grâce de Marie ! Quelle différence entre l'amour des saints et l'amour de Marie pour le silence de la contemplation ! Quelle différence entre le sacrifice que firent les saints pour obéir à la voix de la charité et s'arracher au divin repos de l'âme, et le sacrifice que dut faire Marie pour sortir du ciel qu'elle avait dans le cœur, et reprendre les durs chemins de ce monde ! Mais c'était le sacrifice de la charité, le sacrifice de l'amour des âmes, et elle n'hésite pas un instant, elle s'empresse de courir où Dieu la veut : *Viam mandatorum cucurri dum dilatasti cor meum*. Elle demeure aussi chez Elisabeth aussi longtemps que le veut le Verbe, qui doit continuer par elle, comme il l'avait commencée, l'œuvre de la sanc-

tification du plus grand des prophètes : *Non sola familiaritatis est causa, quod diu mansit, sed etiam tanti vatis profectus. Nam si primo ingressu tantus profectus extitit, ut ad salutationem Mariæ exultaret infans in utero, repleretur Spiritu Sancto Mater infantis, quantum putamus usu tanti temporis Sanctæ Mariæ addidisse præsentiam.*¹

A cet exemple de charité, Marie en joint un autre dont nous avons tous un immense besoin, l'exemple de la plus profonde humilité dans la plus grande élévation. Elisabeth éclairée de Dieu et remplie de confusion, dit à Marie : *Comment la Mère de mon Dieu daigne-t-elle venir jusqu'à moi ?* Et elle ne dit que la vérité, quand elle appelle Marie *bienheureuse et bénie entre toutes les femmes* ; mais Marie plus éclairée encore, ne dit non plus que la vérité, quand elle renvoie toute louange à Dieu seul, à l'unique source de tout bien, de toute grâce, de toute grandeur : *Omnia ex te, et ideo in omnibus es laudandus*, et qu'elle s'écrie : *Vous me louez, et moi je loue le Seigneur : Magnificas matrem Domini, sed magnificat anima mea Dominum !* Vous me louez de la grandeur où vous me voyez élevée, mais c'est le Tout-Puissant qui seul a fait en moi ces grandes

(1) S. Ambros. In Luc. 4. 56.

choses, et qui a bien voulu jeter les yeux sur la bassesse de sa servante. Marie nous découvre ainsi les deux sources de l'humilité : la connaissance de Dieu et la connaissance de nous-mêmes, et elle nous fait comprendre que la plus profonde humilité est toujours la plus profonde vérité.

Enfin, le mystère de la visitation est un mystère de consolation, parce qu'il nous rappelle d'une manière sensible l'ordre établi de Dieu pour la communication des grâces, cet ordre dont nous avons longuement parlé plus haut,¹ et dont la visitation de Marie est comme l'image vivante. Toutes les grâces viennent de Dieu : *Omne datum optimum et omne donum perfectum de sursum est, descendens a Patre luminum.*² Mais toutes les grâces nous viennent par les mérites de Jésus-Christ, unique médiateur de justice entre Dieu et les hommes, puisqu'il nous a seul réconciliés avec Dieu et rachetés au prix de son sang. Ces grâces cependant, il veut que nous les lui demandions, que nous les demandions aussi les uns pour les autres : *Orate pro invicem ut salvemini; multum enim valet deprecatio justi assidua,*³ et qu'à la médiation de justice se joigne par conséquent la médiation de prière ou d'intercession. Or, c'est dans

(1) C. 12. et C. 13.

(2) Jac. 1. 17.

(3) Jac. 5. 16.

l'ordre d'intercession que nous avons vu Marie constituée médiatrice universelle,¹ et c'est cette charge d'amour et vraiment digne de son cœur maternel que nous lui voyons remplir, lorsqu'elle communique par un mot de sa bouche bénie, la première grâce du Nouveau-Testament au dernier des prophètes de l'ancien. Cet ordre voulu de Dieu eut son action dans tous les siècles, car si toutes les grâces accordées au monde l'ont été en vue des mérites de Jésus-Christ, elles l'ont été aussi en vue des prières de sa Mère, et comme à la voix de la seconde Eve, de la Mère de la vie nouvelle.

PRIÈRE.

Mon Dieu, je vous bénis de cet ordre! je suis plein de reconnaissance et de joie quand je pense que vous voulez tout m'accorder par les mérites de Jésus-Christ, et à la prière de Marie. Ma pauvre prière ne sera donc jamais seule. Non, ma Mère l'achevera et l'offrira toujours, surtout si je suis fidèle à l'invoquer filialement, et pour obtenir la grâce de me vaincre, et pour obtenir celle de vous plaire. La grâce, je le sais, Seigneur, nous est pré-

1) *V. C. 12. et C. 15. sup.*

parée pour nous rendre semblables à vous par l'accomplissement de votre divine volonté. Je l'obtiendrai certainement si je la désire pour cela, si je la demande pour cela : *Ut fiat voluntas tua !* Je la demanderai donc par la prière de votre divin Fils, par le *Notre Père !* et j'y ajouterai toujours la douce prière de l'Eglise universelle : l'*Ave Maria*, afin que Marie vous offre elle-même pour moi l'oraison dominicale achevée par son cœur. Vous voulez que je ressemble à Jésus comme Marie, Seigneur ; vous voulez que je sois humble , chaste , charitable, obéissant : *Fiat voluntas tua !* Que votre sainte volonté se fasse en moi, maintenant et toujours, et à l'heure de ma mort : *Nunc et in hora mortis nostræ. Amen.*

CHAPITRE XX.

LA PURIFICATION DE MARIE ET LA PRÉSENTATION DE JÉSUS AU TEMPLE.

La loi mosaïque. — La loi primitive. — L'accomplissement
des prophéties.

Ouvrons l'Evangile, afin de ne rien perdre de ce qu'il nous révèle du mystère de la Purification et de la Présentation :

« Huit jours après sa naissance l'enfant reçut la circoncision , et on lui donna le nom de Jésus, ce nom que l'ange lui avait donné déjà avant l'incarnation : *Priusquam in utero conciperetur*. Et les jours fixés par la loi pour la purification (de sa mère) étant accomplis, ils le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, selon ce qui est encore écrit dans la loi : Tout premier-né sera consacré à Dieu ; et aussi afin d'offrir en sacrifice, comme porte la loi du Seigneur, deux tourterelles ou deux jeunes colombes.

» En ce temps-là, il y avait à Jérusalem un homme appelé Siméon : c'était un homme juste et plein de la crainte de Dieu, qui attendait la consolation d'Israël, (la venue du Messie). Le Saint-Esprit était en lui, et lui avait même révélé qu'il ne mourrait pas sans avoir vu le Christ du Seigneur. Poussé au temple par une inspiration de ce divin Esprit, lorsque les parents de l'enfant Jésus l'y apportaient pour accomplir à son égard l'ordre de la loi, il le prit lui-même entre ses bras, et bénit Dieu en disant : Vous laisserez maintenant, Seigneur, suivant votre parole, votre serviteur s'en aller en paix, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous donnez au monde, celui que vous voulez manifester à toutes les nations, la lumière qui doit éclairer les gentils, et la gloire d'Israël votre peuple.

» Son père¹ et sa mère étaient ravis d'entendre ce que l'esprit de Dieu faisait dire à Siméon qui les bénit (d'avoir pour fils le Messie, le Sauveur du monde), et qui parla ainsi à Marie sa Mère : Cet

(1) Joseph *passait*, dit l'Evangile, pour le père de Jésus : *Ut putabatur filius Joseph*. Cependant, quoiqu'il n'en fût que le père putatif, sa qualité d'époux de Marie lui donnait non-seulement le nom, mais *l'autorité* et le *cœur* d'un père dans la sainte famille, où Jésus le Maître du monde obéissait : *Et erat subditus illis*.

enfant sera le salut d'un grand nombre, et aussi la perte de plusieurs qui le méconnaîtront en Israël, car il sera en butte à la contradiction : Et vous-même, vous aurez l'âme transpercée d'un glaive ; et c'est à la contradiction, à l'épreuve, que l'on découvrira les pensées des cœurs.¹ »

Pour mieux entendre tout ce passage de l'Evangile, il faut rappeler les deux lois de l'Ancien-Testament dont il fait mention :

La première prescrivait aux femmes qui avaient mis un fils au monde, de rester quarante jours (quatre-vingts si c'était une fille) sans approcher du sanctuaire, et quand ce temps serait écoulé, de n'entrer dans le sanctuaire qu'après avoir offert un agneau en holocauste, et une jeune colombe ou une tourterelle en sacrifice expiatoire du péché. Si la femme était pauvre, elle devait offrir deux jeunes colombes ou deux tourterelles, l'une en holocauste, et l'autre en expiation.² Cette loi positive rappelle la vérité dont nous portons tous la trace, la vérité de notre déchéance originelle, et s'appuie sur la loi naturelle de la propagation de notre race par la génération, en vertu de laquelle la nature humaine se transmet *telle qu'elle est*, et passe ainsi à

(1) *Luc. 11. 21. 35.*

(2) *Lev. 12.*

travers les âges comme les eaux d'un fleuve qui roulent avec elles l'infection de leur source. La seconde loi positive de l'Ancien-Testament dont parle l'Evangile de la purification, est celle qui prescrivait aux mères d'offrir à Dieu leur premier-né et de le racheter,¹ en mémoire des premiers-nés d'Israël préservés par le sang de l'agneau du glaive de l'ange exterminateur, qui frappa les premiers-nés de l'Egypte pour vaincre l'obstination de la tyrannie égyptienne, et rendre la liberté au peuple premier-né de Dieu. Cependant la consécration à Dieu des enfants premiers-nés remonte plus haut encore, puisqu'ils étaient déjà destinés au sacerdoce sous la loi de nature par la révélation primitive,² Dieu de-

(1) *Exod. 13.*

(2) La loi appelée *de nature* pour la distinguer de la loi *écrite* ou de la révélation mosaïque, et de la loi *de grâce* par excellence ou de la révélation chrétienne, la loi appelée *de nature*, disons-nous, n'est pas la loi *purement naturelle*. Celle-ci eût répondu à l'état de nature pure qui n'a jamais été celui de l'humanité, quoiqu'il eût pu l'être. L'état réel, positif de l'humanité, a été d'abord l'état de nature intègre et de grâce originelle répondant à la destinée surnaturelle de l'homme positivement voulue de Dieu. Ensuite, ç'a été l'état de nature déchue, corrompue, *corruptæ*, dit saint Thomas, et miséricordieusement rappelée à sa fin première par la grâce de la rédemption, et cela dès l'origine aussi, car le sacrifice

mandant dès lors l'offrande des prémices de toutes choses, afin que l'homme n'oubliât jamais le grand devoir de reconnaissance et d'amour qu'a si bien formulé cette parole d'un saint : *a te recepi, recipe!* Mais sous la loi écrite ou par la révélation mosaïque, au lieu des enfants premiers-nés de tous les juifs, Dieu avait choisi entre les douze tribus celle de Levi dont tous les enfants mâles devaient être consacrés au service du temple. Cependant, il fallait toujours présenter au temple les premiers-nés des autres tribus et reconnaître en les rachetant le souverain domaine de Dieu.¹

de la rédemption fut accepté dans la pensée de Dieu, dès l'origine du monde : *Agnus occisus ab origine mundi*. La révélation primitive, la révélation mosaïque, la révélation chrétienne, ne sont que les phases de la même révélation du Verbe depuis son aurore jusqu'à son plein jour. Dieu a parlé à nos premiers parents et aux patriarches ; il a parlé à Moïse et aux prophètes ; il a parlé par son Fils ou par son Verbe incarné lui-même : *Multifariam, multisque modis loquens Deus patribus in prophetis, novissime locutus est nobis in Filio quem constituit heredem universorum, per quem fecit et sæcula*, nous dit saint Paul. Voilà pourquoi notre Seigneur Jésus-Christ a dit dans l'Evangile qu'il n'est pas venu changer la loi divine, mais l'accomplir : *Non veni solvere, sed adimplere*.

(1) Voyez le Nouveau-Testament. Traduit par le P. Lalle-mant.

Les textes respectifs de l'Ancien et du Nouveau-Testament, prouvent avec évidence que la première de ces lois n'obligeait pas la très-sainte Vierge. En effet, l'Evangile nous dit avec une pleine clarté que Marie eût préféré renoncer à la maternité divine, que d'y être élevée au prix de sa virginité,¹ et qu'elle est devenue Mère en restant Vierge, Dieu formant lui-même le nouvel homme immédiatement dans son sein, comme il avait seul immédiatement formé le premier homme en le tirant du sein de la terre. Marie conçut donc sans concupiscence par l'opération de l'Esprit de Dieu seul, et enfanta sans douleur celui qui, semblable à la lumière, pénétra les chastes entrailles de sa Mère, comme il pénétra les portes du Cénacle et la pierre de son sépulcre. Or, la loi de la purification obligeait la femme qui avait conçu et enfanté comme toutes les filles d'Eve, ainsi que le dit formellement le texte de l'Ancien-Testament.² Elle ne regardait donc pas la nouvelle Eve.

Mais pourquoi Marie voulut-elle s'y soumettre?

Pour la divine raison qui porta Jésus-Christ lui-même à se soumettre à la loi mosaïque, à la cir-

(1) *V. C. 8. sup.*

(2) *Mulier, si suscepto semine pepererit masculum. (Lev. c. 12).*

concision, au baptême de la pénitence de son précurseur, à la présentation au temple où il voulut bien être racheté comme les autres enfants d'Israël, et enfin au sacrifice de la croix où il fit la pénitence du genre humain : *Oblatus est quia ipse voluit.*¹ Celui qui était descendu des cieux pour faire cette pénitence parfaite et universelle à laquelle il ne nous resterait qu'à participer par sa grâce, a pris pour cela la ressemblance du pécheur : *In similitudinem carnis peccati.*² C'est ce qu'il a déclaré à saint Jean-Baptiste quand celui-ci lui disait : Mais c'est moi qui suis obligé de recevoir de vous le baptême ! Oui, lui répondit Jésus, mais il faut *que j'accomplisse toute justice.*³ Il voulut donc se soumettre à la loi, dit saint Paul, afin de racheter ceux qui étaient les sujets de la loi, et porter la peine de toutes nos prévarications : *Christus nos redemit de maledicto legis, factus pro nobis maledictum...*⁴

En voyant son fils ainsi couvert de la robe du pécheur, comme le dernier des hommes, *novissimum virorum*, la très-sainte Vierge innocente et sans tache voulut imiter l'agneau de Dieu, et se

(1) *Is. 53. 7.*(2) *Rom. 8. 3.*(3) *Matth. 3. 5.*(4) *Gal. 3. 13.*

soumettre comme la dernière des femmes à toutes les prescriptions qui ne la regardaient pas.

Quant à la loi de la présentation ou du rachat des premiers-nés, Jésus et Marie s'y soumirent pour une autre raison encore. C'est que Jésus-Christ venait établir le sacerdoce du Nouveau-Testament, le sacerdoce parfait qui devait remplacer celui de la loi de nature et de la loi écrite, et qu'étant lui-même l'unique source de ce sacerdoce, *le premier-né* de toute créature,¹ le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech,² il voulut être offert par sa Mère dans le temple en signe de son oblation future sur la croix, comme il veut être offert à perpétuité par une mère aussi, par notre Mère la sainte Eglise, sur tous les autels du monde, en mémoire de la même oblation du Calvaire, du même sacrifice une fois consommé d'une manière sanglante.

Enfin, il y eut une raison générale ressortant du plan divin de la rédemption, pour que Jésus et Marie accomplissent toutes les prescriptions de la loi : C'est que la rédemption elle-même par le Verbe fait chair, ne devait être pleinement manifestée au monde que lorsqu'elle serait accomplie par la vie, la passion, la mort, et la résurrection de Jésus-

(1) *Coloss. 1. 15.*

(2) *Ps. 109.*

Christ. Jusqu'à la victoire du Christ sur la mort : *Qui mortem nostram moriendo destruxit*, jusqu'à son triomphe sur l'enfer qui n'a plus aucun droit sur les âmes *qui veulent être libres*, le mystère du salut devait être enseveli dans l'ombre et le silence, et n'y être découvert que de quelques âmes choisies par la providence pour être la semence bénie, mais cachée encore, de l'Eglise universelle. C'est ainsi que la Divinité du Verbe incarné et la virginité de sa mère furent voilées par le mariage virginal de Joseph et de Marie ; c'est ainsi que la naissance de Jésus à Bethléem, selon les prophéties, fut bien glorifiée par les anges du ciel, par les trois sages privilégiés de l'Orient, par les simples bergers de la Palestine, mais que tout cela fut bientôt oublié de la foule, perdu dans le bruit que faisait le monde, et dans l'état de l'empire romain que *la petite pierre détachée de la montagne sans la main de l'homme* allait cependant renverser, et remplacer par l'empire spirituel et sans fin. C'est donc ainsi qu'en ce jour de la Purification de Marie et de la présentation de Jésus au temple, nous voyons bien deux âmes divinement éclairées, le saint vieillard Siméon et Anne la prophétesse, reconnaître Jésus pour l'enfant de la promesse, la gloire d'Israël, le désiré des nations, mais que tout le reste de la na-

tion, et dans le temple et hors du temple, regarda passer avec indifférence ces trois pauvres soumis à la loi et comme voilés par elle, Jésus, Marie et Joseph, sans se douter que Joseph fils de David était en réalité ce que l'ancien patriarche Joseph fils de Jacob n'avait été qu'en figure, le gardien du *pain* vivant qui devait apaiser la faim du monde; que Marie, fille de David aussi, était la femme annoncée à l'origine, la vierge d'Isaïe, la mère de l'Emmanuel ou du Dieu fait homme; que Jésus enfin était ce Dieu anéanti par amour dans son incarnation, le véritable agneau pascal, la victime du genre humain, le salut et la lumière des peuples. Plus tard seulement, ces peuples appelés à la foi par les apôtres de Jésus ressuscité, devaient répéter dans leurs chants le cri de joie du saint vieillard Siméon : *Lumen ad revelationem gentium*, et aller à pareil jour, le flambeau de la foi à la main, comme à la rencontre du second avènement de Jésus-Christ.

C'était plus tard aussi, que tous devaient voir avec une pleine clarté ce que méconnut le prodigieux aveuglement des Juifs, et ce que des infidèles volontaires peuvent seuls encore méconnaître, c'est-à-dire qu'en apparaissant dans le temple rebâti après la captivité d'Israël et la destruction du temple de Salomon, Jésus-Christ accomplissait les prophéties d'Aggée et

de Malachie sur les temps du Messie. Consolez-vous, disait Aggée aux vieillards qui comparaient avec larmes le second temple au premier, consolez-vous, car la gloire de ce second temple sera plus grande que celle du premier, puisque c'est dans le second que le *désiré des nations* apparaîtra.¹ Oui, ajoutait Malachie, il vient à son temple le Maître que vous attendez, et l'envoyé du Nouveau-Testament que vous désirez.² Or, le second temple a été détruit par les Romains, comme le premier l'avait été par les Chaldéens. Le second l'a été de fond en comble, selon la prédiction de Jésus-Christ, en punition du déicide d'Israël, comme l'avait déjà annoncé Daniel, et il l'a été dans le siècle même de l'incarnation du Fils de Dieu, comme l'atteste encore à cette heure, au forum romain, le monument que le paganisme croyait élever à la gloire de Titus, mais qu'il élevait, sans le savoir, à la gloire de la vérité primitive, mosaïque et chrétienne. Les Juifs doivent donc renier Moïse et les prophètes, ou montrer le Messie qui a passé par le second temple, et avouer que ce Messie ne peut être que celui qui non-seulement s'est donné pour tel, mais qui est mort selon les prophéties, pour avoir affirmé sa mission et sa Divinité ; qui a con-

(1) *Agg. 2. 8.*(2) *Malach. 3. 1.*

firmé sa parole par ses miracles et par le splendide accomplissement de tous les anciens oracles ; qui a promis de ressusciter le troisième jour ; qui est sorti du tombeau vainqueur de la mort, épouvantant ses gardes par ses anges descendus des cieux ; qui est apparu à ses apôtres et à ses disciples, conversant quarante jours avec eux du règne de Dieu, c'est-à-dire de son Eglise ; qui a transformé des pauvres et timides pécheurs en docteurs des nations, envoyant son apostolat à tous les siècles pour réunir les hommes, ses enfants dispersés, dans le sein de la grande famille, ce grand empire spirituel qui l'adore et qui ne passera pas.

Oui, c'est le Christ de Dieu qui entre aujourd'hui dans son temple ; c'est le Fils de Dieu, le Fils de l'éternité incarné dans le temps, le premier-né de toute créature par son humanité, parce qu'il a été le premier voulu dans le plan divin de la providence ; ¹ l'agneau sans tache dont l'autre n'était que la figure, la victime dont toutes les autres victimes ne furent que les ombres, le prêtre éternel dont tous les prêtres ne furent que l'image et ne sont que l'organe ; c'est lui qui offre dès aujourd'hui le sacrifice qu'il consommera sur la croix.

(1) V. ch. 2. *sup.*

PRIÈRE.

Lumen ad revelationem gentium ! Mon Seigneur et mon Dieu, je vous ai offert toutes ces prières, et en mon nom et au nom de mes frères, mais laissez-moi vous parler seul ici, et vous rendre grâce au souvenir de cette parole entendue autrefois, le jour même de la fête de votre présentation au temple, dans l'un des plus vieux temples de la chrétienté, dans le plus remarquable peut-être de tout l'Occident, dans la basilique qui fait depuis près de mille ans la gloire de la vieille cité romaine de sainte Hélène, de la ville de Clovis le premier roi chrétien des Francs, dans Notre-Dame de Tournay enfin, où je m'étais dépouillé de la livrée du monde pour revêtir l'habit du sanctuaire. Deux cents lévites s'avançaient, le flambeau en main, à la rencontre de l'Emmanuel, et tous les échos du vieux temple redisaient : *Lumen ad revelationem gentium !* O mon Dieu, faites que cette lumière brille toujours à mes yeux comme alors ! faites que je sois toujours dévoré comme alors de la soif de la répandre, et d'en faire jouir ceux qui ne savent pas que toutes les lumières de la science ne sont que des ombres en comparaison de celle-là !

Et vous, ma Mère, vous qui m'aviez conduit dans

le temple où je devais trouver votre divin Fils, souvenez-vous de la demande que je vous fis alors de lui offrir cette prière pour moi : *Unam petii a Domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ*¹ : je n'ai qu'un désir, le seul dont j'implore l'accomplissement, c'est de vivre et de mourir fidèle au service de Dieu et des âmes. *Amen!*

(1) *Ps. 26. 4.*

CHAPITRE XXI.

LA PURIFICATION DE MARIE. (*Suite.*)

L'humble obéissance.

Maintenant que nous savons à quelles lois Marie s'est soumise, et pourquoi elle s'y est soumise, il est temps de rechercher quelles leçons elle nous a laissées par cette soumission, et si nous y sommes fidèles.

La première est une leçon d'humilité. Notre divine Mère semble nous dire : pourquoi refusez-vous de passer pour ce que vous êtes, pour de pauvres pécheurs dignes d'humiliation, quand j'ai bien voulu passer pour ce que je n'étais pas ? Le calice de l'humiliation nous est ainsi offert par la main de notre Mère. Acceptons-le donc de bon cœur pour devenir vraiment humbles, c'est-à-dire vrais et justes, l'humilité n'étant souvent qu'un mot, quand elle n'est pas éprouvée par l'humiliation : *Ille*

est humilis, dit saint Bernard, *qui humiliationem convertit in humilitatem*.¹ Il est vrai que nous ne méritons pas toujours l'humiliation pour les actes qui portent le monde trompé à nous en abreuver, et qu'elle est souvent le fruit de l'injustice des hommes. Mais l'injustice des hommes est alors l'instrument de la justice de Dieu, et Dieu la permet pour nous faire expier des fautes que le monde ignore. Ah ! si le monde savait tout comme Dieu le sait, disait saint Thérèse, il me traiterait encore bien plus mal ! C'est par un effet de la sagesse et de la bonté de Dieu, que l'humiliation nous arrive sans être directement méritée. Pourquoi ? Parce que si ce calice nous était donné à boire quand nous sommes coupables, nous le repousserions intérieurement peut-être, et nous en goûterions l'amertume sans mérite, puisqu'alors nous sommes sans grâce, et peu disposés à l'obtenir, tandis qu'en nous arrivant après notre retour à Dieu, le calice de l'humiliation actuellement imméritée, est accepté avec amour et mérite, à l'aide de la grâce, pour des fautes anciennes insuffisamment expiées. Rien de plus effrayant que des coupables sans croix en ce monde : il est trop visible que la justice les attend dans l'autre.

(1) *In Cant. serm. 54.*

La justice dans le temps nous conduit à la miséricorde, et nous rend par le repentir la robe première de notre innocence ; mais il faut pour cela qu'à la justice de Dieu qui s'exerce au dehors, se joigne en nous l'humilité, véritable fondement de la justice intérieure que nous nous rendons à nous-mêmes.

La seconde leçon que Marie nous donne dans le mystère de la purification, est une leçon d'obéissance.

Si l'humilité est le fondement de l'édifice spirituel, en ce sens qu'elle fait place en nous à la grâce qui le construit, l'obéissance en est le couronnement, puisqu'elle est la charité en action : *Vos amici mei eritis, si feceritis quæ ego præcipio vobis.*¹ L'obéissance à la loi de Dieu est déjà bien méritoire quand cette loi nous commande ce qu'exige l'ordre, et quand elle nous défend tout ce qui est désordre, quoiqu'elle ne nous commande et ne nous défende alors que ce que nous devrions faire sans loi, l'ordre étant le bien et la source du bonheur, et le désordre le mal et la source du malheur. Mais quand Dieu nous commande une chose qui n'est pas obligatoire de soi, il semble alors dire à chacun de nous : *Amas me*, m'aimez-vous ? et voulez-vous faire cela

(1) *Joan. 15. 14.*

pour moi ? L'obéissance est alors toute d'amour, et riche d'un mérite à part. Que sera-ce, si ce que Dieu demande est un acte héroïque, un douloureux sacrifice ? Elle aura alors quelque ressemblance avec l'obéissance de Marie, à qui Dieu demande dès la présentation, l'offrande de l'agneau de Dieu, voulant qu'elle eût dès lors le cœur au calvaire !

Cette ressemblance croitra en perfection, si le sacrifice est sans gloire, s'il est offert dans l'obscurité, le silence, l'oubli du monde. Nous avons vu Marie accomplir un acte sublime dans le temple, où elle apparut aux yeux du ciel la plus grande, la plus élevée des créatures, puisque Dieu daignait se l'associer seule entre toutes, pour offrir à sa justice et pour donner au monde *avec lui le même Fils que lui*. Grandeur ineffable qui faisait dire à saint Bonaventure : *Sic Maria dilexit mundum !* Eh bien ! cet acte sublime fut alors sans gloire et passa inaperçu. Que nous serions donc heureux de faire aussi ce qui plaît à Dieu dans l'oubli du monde, et pour Dieu seul ! Une comparaison nous fera comme toucher au doigt la valeur des actions ainsi cachées et ensevelies dans une sainte et divine obscurité.

Vous vous êtes quelquefois servi du compas, ou vous avez observé ceux qui en faisaient usage. Eh

bien ! vous savez donc que, par son moyen, on trace autour d'un même centre des cercles appelés pour cela concentriques, et que l'on peut multiplier en les élargissant. Le premier de ces cercles, le plus petit, le plus resserré autour de ce centre où vous êtes, s'appelle la terre. Les autres représentent les sphères qui s'étendent dans l'immensité. Il n'y a de bruit actuellement pour nous que dans le pauvre petit cercle de la terre. Là se concentre ce que les hommes appellent la réputation et la gloire. Aux yeux des anges et des élus, cette réputation et cette gloire ne sont qu'un point perdu dans l'espace, qu'un moment perdu dans le temps, qu'une goutte d'eau dans un océan sans rives. Si donc vous n'agissez que pour ce monde, ne réputant grand et glorieux que ce qui fait du bruit ici-bas, vous êtes manifestement dupe de la vanité et du mensonge, vous perdez votre temps et vos peines. Mais si du centre de la vie présente où Dieu vous a placé et vous éprouve, vous dirigez vos pensées, vos désirs, votre âme vers lui, comme un rayon divin qui retourne à son principe, à travers toutes les sphères de la création, sans vous soucier de la vaine gloire d'un jour, et du bruit que fait en tombant dans l'éternité la goutte d'eau qu'on appelle le temps, alors vous ne le perdez pas ce temps, et vos peines ne seront pas plus vaines que

vos œuvres, car Dieu seul se souvient éternellement de ce que l'on a fait pour lui, et pour l'amour qu'on lui a donné en passant sur la terre, il rend le sien qui ne passera pas : *In memoria æterna erit justus.*¹

Comprenez-vous maintenant que la bonne intention, c'est-à-dire le désir qu'éprouve une âme de plaire à Dieu par ses œuvres et par ses souffrances, même par les plus petites, est l'alchimie céleste qui change les moindres choses en or du divin amour ? Comprenez-vous que la vraie grandeur d'âme est dans cette élévation du cœur au-dessus des vains bruits du temps ? Comprenez-vous l'estime des saints pour la vie cachée, le soin de dérober autant qu'ils l'ont pu aux regards des hommes, les œuvres dont Dieu n'exige pas l'accomplissement au grand jour, comme il l'exige pour celles qui sont prescrites à tous par la loi commune, ou à chacun par les obligations d'état ?

Pendant que Marie et Joseph, que la fille et le fils de David, offraient dans le temple celui que David inspiré saluait mille ans d'avance comme son Seigneur,² la ville d'Hérode allait son train, et la puissance romaine y remplissait tout du bruit de son nom. Nul ne fit attention aux trois pauvres qui

(1) Ps. 111. 7.

(2) Ps. 110. 1.

accomplissaient les prophéties dans le temple, y faisant dès lors l'offrande du sacrifice qui devait se consommer sur la croix, renverser l'empire païen, et changer la face du monde. Croyez-vous que Marie et Joseph aient eu la moindre peine d'être tenus pour rien, ou le moindre désir d'être connus pour ce qu'ils étaient en réalité, les confidents et les ministres de la plus grande des œuvres de Dieu ? Leur âme allait bien plus haut que cette peine ou ce désir. Elle s'élevait à travers toutes les sphères de la création jusqu'au Dieu de l'éternité, et unissait d'avance le mépris dont ils étaient l'objet aux opprobres du prétoire et du calvaire, n'ayant d'autre espérance que Dieu, ni d'autre confiance qu'en Dieu. — Quand donc aimerons-nous l'oubli et le mépris du monde ? Quand nous connaissons Dieu par sa vraie lumière, par celle qu'il accorde à ceux qui la demandent, et qu'il conserve toujours à ceux qui la lui demandent toujours.

Tous, nous avons de continuelles occasions d'agir, de souffrir pour Dieu, et de nous préparer par notre vie à mourir aussi pour lui. Ne laissons donc pas échapper ces occasions divinement ménagées à notre liberté.

Mais si les occasions d'imiter la vie cachée de Marie sont offertes à tous, elles le sont cependant

d'une manière spéciale et principale à toute mère vraiment chrétienne. Son œuvre, c'est-à-dire l'éducation première de ses enfants, est à la fois sublime et obscure : sublime, car Dieu a honoré les mères d'une manière incomparable, en les destinant à réchauffer, à arroser, à développer dans l'âme de leurs enfants, le germe qui doit devenir l'arbre de toute une vie, féconde elle-même en bien ou en mal pour des générations ; obscure, car cette grande œuvre se fait dans le secret d'un sanctuaire où le monde ne pénètre pas. Mais si le monde n'y pénètre pas, Dieu y pénètre : il regarde la mère chrétienne comme la coopératrice de son ouvrage de prédilection, et se prépare à la récompenser divinement et éternellement de ce qu'elle aura fait pour lui, et pour les âmes qu'il a faites à son image.

PRIÈRE.

Très-sainte Vierge des vierges, vous êtes aussi la Mère des mères ! Ayez donc compassion de celles qui ne connaissent pas leur grandeur, ou qui la placent misérablement où elle n'est pas. Faites que ces âmes appelées à en former d'autres ne soient plus vaines. Priez pour elles afin qu'elles aiment à être ignorées du monde, mais connues et aimées

de Dieu. Obtenez-leur le respect de leurs enfants, le courage de ne pas flatter les faiblesses ou les vices des jeunes âmes qui leur sont confiées; l'ardent désir de rendre ces âmes pures, chastes, laborieuses, fidèles; la confiance de voir leurs propres prières, leurs larmes, leurs peines bénies de Dieu, fallût-il qu'elles attendissent pour cela de longues années, avec la patience invincible de la sainte Mère du grand Augustin.

Pensez à nous aussi, très-sainte Mère de Dieu, et obtenez-nous le mépris du monde et de nous-mêmes, le mépris de tout ce qui s'oppose en nous à la vraie grandeur d'âme et à l'amour de Dieu. Dites à Jésus-Christ pour nous, de nous faire goûter ce qu'il y a de joie et de paix dans l'humilité et l'obéissance; dans l'humilité qui attire la grâce, et dans l'obéissance qui remplit de grâce nos actions et nos peines, par la conformité à la volonté de Dieu. Oui, dites-le-lui, et ne vous laissez pas de le lui dire, que vous nous voyiez, nous, vos enfants, non plus orgueilleux et rebelles, mais humbles et dociles, maintenant et toujours, et à l'heure de notre mort. *Amen!*

CHAPITRE XXII.

LA PRESENTATION DE JÉSUS AU TEMPLE. (Suite.)

Jésus en butte à la contradiction. — Le glaive de Marie.
La foi et l'incrédulité.

La ruine de la première Eve a commencé par le doute. Attirée par la curiosité, elle prêta l'oreille aux flatteuses promesses de l'esprit de mensonge, laissa s'ébranler sa foi à la parole de Dieu audacieusement contredite : *Nequaquam morte moriemini*,¹ finit par la méconnaître en prétendant à une science indépendante de la sagesse divine : *Eritis sicut dii scientes*,² et par-là même tomba dans les ténèbres.

Si c'est par le doute que le mal est entré dans le monde, et l'ignorance avec lui; c'est par la foi que le souverain bien lui a été rendu avec la lumière, car c'est en croyant à la parole de Dieu que la

(1) *Gen. 3.*

(2) *Ibid.*

seconde Eve, en nous donnant le Sauveur, rendit à tous les siècles la grâce et la vérité : *Vidimus eum plenum gratiæ et veritatis.*¹

Ne nous étonnons pas de la fécondité spirituelle de sa foi, ou plutôt de la bénédiction toute-puissante qui la rendit divinement féconde. N'est-ce pas en croyant à l'accomplissement de la promesse de Dieu, malgré l'âge et la stérilité de Sara, malgré toutes les apparences des raisons humaines, qu'Abraham reçut la bénédiction qui fit de lui le père des croyants, la source des générations fidèles à la foi du Dieu créateur, au milieu des peuples idolâtres, et à travers les siècles de l'idolâtrie? La foi de la seconde Eve fut incomparablement plus féconde, parce qu'elle fut incomparablement plus héroïque. Marie devint, en effet, la mère des enfants de Dieu dans tous les siècles, parce qu'elle crut à la parole divine promettant de rendre féconde, non-seulement la stérilité, mais la virginité elle-même.

Aussi, l'Evangile proclame-t-il Marie bienheureuse d'avoir cru : *Beata quæ credidisti.*²

Mais si sa foi fut ainsi le principe de sa félicité, l'incrédulité de ceux de son peuple où Jésus-Christ fut en butte à la contradiction : *In signum cui con-*

(1) *Joan. 1.*

(2) *Luc. 1. 45.*

tradicitur,¹ et l'incrédulité de ceux des autres peuples qui résisteraient dans la suite des temps à la lumière de la foi, fut l'une des sources de son affliction : *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius*.²

C'est que la perte de la foi, ou sa privation volontaire chez ceux qui repoussent la lumière de la révélation divine, est la plus grande des infortunes humaines. Si toutes les autres vertus manquent à l'homme, c'est en les cherchant au flambeau de la foi qu'il les trouvera , parce que la foi lui découvrira les motifs de les aimer et les moyens de les acquérir. Si l'espérance languit en moi et se meurt, la foi la fera revivre en me rappelant la puissance, la bonté, la miséricorde de Dieu pour les pécheurs, et sa fidélité aux promesses faites à la prière de quiconque cherche avant tout le règne de Dieu et sa justice, l'accomplissement de sa divine volonté. Si le péché ravit la grâce à mon cœur, et avec elle l'amour divin et la vie, la foi m'apprend à tout retrouver dans les larmes, et les larmes elles-mêmes dans le sincère aveu d'un cœur qui s'ouvre pour obéir à Jésus-Christ. Si la vanité du monde qui passe, si la niaiserie des choses qui vont toutes disparaître, si la chaîne des déceptions qu'on appelle la vie, si cette vie elle-même

(1) *Luc. 2. 34.*(2) *Ibid. v. 35.*

qui n'est qu'une longue mort : *Quædam prolixitas mortis*, si tout cela me jette dans la tristesse ou m'accable d'ennui, la foi, la foi seule me consolera, parce qu'elle seule me fera voir que tout n'est pas vanité sur la terre, puisque dans la moindre des œuvres offertes à Dieu, ou dans la moindre des peines souffertes pour lui, sont cachées de vraies semences d'éternité, de vraies sources de vie et de joie sans fin. Si la résignation m'échappe et me paraît impossible, sous le poids des douleurs qui finissent par nous abattre tous, la foi me montre la croix de ma rédemption, m'agenouille à ses pieds, m'apprend à l'embrasser et à y trouver Jésus-Christ lui-même, et avec lui tous les biens, l'espérance, l'amour, le repentir, la paix, la persévérance, le ciel. La foi m'apprend à trouver l'amour surtout, ce ciel commencé sur la terre. Oui, la foi seule m'apprend à trouver le seul amour qui ne trompe pas, le seul qui ne trahit pas, le seul qui donne, et infiniment au-delà, tout ce que l'on attend de lui. La foi est ainsi la source, la racine de la vraie vie : *Radix et fundamentum omnis justificationis*,¹ parce que vivre c'est aimer, que bien vivre ce n'est que bien aimer, et que celui qui n'aime pas bien de-

(1) *Conc. Trid.*

meure dans la mort : *Qui non diligit manet in morte.*¹

Il est donc vrai que si toutes les vertus et toutes les joies de la vie sont éteintes, comme le sont, après une splendide solennité, toutes les lumières d'un temple, il suffit que la lampe du sanctuaire, que la foi y brûle encore, pour y trouver la flamme capable de les rallumer toutes, et de rendre à la vie tout son éclat.

Mais quand cette dernière lumière, cette dernière lampe qui brûlait encore solitaire, vient à s'éteindre elle-même, quelle tristesse alors, quelle profonde nuit, et quel moyen d'en dissiper les ombres ?

On comprendra donc pourquoi l'Evangile, après nous avoir montré Jésus-Christ en butte à la contradiction de l'incrédulité, nous montre immédiatement le cœur de Marie transpercé du glaive de la douleur. C'est que cette sainte Mère ne s'est pas affligée seulement de la passion de son divin Fils ; elle s'est affligée aussi du malheur des hommes qui ne voudraient pas reconnaître en lui le Sauveur du monde ; et si l'héroïsme de sa foi lui fut une divine source de joie : *Beata quæ credidisti*, l'incrédulité des hommes lui fut une source amère de douleur. Par cette joie

(1) *I. Joan. 3. 44.*

et par cette peine, Marie a mérité d'être à jamais la protectrice de la foi des enfants de Dieu, de venir par sa puissante prière au secours des âmes dans toutes les guerres faites à la vérité, et de rendre l'Eglise victorieuse de toutes les erreurs jusqu'à la fin des temps : *Gaude Maria Virgo, cunctas hereses sola interemisti in universo mundo.*¹

La foi fut attaquée dans tous les siècles, et quoi- qu'elle l'ait été de mille manières et par des moyens bien différents, ç'a toujours été par le même esprit. Nous avons montré ailleurs, ² que l'esprit d'orgueil, de révolte, de mensonge, est toujours un esprit de division. Dès l'origine, il fut le maître de tous ceux qui pratiquèrent depuis cette maxime des fourbes : *Divide et impera*. Mais ne pouvant diviser la vérité en elle-même, il s'efforça constamment de la diviser dans l'esprit des hommes, et c'est en l'y mutilant, en la leur livrant en lambeaux, qu'avant et après l'incarnation, il a produit toutes les fausses doctrines. Impuissant à rien créer, il fut toujours réduit à construire l'édifice de l'erreur avec les débris mêmes de la vérité. Nous ne redirons donc pas ce

(1) *Offic. B. M. V. per an.*

(2) *La Divinité de Jésus-Christ, ou Le Christ et les Antechrists.*
2^{me} part. c. 2, § 3., et c. 3, § 3. 2^{me} édit.

que nous avons déjà dit à ce sujet, mais en rappelant ici l'un de nos précédents ouvrages, nous suivons l'exemple de saint Alphonse notre père qui, dans la *Pratique de l'amour envers Jésus-Christ*, œuvre plus exclusivement ascétique que celle-ci, n'a pas craint de renvoyer ses lecteurs à ses œuvres apologétiques,¹ sachant combien il est désirable que les fidèles puissent rendre raison de leur foi et de leur espérance, selon la recommandation du prince des apôtres.²

Cependant, si nous ne reproduisons pas ici le tableau de toutes les erreurs qui firent la guerre à la foi, soit dans le monde ancien, soit dans le monde nouveau, nous voulons du moins ne rien négliger pour mettre, autant qu'il est en nous, les fidèles en garde contre la grande erreur qui s'attaque à la foi dans notre siècle, et qui par conséquent la menace dans leurs âmes.

Cette erreur n'est plus une simple hérésie, c'est-à-dire une doctrine qui choisit entre les vérités révélées, embrassant l'une pour rejeter l'autre. Non, c'est beaucoup plus que cela, c'est plus que la doctrine de la division entre les vérités révélées, c'est la doctrine de la division entre la raison et la révéla-

(1) *Prat. de l'amour envers Jésus-Christ*, chap. 15. *Charitas omnia credit.*

(2) *I. Petri. c. 3. v. 15.*

tion ; c'est la doctrine qui rejette toutes les vérités révélées à la fois, en niant la révélation elle-même.

Voilà l'erreur de notre temps.

Si elle se donne le beau nom de rationalisme, c'est justement parce qu'elle soutient qu'en matière de religion comme dans tout le reste, la raison de l'homme lui suffit ; qu'il n'a nul besoin de la parole de Dieu ; que la révélation divine lui est donc inutile ; et que, du reste, cette révélation n'existe pas et ne peut pas exister !

Il faut donc que les chrétiens s'appliquent à bien connaître la vérité qui confond ce mensonge, qu'ils la pénètrent assez pour se défendre efficacement des séductions de cette doctrine d'orgueil, assez même pour défendre contre elle la divine vérité de la foi. Pourquoi s'en croiraient-ils incapables ? Des enfants ne savent-ils pas rendre raison de leur foi au sortir des catéchismes de persévérance ? Et il est, après cela, des hommes du monde, et du monde lettré, qui prétendent n'avoir ni le temps ni la liberté de se livrer en cette matière aux études qu'elle exige ! Comme s'il fallait des études proprement dites pour se convaincre ici de la vérité nécessaire à tous les hommes !

N'est-ce pas justement parce que la religion, cette grande loi de la vie humaine, ne peut être pour les

érudits et les hommes d'étude l'objet d'une connaissance privilégiée, n'est-ce pas justement parce qu'elle ne peut être livrée aux seuls philosophes, abandonnée exclusivement à leurs recherches laborieuses et presque toujours vaines, n'est-ce pas justement parce qu'elle doit être accessible à tous les hommes, que Dieu, père de la grande famille humaine, la lui a divinement enseignée, faisant ainsi lui-même l'éducation de ses enfants, et continuant à la faire par une autorité enseignante visiblement marquée de son signe? N'est-ce pas pour cela que la révélation n'est pas seulement utile ici, mais nécessaire?¹.

Nous avons ailleurs démontré, qu'en matière de religion, l'esprit de l'homme a besoin de la révélation de Dieu et de l'autorité qui la garde;² mais

(1) Comme le montre saint Thomas, 2. 2. q. 2. a. 4. *Confr. p. 1. q. 1. a. 1.* — Et 1. 2. q. 109. a. 2. — *Et Sum. Cont. Gent. l. 1. c. 4.* — La thèse de la nécessité de la révélation n'est pas la démonstration même de la révélation, ce n'en est que la préparation. Elle est utile, non indispensable.

(2) Sur la nécessité de la révélation, nous avons suivi saint Thomas. V : Quest. relig. c. 1. c. 2. c. 3, dont voici les titres : « Il y a nécessairement pour la *raison* une certitude en matière de religion. — A quelle condition? Solution par les faits. — Ces faits ont-ils *raison*? » — On ne trouve pas seule-

nous avons constaté surtout que cette révélation toujours subsistante par l'autorité qui la perpétue et la manifeste, est un fait splendide, vivant, parlant, prouvant lui-même sa divine origine, et la prouvant par ses propres caractères qu'elle fait voir évidemment surhumains aux yeux de la raison, à la lumière de la raison, ou selon les principes mêmes de la raison.¹ Dans cette démonstration par les faits, loin de prétendre renchérir sur la démonstration classique ordinaire également appuyée sur les faits appelés motifs de crédibilité, nous n'avons voulu que la simplifier, ou plutôt que la montrer simplifiée par la Providence. — Nous avons constaté, en effet, que cette

ment ces faits dans *l'histoire*, mais chacun de nous les trouve en rentrant *en lui-même*, et ces faits qu'atteste chaque conscience interrogée à leur égard, ne sont pas seulement des aspirations vagues de l'âme, comme l'ont supposé des écrivains français, mais des faits on ne peut plus positifs. Voyez le chapitre de la *Quest. relig.* que nous venons d'indiquer, et nos *lettres à l'Ami de la religion*, pp. 71-82, 190-105, 295-297, des *Lett. théolog.*

(1) *Ibid. c. 4.* dont voici le titre : Est-il difficile à la raison de discerner la vraie religion ? — On y verra *le fait* de la révélation démontré *divin* à la raison, selon les principes de la raison, comme l'a toujours fait l'apologétique chrétienne, à l'exemple du divin Maître, qui disait lui-même : *Operibus credite.*

maternelle Providence, prévient nos recherches, vient à nous la première par l'autorité dont elle nous fait sentir le besoin et qu'elle a *marquée de son sceau*, nous donnant ainsi à tous un motif de crédibilité, c'est-à-dire un signe de la révélation, véritablement à la portée de la raison des simples, et dont la raison des plus doctes ne peut elle-même se passer. Nous avons cru, d'abord, devoir résumer ici ce que nous avons ailleurs établi sur ce point, mais nous préférons de nouveau renvoyer nos lecteurs à nos autres écrits, parce que le résumé le plus succinct romprait trop encore la trame de ces *souvenirs* et de ces prières.

PRIÈRE.

Et puis, Seigneur ! faut-il tant d'arguments pour faire entendre aux hommes, à vos enfants, que vous ne les avez pas mis au monde sans leur dire vous-même pourquoi, et sans donner à votre parole un caractère qui la rende facilement reconnaissable ? O mon Dieu, je le crois, vous avez parlé à notre premier père, vous avez conversé avec les patriarches du monde, vous avez renoué la chaîne de la tradition primitive par la seconde famille mère, par les pères des trois grandes races, quand l'histoire du genre humain recom mença après le déluge.

Dès que les peuples infidèles rompirent avec cette tradition de l'autorité patriarcale, vous avez protesté en Dieu contre leur défection, élevant au milieu d'eux un monument vivant à la révélation et à la promesse des premiers jours, monument qui fut lui-même un peuple placé par votre miséricordieuse Providence, au centre et au confluent des grands empires. De là parlèrent les voies prophétiques qu'entendirent les nations elles-mêmes, l'Egypte et l'Assyrie, la Perse, la Grèce et la grande Rome, jusqu'à ce que vint Celui que ces voix annonçaient, et dont le règne ne passera pas : *Multifariam, multisque modis, loquens olim Deus patribus in prophetis, novissime diebus istis locutus est nobis in Filio quem constituit heredem universorum, per quem fecit et sæcula.*¹

C'est alors, Seigneur, que vous incarnant vous-même au milieu des temps, vous avez redit et achevé la parole primitive que le monde oublia souvent, mais qui n'oublia jamais le monde.

Oui, mon Dieu! vous nous avez parlé toujours, et vous avez fait passer votre parole *comme vous faites passer la vie*, non immédiatement de vous à chacun de nous, mais aux enfants par leurs pères, de génération en génération, transmettant ainsi la

(1) Heb. 1. 1.

vérité, non comme un secret à des initiés, mais comme l'héritage public de tous vos enfants. Vous avez donc parlé au père du genre humain, vous avez parlé aux patriarches, vous avez parlé à Moïse et aux prophètes, et vous êtes revenu selon votre promesse nous parler vous-même, confiant à l'apostolat perpétuel la parole dite pour tous les peuples et pour tous les temps. Vous ne nous avez pas laissés depuis sans cette vivante parole dont le monde a toujours besoin : Non, *sicut misit me Pater et Ego mitto vos*,¹ avez-vous dit à la parole qui devait toujours vivre : *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie*. Et pourquoi ? *Predicate evangelium omni creature* :² pour prêcher l'évangile à toute créature, pour enseigner de vive voix toutes les nations : *Docete omnes gentes*.³ Mais combien de temps ? Tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.⁴ Et avec quelle puissance ? Avec la vôtre, Seigneur, avec votre divine puissance assurée à jamais et sans interruption à l'autorité divine enseignante, tous les jours jusqu'à la fin : *Ecce Ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi*.⁵

Oh ! que je vous reconnais bien, Dieu d'amour et

(1) Joan. 20. 21. (2) Marc. 16. 15. (3) Matt. 26. 19.

(4) Matt. 28. 20.

(5) Ibid.

de vérité, que je vous reconnais bien dans votre œuvre ! Quand l'aveugle incrédulité me dit de n'écouter que moi-même sur ce qui m'est réservé dans l'invisible et éternel avenir, je n'ai qu'à l'entendre pour savoir qu'elle ment, car je n'ai qu'à plonger mes regards dans les abîmes de la vie future, pour qu'aussitôt ma vue se trouble et que ce cri sorte de mon âme : parlez vous-même, Seigneur : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus* !⁽¹⁾ Quand les sectes me renvoient aux saintes Ecritures en me disant : *Lisez, comparez les traductions avec les originaux, et puis les traductions entre elles, discutez les mille interprétations qui en furent faites par nous-mêmes, et enfin jugez en dernier ressort, c'est l'unique voie du salut* ; je n'ai qu'à les entendre pour savoir qu'elles mentent, car elles veulent de moi l'impossible, et je vois avec la même évidence que je vois l'existence de Dieu, que ce n'est pas ainsi que Dieu sauve les hommes. Non, vous n'avez pas abandonné nos âmes à nos disputes, Seigneur, comme vous y avez abandonné le monde. Le monde marche sans nous, et sans souffrir de nos erreurs, mais pour ne pas nous égarer dans nos voies, nous avons besoin, Seigneur, que vous nous éclairiez vous-même : *Lucerna pedi-*

(1) *I. Reg. 3. 9.*

bus meis Verbum tuum ;¹ nous avons besoin de votre vivante parole pour que la lettre morte livrée seule à notre ignorance, ne nous soit pas un labyrinthe et un piège. Oui, je sais avant toute dispute, et par ma misère et par votre bonté, qu'une parole qui ne m'apporte que des questions, et qui ne vient pas à moi : *Sicut potestatem habens*,² comme ayant puissance pour les résoudre, ne peut pas être de vous. Mais comme je vous reconnais bien dans votre Eglise, quand je l'écoute et que je la regarde. Quelle autre autorité sur la terre prétend remonter comme elle jusqu'à l'origine des temps, et me montre comme elle la chaîne de sa grande histoire à travers les siècles ? Quelle autre autorité sur la terre se montre comme elle marquée au front de votre vrai signe, Seigneur, de cette *unité* souveraine qui n'est pas seulement maîtresse du temps, mais de l'espace et des choses, passant toujours la même à travers les flots agités des pensées et des passions humaines ? Quelle autre autorité doctrinale parle véritablement à tous les peuples, arrose du sang de ses apôtres la parole qu'elle répand dans les deux mondes, offre l'éternel sacrifice sous tous les cieux, et fait chanter son symbole dans toutes les langues ? Quand est-ce

(1) *Ps. 118. 105.*(2) *Matth. 7. 29.*

que le paganisme nous a voulu persuader sa doctrine ? Il ne sait même pas le nom de l'amour des hommes, et ne voit dans les étrangers que des ennemis. Quand est-ce que l'islamisme est venu nous prêcher le Coran ? Je vois bien qu'il tue pour régner, mais où sont chez lui les martyrs de la vérité et du zèle universel des âmes ? Partout je rencontre la barbarie où votre parole est repoussée, Seigneur Jésus, mais où est la lumière et la vie, même selon le monde, sinon où vous êtes adoré ? Quelle autre parole enseignante que la vôtre, quelle autre autorité doctrinale que celle de votre Eglise, sans changer jamais, ne veillit pas, et toujours ancienne, reste pourtant toujours nouvelle, toujours plus jeune que tout ce qui passe, parce qu'elle est seule immortelle ? Quelle autre puissance spirituelle enfin, me dit à moi-même tout ce que je suis, m'apprend d'où viennent mes douleurs et ma mort, et quel en est le principe, d'où vient *le mal* qui est en moi et quel en est le remède ? Quelle autre puissance surtout, en nous offrant à tous ce remède, nous donne l'assurance de son efficacité, et en nous disant : goûtez : *gustate* ; et en nous disant : voyez : *videte* ; voyez-en les fruits dans *la vie* et les *œuvres* de ceux qui le prennent ?

Je le jure en votre présence, Seigneur, si vous n'étiez pas là, vous ne seriez nulle part en ce monde,

et si l'Eglise catholique n'était pas votre œuvre , vous nous auriez trompés , en laissant usurper votre puissance par le mensonge , et en lui laissant faire à nos yeux ce que vous seul pouvez faire , ce que jamais les hommes n'ont fait.

Mais je crois en vous , mon Dieu , et c'est parce que je crois en vous , que je vous reconnais en elle.

Et vous, Mère de l'Eglise universelle, puisque vous êtes la *Mère de l'auteur même et du consommateur de la foi*.¹ Marie toujours *bienheureuse d'avoir cru*, priez pour moi afin que je vive et que je meure dans cette foi catholique des patriarches et des prophètes, des apôtres et des martyrs, des confesseurs, des vierges et des saints de tous les siècles. *Amen !*

(1) *Hebr. 12. 1.*

CHAPITRE XXIII.

LA FÊTE DE LA COMPASSION OU DES DOULEURS DE MARIE.

Foi, espérance, amour, douleur, patience, conformité
à la volonté de Dieu.

L'Eglise célèbre cette fête le vendredi qui précède immédiatement la semaine sainte, comme pour nous préparer à compatir avec Marie à la passion de son divin Fils. Mais comme si elle craignait qu'empêchés par les exercices de la sainte quarantaine, nous n'eussions pas donné une assez pleine attention et un assez fidèle souvenir aux douleurs de la très-sainte Vierge, elle les célèbre une seconde fois le troisième dimanche de septembre, où elle redit à chacun de ses enfants : n'oubliez pas les larmes et les gémissements de votre Mère : *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris.*¹

(1) *Off. sept. dol. Do n. 3 sep.*

Les enfants de Marie ne s'étonneront donc pas si, après avoir déjà parlé de ses douleurs, de leur nature, de leur grandeur, de leur incomparable caractère,¹ nous venons les leur rappeler encore, et les entretenir de cette Mère qui fut aussi bien la Reine des martyrs que la Reine des vierges : *Martyrum prima rosa, virginumque lilium*.² C'est que le souvenir des douleurs de Marie, s'ils le gardent fidèlement, leur sera une source certaine de nombreuses et de très-grandes grâces.

Et d'abord, il leur sera une source de foi, de cette foi inébranlable dont Marie fut le plus héroïque modèle. La passion de Jésus-Christ avait consterné, abattu les apôtres. Saint Jean, Marie Cléophas, et Marie Madeleine, la virginité, la fidélité, la seconde innocence retrouvée dans les larmes, étaient seuls avec Marie au pied de la croix.

Les autres disciples avaient fui, et le doute s'était glissé dans leur âme avec la tristesse. Toutes leurs lumières s'étaient comme éteintes au coup de vent de l'épreuve et de la mort de leur Maître, et ils ne se souvenaient plus, ni de ses divines leçons, ni de sa divine puissance, ni des multitudes qu'il avait guéries d'une parole ou d'un signe, ni des morts

(1) V. C. 10. Sup.

(2) Off. sept. dol. Dom. 3 sept.

que sa voix avait fait sortir du tombeau, ni des prophéties qu'il venait d'accomplir, ni de la croix qu'il leur avait prédite lui-même, ni des promesses de la victoire et de l'éternel triomphe qui devait suivre sa mort. Mais Jean, Madeleine, et Marie Cléophas, furent fidèles à Jésus, parce qu'ils ne se séparèrent pas de Marie. Aucune douleur ne fut semblable à celle de cette divine Mère, et il ne tomba jamais des yeux de l'homme des larmes aussi amères que les siennes, quand, les regards fixés sur son Fils en croix, elle le vit suspendu entre le ciel et la terre pour se réconcilier le monde : *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi*,¹ et qu'elle entendit de la bouche de la grande victime, ce cri révélateur de ce que lui coûtait le salut du monde : *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me*.² Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? — Si les disciples découragés par la passion, au point de se dire les uns aux autres : *Nous espérons pourtant qu'il était le Sauveur d'Israël*,³ eussent entendu ce cri du suprême abandonnement, qu'eussent-ils pensé de leur maître? Et ce cri cependant, Marie l'entendit, et sa foi resta ferme, inébranlable, debout dans son âme, comme elle-même resta debout au

(1) 2 Corinth. 5. 19. (2) Matth. 27. 46. (3) Luc. 24. 21.

pied de la croix : *Stabant juxta crucem.*¹ Elle l'entendit ce cri de l'homme, et elle ne cessa pas d'adorer comme Dieu le Verbe qui, pour notre salut, descendit des cieux dans son sein, et elle crut que si la Divinité de son Fils abandonnait son humanité sacrée dans *sa peine*, c'était pour ne pas abandonner l'humanité tout entière dans *sa faute* : *Est derelictus in pœnis, ne nos derelinqueremur in culpis.*² Marie plus éclairée que Moïse et que tous les prophètes, avait vu s'accomplir en elle-même, la parole du ciel qui réalisait toutes les promesses et toutes les prophéties ; Marie se savait la femme bénie entre toutes, la Vierge d'Isaïe, la Mère toujours Vierge de l'Emmanuel ou du Dieu fait homme. Mais si sa foi fut éclairée d'incomparables lumières, elle fut aussi éprouvée par d'incomparables contradictions, et celles-ci n'eurent jamais cependant la puissance de l'ébranler. Voilà notre modèle. Dieu ne permettra pas que notre foi soit *éprouvée au delà de nos forces*,³ mais il permettra peut-être qu'elle le soit à proportion des lumières que nous avons reçues. Souvenons-nous de ces divines lumières à l'heure des ténèbres⁴ et de la puissance du men-

(1) *Joan. 19. 25.*

(2) Simon de Cass. *De Gest. Salv. l. 13. c. 116.*

(3) *I. Cor. 10. 13.*

(4) *Luc. 22. 53.*

songe ; pensons qu'il n'y a pas en Dieu le oui et le non, mais l'immuable vérité,¹ avec une foi toujours debout sous la croix intérieure, répétons avec confiance et avec fermeté : je crois en Jésus-Christ *mon Seigneur et mon Dieu*,² je crois à tout ce que m'enseigne l'Eglise qu'il a marquée au front du signe divinement inimitable de son autorité et de son unité. Oui, disons-le toujours avec une victorieuse constance, car l'Eglise ne reste pas moins manifestement marquée à nos yeux du sceau divin de sa mission, que Marie ne le fut à ses propres yeux du sceau des divines promesses et de leur accomplissement.

Mais la Mère des douleurs, dans la passion de son Fils, ne nous est pas seulement une source de foi : elle nous est encore une source de larmes. Un ancien disait à un enfant trop jeune pour sentir son malheur, de pleurer du moins à l'exemple de sa mère :

*Si tua nondum funera sentis,
Matris fletus imitare tuæ.*

Ces larmes seront d'abord des larmes de compassion, mais elles deviendront bientôt des larmes

(1) 2. Corinth. I. 18-20.

(2) Dominus meus et Deus meus. (Joan. 20-28).

d'amour et de contrition, comme elles furent en Marie des larmes d'amour aussi et d'amère douleur, à la vue des péchés du genre humain qui demandaient une telle expiation, à la vue du mal de nos âmes qui exigeait un pareil remède. Marie transpercée pour nous du glaive qui l'a rendue la Reine des martyrs, nous apprendra à lire dans les plaies de Jésus-Christ déchiré jusqu'aux os, brisé pour nos crimes, cloué à la croix, couronné d'épines, mourant dans l'abandon, la laideur de la tache qui nous couvre et que n'a pu effacer qu'un tel sang, la profondeur de la corruption que nous sommes et que n'a pu sonder qu'une telle main, cette main de l'auteur de la nature qu'il a créée par sa puissance, mais qu'il vient guérir par son infirmité. Oui, Marie nous apprendra à aimer celui qui voulut ainsi porter les péchés du monde, et à pleurer les offenses faites à un Dieu qui joint tant d'amour à tant de grandeur, tant de tendresse à tant de majesté.

C'est elle aussi qui nous apprendra la patience, véritable vertu des vertus, puisqu'elle doit les couronner toutes, la douleur étant après tout la vraie maîtresse de la vie, et son inévitable fin. Si elle ne pouvait être offerte en expiation cette misérable vie, si elle ne pouvait être embrassée par amour, et

transformée en mérite par la patience, elle n'aurait véritablement pas de sens, et ne serait qu'un absurde mystère. Mais Marie au pied de la croix, la seconde Eve debout sur le calvaire, nous dit de lire en Jésus-Christ le sens de cette vie mystérieuse, d'apprendre à souffrir avec lui et pour lui, à porter nos croix en esprit de pénitence, avec une pleine foi, une entière confiance en leur divine fécondité, à les embrasser même avec amour, nous souvenant de l'agneau sans tache qui a tant souffert pour nous, et de notre immaculée Mère qui a partagé toutes ses souffrances.

Enfin, la constante dévotion aux douleurs de Marie nous attirera la bénédiction suprême à l'heure de notre mort. La très-sainte Vierge est la Mère de la bonne mort, parce qu'elle a vu mourir le chef des élus. Elle est la Mère de la bonne mort, parce que c'est au moment de la mort si amère de Jésus-Christ, que le glaive de la douleur pénétra jusqu'au fond de son âme. Elle est la Mère de la bonne mort, parce qu'en voyant mourir Jésus-Christ volontairement abandonné dans sa dernière peine, elle a mérité d'obtenir à ceux qui l'invoquent, la grâce de ne pas mourir abandonnés dans la leur, et d'expirer pleins de foi, d'amour, de repentir et d'espérance.

PRIÈRE.

Mère d'amour et de douceur, j'espère obtenir de Jésus par votre prière, une véritable contrition de mes péchés. Je veux la lui demander par vous tous les jours, afin d'en renouveler tous les jours les actes, mais je veux le faire surtout quand je m'approche des sacrements, afin que l'aveu de mes fautes sorte d'un cœur vraiment contrit et humilié :

Eia mater fons amoris,

Me sentire vim doloris,

Fac ut tecum lugeam.

Oui, ma Mère, vous m'obtiendrez de dire à Jésus-Christ en esprit et en vérité :

Mon Dieu ! Qui est semblable à vous ? Qui m'a aimé comme vous ? Qui mérite comme vous l'amour de mon cœur ? N'êtes-vous pas mon créateur et mon père ? N'êtes-vous pas mon frère par votre incarnation, la victime de votre amour pour moi par votre divine passion ? L'époux véritable de mon âme dans l'adorable Eucharistie ? O Dieu de mon enfance, seule lumière de ma vie qui ne m'ait jamais trompé, unique amour qui ne m'ait jamais trahi, comment ai-je pu oublier les jours passés dans la liberté de vos enfants, jours d'innocence, de grâce et de paix,

et m'en aller bien loin de vous, *in regionem longinquam*, pour devenir esclave? Comment ai-je pu vous abandonner, source d'eau vive toujours jaillissante, pour aller chercher en vain dans des citernes infectes de quoi étancher ma soif? Mon Père, j'ai péché, j'ai péché contre le ciel et devant vous, car vos yeux de père ont toujours été fixés sur moi. J'ai méconnu vos grandeurs, j'ai outragé votre Majesté, en votre présence, j'ai résisté à votre loi, j'ai méprisé votre amour en lui préférant d'indignes choses; j'ai perdu votre grâce, j'ai souillé mon cœur, je suis devenu hideux à vos yeux, et cependant, Seigneur, vous m'avez souffert, vous m'avez attendu, vous m'avez rappelé, vous m'avez dit mille fois : revenez, revenez, et je ne vous repousserai pas. Me voici donc, mon Dieu et mon Père, me voici pleurant à vos pieds, et vous aimant encore! Mais faites que je vous aime comme autrefois, que je vous aime plus qu'autrefois, que je vous aime de plus en plus, et qu'après avoir retrouvé votre amour, je ne retourne plus jamais au borbier dont je suis sorti par votre grâce, je ne retombe plus dans l'abîme d'où m'a tiré votre toute-puissance. Et vous, Marie, Mère du vrai et du saint amour, *Mater pulchræ dilectionis*,¹ obtenez-moi cet

(1) *Eccli. 24. 24.*

amour que je désire, et sans lequel je ne puis plus vivre :

*Fac ut ardeat cor meum
In amando Christum Deum
Ut sibi complaceam.*

Obtenez-le-moi, afin qu'après avoir blessé le cœur de Dieu et fait souffrir Jésus-Christ, j'aie soif de souffrir à mon tour pour celui que j'ai tant offensé :

*Sancta Mater, istud agas,
Crucifixi fige plagas
Cordi meo valide.
Tui Nati vulnerati,
Tam dignati pro me pati,
Pœnas mecum divide.*

Faites surtout, qu'après lui avoir donné la mort par ma triste vie, je retrouve la vraie vie en mourant pour lui, avec lui, comme lui, patient, résigné, voulant ma mort en expiation de mes péchés, et pour accomplir la volonté de mon Père :

*Fac ut portem Christi mortem
Passionis fac confortem,
Et plagas recolere.*

Et vous, mon Sauveur et mon Dieu, vous qui avez voulu mourir abandonné, mais pas de votre Mère,

parce que sa présence au pied de votre croix vous était un surcroît de peine, et lui faisait porter avec vous tout le poids de ma rédemption, je vous en prie, au nom de cette présence de Marie à votre mort, faites qu'elle assiste à la mienne, et qu'après m'avoir obtenu de vivre uni à vous, elle m'obtienne de mourir aussi en union de votre mort, et pour expier mes péchés, et pour accomplir la volonté de mon Père et de mon Dieu.

Marie, Mère de grâce et de miséricorde, c'est donc vous qui devez me protéger alors dans la dernière lutte contre l'ennemi de mon âme, et recevoir cette âme pour la présenter vous-même à son juge :

*Maria Mater gratiæ,
Mater misericordiæ,
Tu nos ab hoste protege, .
Et hora mortis suscipe. Amen!*

L'ASSOMPTION.

Pour la fête de l'Assomption, voyez le chapitre XI^{me} : La gloire de Marie, ou Marie glorifiée en corps et en âme.

CHAPITRE XXIV.

LA PRÉPARATION AUX FÊTES DE MARIE.

Les fêtes de Marie, nous venons de le voir, nous rappellent les principaux événements de sa vie, et deviennent ainsi la lumière de la nôtre, puisqu'elles nous découvrent les dispositions de son âme, et sa fidélité à toutes les grâces divines, à travers les épreuves les plus dures et les plus cruelles douleurs. Aussi, ses vrais enfants ont-ils à cœur de se préparer à ses fêtes, afin d'obtenir par son intercession la grâce d'imiter leur Mère. Chacun d'eux suit en cela son attrait, car ce n'est pas d'une seule vertu que Marie fut après Jésus-Christ le plus parfait modèle.

On a dit de l'Evangile qu'il est sobre à l'égard de Marie. Il l'est en paroles, oui, et c'est ainsi que la parole sacrée respecte la grande œuvre de Dieu dont toute la gloire fut intérieure ici-bas, mais cette sobriété de paroles n'est pas moins pleine de sens, pleine de révélations. Dans le récit de l'Annoncia-

tion, l'humilité de la très-sainte Vierge n'apparaît pas moins profonde que son amour de la virginité ne s'y montre invincible, et l'on y voit sa magnanimité les éгалer toutes les deux, puisque Marie n'ignorait pas à quel prix elle donnait au monde la victime de notre rédemption.

Dans le mystère de la Visitation, c'est la charité et l'humilité qui se disputent la palme. L'une apporte la grâce à la terre, et l'autre renvoie toute la gloire au ciel, par ce cantique incomparable qui fut l'extase de l'humilité de la Mère de Dieu, et qui retentira dans les chants de l'Eglise universelle jusqu'à la fin des siècles.

Dans le mystère de la Purification, on ne sait ce qui doit toucher le plus, de la pauvreté de la fille des Rois, ou de son entière soumission aux lois qui ne pouvaient l'atteindre, de cette obéissance parfaite qui ne demande pas le pourquoi du commandement, mais qui l'accomplit par amour du Dieu qui commande et dont elle veut uniquement la volonté.

Dans le mystère de sa Compassion, la foi de la Reine des patriarches, des prophètes et des apôtres. éclate au même degré que la patience de la reine des martyrs, que la confiance, la fermeté, l'amour héroïque, la constance dans les larmes de la Reine

de tous les saints, de la Mère de tous les pécheurs repentants.

Depuis son Immaculée Conception où Dieu la prépare à devenir dans le temps la Mère du Fils de l'éternité, depuis sa Nativité où sa fidélité à la grâce de sa vocation commence à devenir sensible, depuis sa Présentation au temple où la seconde Eve se donne à Dieu pour toujours, jusqu'à son Assomption où Dieu l'enlève à la terre pour la revêtir au ciel de la gloire même de son Fils : *Signum magnum apparuit in cælo, mulier amicta sole*,¹ toute sa vie est un miroir de celle de Jésus-Christ : *Speculum justitiæ*, et un vivant modèle de la nôtre, non en ce sens que nous puissions l'égaliser jamais, à Dieu ne plaise que nous en ayons la pensée, mais en ce sens que nous devons le reproduire, chacun selon notre vocation, et selon la grâce que Dieu nous prépare, grâce toujours bien supérieure à tout ce que nous pouvons comprendre.

Prenons donc la résolution de nous préparer aux fêtes de Marie, afin d'obtenir par elle la grâce d'imiter celles de ses vertus que Dieu demande surtout de nous.

Cette préparation a été pour une multitude d'âmes

(1) *Apoc. 12. 1.*

la source des plus vives lumières et des faveurs divines les plus signalées. Nous pourrions en citer une foule d'exemples, mais que chacun de nos lecteurs éprouve de se préparer aux fêtes de Marie, et il aura la consolation de se servir en cela d'exemple à lui-même, par la plus douce des expériences. Ce n'est donc que pour l'animer plus efficacement à faire cette épreuve, que nous allons rapporter un fait dont nous avons autant de certitude que s'il fût arrivé à nous-mêmes.

Un jeune homme, au sortir de ses études, s'était mis à écrire dans les journaux de son temps. C'était en 1830 et 1831, époque tourmentée où les royaumes se défaisaient et se refaisaient pour se défaire encore. Notre jeune homme avait la foi et il en était fier. Il mêlait la défense du christianisme à celle des intérêts qui préoccupaient alors la presse, mais ne pouvait naturellement le faire avec la maturité et la science nécessaires au service d'une aussi grande cause. Sa tentation pourtant était de rester publiciste. Elle ne l'avait pas quitté, lorsqu'il lui arriva d'assister, le 21 juillet 1831, à l'entrée d'un roi dans sa nouvelle capitale. Appuyé sur un balcon, il vit passer le souverain au milieu de l'enthousiasme de son peuple, et la foule suivre le monarque, comme une mer dont les vagues s'éloignent avec le bruit

qui les suit. Bientôt le silence et la solitude se fit, et le publiciste néophyte rentra dans le salon où une nombreuse société le railla de l'air grave dont sa physionomie était empreinte. C'est qu'il se disait intérieurement : *Je veux servir la cause éternelle, et un Roi qui ne passe pas.*

L'année suivante, il était au séminaire, suivant un attrait antérieur auquel l'amour des luttes de la presse lui avait d'abord fait faire la sourde oreille. Il retrouva dans le sanctuaire la paix et la gaité qui l'avaient fui, et vit qu'en quittant le monde pour Dieu, on trouve en Dieu ce qu'on cherche en vain dans le monde. Des études plus sérieuses contribuèrent à lui donner l'amour d'une piété plus simple, et parmi les livres dont il faisait usage, deux principalement lui plaisaient à l'égal de l'*Imitation* : le premier était *la pratique de l'amour envers Jésus-Christ*, de saint Alphonse de Liguori, et le second les *Gloires de Marie* du même saint auteur.

C'était dans celui-ci qu'il avait appris à se préparer aux fêtes de la Mère de Dieu. Celle de la Visitation lui était devenue particulièrement chère depuis son ordination au diaconat. Il désirait la grâce d'annoncer avec fruit la parole de Dieu, et il voyait, dans la Visitation de Marie, Jésus-Christ sanctifiant son précurseur par la voix de sa Mère, et le disposant

ainsi au sublime ministère qu'il lui destinait : *Et tu, puer, propheta Altissimi vocaberis : prævibis enim ante faciem Domini parare vias ejus, ad dandam scientiam salutis plebi ejus in remissionem peccatorum eorum.*¹ Il se prépara donc à cette fête pour obtenir la grâce qu'il désirait de faire connaître Jésus-Christ et de lui gagner des âmes. C'est à cette fin qu'il se servit de la neuvaine si pleine de suavité et d'onction composée par saint Alphonse sur les litanies de la sainte Vierge. Arrivé au septième jour, le 29 juin, *fête de saint Pierre et de saint Paul*, il lut la méditation dont le troisième point explique cette invocation : Porte du ciel : *Janua cæli*. Assurément, il n'eut ni vision, ni extase, mais une ou deux heures de ce jour de fête ne s'écoulèrent pas moins aux pieds du saint Sacrement, sans qu'il se fût aperçu que le temps s'était envolé. Ce qu'il voyait clairement, lorsque la cloche l'appela, c'est que la vie religieuse, unie à la vie sacerdotale, devait être pour lui la voie du salut et la porte du ciel. Il n'y avait pas un mot qui fit allusion à cette vocation dans la méditation et la prière de saint Alphonse, et cependant, le séminariste qui, de son côté, n'y pensait non plus le moins du monde, n'avait pourtant vu, senti, goûté que cela.

. (1) *Luc. 1. 76-77.*

Il en parla à celui qui dirigeait sa conscience, et en reçut cette réponse : la confiance que vous me faites m'oblige à vous dire que vous êtes destiné par votre Evêque à suivre les cours d'études supérieures qui viennent d'être organisés. Vous serez ordonné prêtre l'année prochaine, dans le nouvel établissement même, et si, après cette année d'épreuve, vous persistez dans votre résolution, vous pourrez la suivre. Il passa donc cette année-là où on l'avait envoyé. La passion de la science ne put faire oublier la voix entendue au pied du saint Sacrement, mais elle était parvenue cependant à en affaiblir l'écho intérieur, et à refroidir un peu le désir de la suivre, quand le jour de la *fête de la conversion de saint Paul*, après avoir offert le saint sacrifice, notre jeune prêtre reconnaissant sa tiédeur, pria l'apôtre de lui obtenir que *la science qui enfle*, ne prît pas en son cœur le dessus sur la science de Dieu. En sortant de l'église du collège où il avait célébré la sainte Messe, il vit le directeur de ce collège venir à sa rencontre, un livre à la main. Avez-vous jamais rien lu de plus beau que ceci, lui dit ce bon prêtre, et il lui lut dans la vie de saint Alphonse, ces paroles adressées par le saint aux premiers compagnons de ses travaux apostoliques, lorsqu'il leur présenta les règles de son institut, à l'occasion de la première

émission de leurs vœux, le 24 juillet 1752. à l'issue des premières vêpres de sainte Marie-Madeleine, la patronne des pécheurs :

« Vous êtes appelés à marcher sur les traces de Jésus-Christ et à continuer parmi les hommes son saint ministère. Il faut *qu'à l'exemple de saint Paul* dont vous partagerez l'apostolat, vous puissiez vous donner comme les imitateurs de votre Dieu et le modèle même des chrétiens les plus parfaits ; dès-lors vous devez embrasser, sans hésiter, les sacrifices les plus généreux. Ce fut pour sauver les âmes que Jésus-Christ s'offrit en holocauste à son Père éternel ; puisque vous voulez, vous aussi, sauver ces âmes rachetées au prix de son sang adorable, offrez-vous également au Seigneur ; offrez tout ce que vous êtes et tout ce que vous avez : votre corps, par le vœu de chasteté ; votre esprit, votre cœur, votre volonté, votre liberté, par celui d'obéissance ; tous vos biens, toutes les choses de la terre, par celui de pauvreté ; sacrifiez jusqu'à l'espérance d'un retour quelconque vers le monde ou vers sa gloire par le vœu de persévérance, et en renonçant à toutes ses dignités, mourez au monde, mourez à vous-même, ne vivez que pour Dieu, et prenez-le véritablement pour l'unique portion de votre héritage, en jurant l'observation des saintes règles

que je vous présente en son nom et pour sa gloire et la vôtre, et celle encore d'une multitude d'élus dans l'éternité : dépouillés ainsi de vous-mêmes et de tout ce qui est de la terre, vous aurez moins à craindre de votre propre faiblesse et de la corruption des choses d'ici-bas dans le cours de vos travaux apostoliques. Vraiment hommes de Dieu, puisque vous lui appartiendrez entièrement et volontairement, vous serez investis d'une puissance divine pour la conversion des peuples, et à votre voix, vous verrez se renouveler dans les âmes les miracles des temps anciens. Oui, par là, vous sauverez un grand nombre d'âmes et vous vous sauverez vous-mêmes : votre salut, votre salut surtout, rien n'est plus puissant pour vous le procurer que les vœux que je vous propose. Ah ! si vous en connaissiez bien tout le prix, avec quelle joie et quel empressement ne les feriez-vous pas ! Ils sont contre le démon comme un bouclier divin dans les mains du religieux : c'est le ciel qui les lui donne pour mettre sa vocation à l'abri de son inconstance naturelle, et assurer sa persévérance dans le service du Seigneur ; c'est une ancre salutaire que l'on jette dans le port ; que les vents soufflent, que la tempête se déchaîne, que la mer s'agite avec furie, on ne sera pas exposé à un triste naufrage.

Tranquille et fixé en Dieu par ses vœux, le religieux n'aura presque rien à craindre des orages et des dangers de la vie.¹ »

Evidemment, saint Paul répondait immédiatement à la prière qui venait de lui être faite, et l'effet de cette réponse si pleine de divin à-propos, fut de rendre au désir refroidi de notre jeune prêtre pour la vie religieuse toute son ardeur première. Il en écrivit donc à qui de droit, reçut une réponse d'abord défavorable, dernière épreuve qui ne lui laissa aucun trouble, car au moment même où il achevait la lecture de cette réponse, il ouvrit les épîtres de saint Paul, à l'endroit même où il était arrivé par ses études quotidiennes, et tomba directement sur ce passage :

« *Currebatis bene : quis vos impedit veritati non obedire? Persuasio hæc non est ex eo qui vocat vos :²* Cette voix ne vient pas de celui qui vous appelle. »

Après avoir donc comparé les règles de divers instituts religieux, et consulté différents ecclésiastiques séculiers et réguliers, pour ne pas manquer aux règles de la prudence chrétienne qui ordonne de ne pas se borner à l'attrait intérieur, et d'y

(1) Vie de saint Alphonse, par Jeancard, 3^{me} partie, chap. 1.

(2) Gal. 5. 7. 8.

joindre la réflexion, le jeune théologien l'année écoulée, partit pour le noviciat de l'ordre qu'il avait toujours préféré.

Il y arriva vers neuf heures du soir, par une soirée d'été qui répondait parfaitement à l'état de son âme heureuse et tranquille en touchant au port. Le frère portier avait quelque chemin à faire pour répondre au coup de la sonnette du cloître, et le jeune voyageur eut le temps de s'orienter. Ses yeux cependant ne cherchèrent plus rien, lorsqu'ils eurent rencontré cette vieille inscription taillée dans la pierre même de la porte du couvent :

Mater Dei.

Sis intranti

Janua cœli!

Mère de Dieu, à celui qui entre ici, soyez la porte du ciel.

Toute sa peine fut alors de refouler ses larmes, ne voulant pas paraître triste au moment même où son cœur était inondé de joie. Marie avait donc autrefois choisi l'heure où il l'invoquait comme la *porte du ciel*, pour l'attirer là où elle voulait lui montrer un jour qu'il ne l'avait pas invoquée en vain, et que c'était bien elle qui l'avait conduit au port.

Cette bonne Mère ne se contenta pas de cette double marque de tendresse. Elle voulut en donner une troisième à son enfant qui avait gardé fidèlement pour lui seul le secret de la *porte du ciel*, et elle le fit le jour même où il fit ses vœux de religion. Se trouvant donc ce jour-là au milieu de ses frères, il écoutait attentivement le passage des *Gloires de Marie* dont on a coutume, dans l'institut où il était entré, de lire quelques lignes au commencement du repas du soir, avant de reprendre la lecture de l'histoire ecclésiastique ou de la vie des saints. Or, ces quelques lignes étaient celles-ci :

« Ah ! combien les serviteurs de Marie sont fondés à se croire prédestinés ! L'Eglise elle-même vient à l'appui de cette pensée quand elle met dans la bouche de Marie ces paroles de l'Ecclésiaste : J'ai cherché mon repos de tous côtés, et je me suis arrêtée dans l'héritage du Seigneur : *In omnibus requiem quæsi, et in hæreditate Domini morabor*. Le cardinal Hugues dit dans son commentaire : Heureux celui en qui Marie aura trouvé son repos : *Beatus in cujus domo B. Virgo requiem invenerit !* Marie aime tant les hommes qu'elle cherche à faire germer son amour dans le cœur de tous ; il y en a beaucoup, ou qui ne le reçoivent pas, ou qui ne le conservent pas. Heureux celui qui le reçoit

et le conserve ! Je m'arrêterai dans l'héritage du Seigneur : *Et in hæreditate Domini morabor* ; c'est-à-dire, reprend Pacciuchelli, dans ceux qui sont l'héritage du Seigneur : *Id est, in illis qui sunt hæreditas Domini*. La dévotion à Marie persévère dans tous ceux qui sont l'héritage du Seigneur, c'est-à-dire qui lui appartiendront pendant l'éternité. Celui qui m'a créée, continue Marie dans le passage déjà cité de l'Ecclésiaste, celui qui m'a créée a daigné venir se reposer dans mon sein, et il a voulu que j'habitasse dans le cœur de tous les élus (dont Jacob fut la figure, et qui sont l'héritage de la Vierge), et il arrêta que tous les prédestinés mettraient en moi leur confiance, et seraient mes serviteurs : *Qui creavit me requievit in tabernaculo meo, et dixit mihi : In Jacob inhabita, et in Israel hæreditare, et in electis meis mitte radices*.

» Oh ! combien d'âmes qui jouissent maintenant des béatitudes célestes ne les auraient jamais goûtées si l'intercession de Marie ne les y eût conduites ! J'ai fait luire du haut des cieux une impérissable clarté : *Ego feci in cœlis ut oriretur lumen indeficiens*. Le cardinal Hugues interprète ce nouveau passage de l'Ecclésiaste en faisant dire à Marie qu'elle a fait surgir dans le ciel autant de lumières éternelles qu'elle y compte de serviteurs ; puis il ajoute :

il y a dans le ciel beaucoup de saints qui n'y seraient jamais entrés si son intercession leur eût manqué : *Multi sancti sunt in cælis intercessione ejus, qui nunquam ibi fuissent nisi per eam.* Saint Bonaventure dit que tous ceux qui se confient en la protection de Marie verront s'ouvrir devant eux la porte du ciel pour les laisser entrer : *Qui sperabit in illa, porta cæli reserabitur ei.* Saint Ephrem a appelé la dévotion à la Vierge la clef du paradis : *Reseramentum cælestis Jerusalem.*⁴ Et le pieux Louis de Blois dit à Marie : O ma Souveraine ! c'est à vous que sont confiées les clefs des célestes trésors : *Tibi regni cælestis claves thesaurique commissi sunt.*² Nous devons donc lui répéter sans cesse la prière de saint Ambroise : Ouvrez-nous, ô Marie, la porte du paradis, dont vous tenez les clefs : *Aperi nobis, ô Virgo, cælum cujus claves habes ;* et n'êtes-vous pas vous-même cette porte, selon l'expression de la sainte Eglise : *Janua cæli ?* »

Il ne manquait donc plus rien à notre jeune religieux, pour reconnaître avec une surabondante clarté la main de sa Mère dans toute la suite de l'histoire intime de sa vocation, et nous savons

(1) *Orat. de Laud. Virg.*

(2) *Par. an. fid. p. 2. End. 4 : ad. Mar.*

qu'il a pris depuis lors l'habitude de dire à la sainte Vierge : *Encore une fois, ma bonne Mère, encore une fois ! Car si vous ne reveniez pas à la dernière heure, vous n'auriez pas été vraiment la porte du ciel pour moi. Achevez donc votre ouvrage et ne vous laissez pas vaincre par mes ingratitudes. Vierge fidèle, soyez plus fidèle que moi ! Mère de miséricorde, soyez plus miséricordieuse que je ne suis misérable ! Je vous attends donc, Marie, je vous attends à l'heure de ma mort.*

PRIÈRE.

O mon Dieu ! il y a vraiment plus de choses entre le ciel et la terre que ne le pensent les aveugles du monde, et si tous, nous étions plus enfants, nous vous trouverions aussi bien plus tendre père. Mais vous ne vous êtes pas contenté d'être notre père par la création et les soins de votre Providence, vous avez encore voulu devenir notre frère dans la rédemption, l'époux même de nos âmes dans le sacrement de vie ; et pour nous aider à aller à vous avec confiance, vous nous avez donné une Mère dont le cœur sans tache supplée à ce qui manque à nos prières pour les rendre toujours puissantes. Qui de nous a jamais recouru à ce cœur qui est votre ouvrage, ô mon Dieu, sans savoir bientôt qu'il en a

été entendu ? Qui a jamais dit à Marie : priez pour moi, sans savoir bientôt que cette prière de Mère est allée jusqu'à vous, et qu'elle n'y est pas allée en vain ? Ah ! si nous faisons attention à tout ce qui se passe en nous et hors de nous par l'action de votre Providence, si nous avons la mémoire du cœur, qui de nous n'aurait à faire bien des anniversaires, au souvenir de la longue chaîne de vos bontés pour nous ! Ne permettez pas, Seigneur, que je sois du nombre des ingrats, et rappelez-moi toujours que le nom de Marie est mêlé pour moi à toutes vos miséricordes.

Je m'en souviens, ô ma Mère, et vous, ne m'oubliez pas ! *Amen !*

CHAPITRE XXV.

LE SAMEDI, JOUR DE MARIE.

C'est d'après un très-ancien usage que tous les samedis, l'Eglise rend un culte particulier à la Mère de Dieu.

Les ecclésiastiques récitent en ce jour un office spécial de la très-sainte Vierge, les prêtres célèbrent la sainte messe sous l'invocation de Marie, et les fidèles sanctifient aussi ce jour consacré à leur Mère, par quelque œuvre de piété, de charité ou de pénitence.

Au dixième siècle, saint Pierre Damien nous fait voir cet usage anciennement établi, et comme il serait difficile d'en assigner l'origine, du moins en ce qu'il a d'essentiel, il est vraisemblable que le samedi fut considéré comme le grand jour de Marie, dès les premiers temps de l'Eglise.

Et pour quelle raison ?

Le saint docteur que nous venons de citer ne trouve pas étonnant que l'on ait consacré à Marie

le jour du repos du Créateur, puisque c'est en elle, dit-il, que la divine sagesse s'est reposée quand elle est venue réparer son ouvrage : *Sabbathum enimvero, quod requies interpretatur, satis congruè Beatissimæ Virgini dedicatur, nam sapientia in ea per humanitatis assumptæ mysterium velut in sacratissimo lectulo requievit.*¹

La pensée de saint Pierre Damien nous en suggère une autre qui n'en est que le complément : L'incarnation est le vrai couronnement, la fin des œuvres de Dieu. C'est par elle, en effet, que le Verbe qui a librement donné l'être à toute créature, se donne librement lui-même à sa créature, vient se reposer dans son ouvrage, et faire reposer ses œuvres en lui-même par l'union hypostatique, dont le chaste sein de Marie fut le tabernacle. Le jour du repos suprême de Dieu, et du repos de la création en Dieu, est donc en vérité le jour de Marie.

D'autres auteurs préfèrent d'autres raisons, et pensent surtout que ce jour a été consacré à la sainte Vierge, parce que le samedi qui sépara le jour de la mort de Jésus-Christ de celui de sa résurrection, Marie fut seule à conserver dans son cœur la pleine

(1) *B. Petrus Dam. opusc. 33. c. 3 et 4. cité par Benoît XIV, de Festis B. M. V. c. 18.*

et inébranlable foi à la Divinité de son Fils. L'on ne pourrait affirmer cependant que la foi fût absolument éteinte dans l'âme des apôtres et des disciples, et il serait impossible de ne pas la trouver vivante du moins dans le cœur de saint Jean et de sainte Marie Madeleine, comme le remarque avec Bellarmin le savant pape Benoît XIV.¹ Mais il n'est nullement nécessaire de supposer la foi tout à fait éteinte chez les disciples du divin Maître pour comprendre ici le motif qui a fait consacrer le samedi au souvenir de la foi victorieuse de la Mère de Dieu. Il est incontestable, en effet, que partout ailleurs que dans l'âme de Marie, la foi fut ou ébranlée, comme chez plusieurs des apôtres et des disciples, ou profondément troublée, comme chez Marie Madeleine elle-même, puisqu'en disant dans son angoisse auprès du sépulcre vide : *Ils ont emporté mon maître, et je ne sais où ils l'ont mis,*² elle montrait assez que dans son trouble, elle oubliait la promesse faite par le Christ de sa résurrection. La Mère du Dieu fait homme attendait seule avec une divine certitude la résurrection de l'Homme-Dieu. Il est donc vrai que la foi pleine, vivante, parfaite de l'Eglise, était alors cachée dans

(1) *B. Petrus Dam. opusc. 53. c. 5 et 4.* cité par Benoît XIV, *de Festis B. M. V. c. 18.*

(2) *Jôan. 20. 15.*

le cœur de Marie, comme le germe de l'arbre divin qui devait ombrager toute la terre.

Cette raison seule suffirait pour motiver le culte que la chrétienté rend tous les samedis à la sainte Vierge.

Mais il en est une autre qui n'est pas moins puissante : c'est que le samedi de la grande semaine de la rédemption fut pour Marie le jour principal de sa douleur. Ce n'est pas celui où cette douleur fut la plus amère, mais ce fut celui où elle fut la plus profonde. Marie souffrit plus cruellement au pied de la croix, mais elle y enfantait le genre humain à la vie nouvelle. Elle voyait souffrir et mourir son Fils, mais elle entendait la voix de celui qui rachetait le monde : *Dimitte! quare dereliquisti? Consummatum est.*⁽¹⁾ Et cette voix descendait doucement sur elle pour la déclarer Mère de l'humanité : *Ecce Mater tua!*⁽²⁾ Tout change dès le soir de ce grand jour et à l'approche du samedi!⁽³⁾ Le Verbe de Dieu, il est vrai, n'a jamais cessé d'être uni ni à l'âme ni au corps de cette nature dont il s'est revêtu par amour, mais l'âme du Christ était séparée de son corps, et le Fils de Marie n'était

(1) *Luc. 23. 34. — Matth. 27. 46. — Joan. 19. 30.*

(2) *Joan. 19. 27.*

(3) Le sabbat commençait la veille au soir.

plus vivant dans sa nature humaine ! La vie était dans la mort, la vie de Dieu dans la mort de l'homme, pour l'expiation des péchés du monde, pour rendre au genre humain la vie divine qu'elle avait perdue, lui mériter même l'immortalité corporelle par la résurrection de la chair. C'est donc en ce jour *seul* que Marie a dit dans son cœur : *Mon Fils n'est plus !*

C'est en ce jour que l'âme du Christ, unie à sa Divinité, descendit aux enfers : *Descendit ad inferos*,¹

(1) Par *les enfers*, on n'entend pas ici *l'enfer* ou le lieu de la séparation éternelle de Dieu, qui est l'état des hommes morts dans *l'obstination*, dans la résistance finale à l'Esprit de grâce et de miséricorde. L'enfer proprement dit avec son éternité est réservé, dit un saint Père, aux âmes dans lesquelles l'œil de Dieu a vu l'éternité du péché. Mais les enfers dont parle ici le symbole sont les lieux inférieurs où vivent les âmes qui ne jouissent pas encore de la vision intuitive, qui ne voient pas encore Dieu face à face, qui n'en jouissent pas encore par l'étroite union de la gloire, et qui sont dans *l'expiation* ou dans *l'attente*. En ce monde l'expiation n'est pas seule, et la terre est surtout le lieu de l'épreuve et du mérite. Le purgatoire est le lieu de l'expiation. On y est plus uni à Dieu que sur la terre, car si la souffrance expiatrice y est plus grande, l'amour aussi s'y trouve sans mélange. Nous sommes donc ordinairement plus bas sur l'échelle où l'on monte à Dieu, nous sommes plus bas, c'est-à-dire moins près de Dieu, sur la terre qu'en

pour consoler l'Eglise des anciens. La voyez-vous apparaissant dans sa gloire au premier homme et à la première femme, au père et à la mère du genre humain, avec cette parole attendue depuis quarante siècles : *Me voici !* Voici le salut promis à l'origine. La voyez-vous visitant la multitude des âmes sauvées par la ruine même de l'ancien monde , pauvres

purgatoire. On appelle limbes le lieu des âmes dont l'état est devenu plutôt un état d'attente que d'expiation. Ce fut l'état des saints avant la mort de Jésus-Christ. Les limbes étaient cette prison dont parle saint Pierre, et où les âmes des justes étaient encore captives, puisqu'elles étaient encore retenues loin de la vue de Dieu. D'un autre côté cette attente n'était pas sans joie, puisqu'elle était sans crainte, et que l'union de ces âmes avec Dieu était plus intime que sur la terre, et sans les luttes de l'épreuve terrestre. De saints et d'illustres théologiens pensent que l'état des âmes des enfants non régénérés à la vie de la grâce par le baptême, a quelque chose de semblable à celui-là, non par la jouissance du bonheur surnaturel de la grâce, mais par celle du bonheur de l'union naturelle avec Dieu, bonheur qui est exempt du désir d'un bonheur supérieur que ces âmes ignorent, et aussi des combats et des périls de ce monde. Voyez sur ce point les paroles de *saint Thomas* et du grand pape Innocent III dans *le Christ et les antechrists*, tom. 2, pp. 298-300. Dieu ne doit rien à personne, puisqu'il ne doit l'être à personne. Chaque degré de vie et de bonheur est donc toujours de sa part un don d'amour à ses créatures.

âmes d'abord incrédules aux paroles de Noé, mais qui crurent ensuite et expièrent leurs crimes dans le naufrage du genre humain : *Christus semel pro peccatis nostris mortuus est, justus pro injustis, ut nos offerret Deo, mortificatus quidem carne, vivificatus autem spiritu, in quo et his qui in carcere erant spiritibus veniens predicavit, qui increduli fuerant aliquando, quando expectabant Dei patientiam in diebus Noe, quum fabricaretur Arca?*¹ La voyez-vous remontant les siècles et les générations dans l'attente, non-seulement les générations du peuple choisi pour servir de monument à la foi primitive au milieu de la défection idolâtrique, mais toutes les générations humaines, et se manifestant à tous ceux qui ont cru en Dieu et en sa justice, qui ont craint Dieu et observé la loi naturelle,² avec le secours de la grâce que Dieu offre à tous les hommes : *In veritate comperi quia non est personarum acceptor Deus, sed IN OMNI GENTE, qui timet eum et operatur justitiam,*

(1) *I. Petri. 3. 18-20.*

(2) Voyez dans la théologie de saint Alphonse : *De credendis explicite necessitate medii.* (*Hom. apost. t. 4. c. I.*) Ce qu'il dit s'applique aussi à tous ceux qui, depuis l'incarnation, ont ignoré invinciblement la révélation chrétienne. (Voyez dans les *Entretiens* sur la démonstration catholique, les paroles de saint Bernard que nous y avons citées.) Entret., 3^{me} éd. p. 243.

*acceptus est illi ?*¹ La voyez-vous les comblant de joie par les prémices de la grâce qu'il leur accordera bientôt dans sa plénitude, lorsqu'il montera au ciel avec la multitude des âmes des justes de tous les temps ?

Mais pendant que l'Eglise qui commence à devenir triomphante est dans la joie, l'Eglise militante est dans la douleur, et c'est le grand jour entre tous, le seul de tous les jours du monde, où cette Eglise réfugiée dans le cœur de sa Reine et de sa Mère, porta le deuil en toute vérité !

« Et l'on dit cependant, s'écrie ici saint Bernard : Marie ne savait-elle pas que le Christ dût mourir ? Elle le savait certainement. N'en espérait-elle pas la prochaine résurrection ? Oui, et fidèlement. Et elle le pleura lorsqu'elle le vit crucifié, et dans les bras de la mort ? Oui, et amèrement. Et qui donc es-tu, mon frère, et d'où te vient cette sorte de sagesse qui ne s'étonne pas de la passion du Fils, et qui s'étonne de la douloureuse compassion de la Mère ? Tu crois de celui-là qu'il a vraiment pu mourir de la mort du corps, et tu ne crois pas que celle-ci ait pu vraiment mourir de la mort du cœur, ou souffrir dans le cœur une douleur amère comme la mort ?² »

¹ (1) *Act. Apost 10. 34-35.*

(2) *Serm. in signum Magn.*

Le samedi qui sépara le grand jour de l'immolation de l'Homme-Dieu , du grand jour de sa résurrection, fut donc en vérité le seul jour où Jésus-Christ fut *dans la mort* , le seul grand jour où sa Mère put lui dire : O mon Fils, tu n'es plus !

Et qui ne comprendra pourquoi tous les vrais chrétiens s'en souviennent, pourquoi ils ont à cœur de célébrer ce souvenir avec reconnaissance, par des prières, des bonnes œuvres et des sacrifices ?

Nous reviendrons bientôt sur ce point en traitant des pratiques de piété par lesquelles les enfants de Marie honorent leur Mère dans le secret de leurs cœurs, mais nous ne voulons pas omettre de signaler ici la pratique publique de l'Eglise , nous voulons dire la loi de l'abstinence du samedi qui nous oblige tous, et que nous ne pouvons enfreindre sans faute grave, si nous n'en sommes pas légitimement dispensés.

Il règne de nos jours une grossière et volontaire ignorance sur la nature et l'obligation des lois de l'Eglise. Les lois disciplinaires ne sont sans doute pas des lois divines, comme le sont, par exemple, les lois du décalogue, ou les lois de la prière, du sacrifice et des sacrements. Mais les lois disciplinaires sont les lois d'une autorité divinement établie pour les promulguer. Les apôtres ne se sont pas bornés à

prêcher une doctrine : ils ont fait des lois, et en particulier des lois d'abstinence,¹ au nom de l'Esprit-Saint² dont ils étaient les organes. Or, l'Apostolat établi par Jésus-Christ ne l'a pas été pour un temps, mais pour tous les temps, et il est évident que le Christ a constitué l'autorité apostolique ou enseignante à perpétuité, promettant d'être *tous les jours avec elle jusqu'à la consommation des siècles*,³ et disant d'elle à tous les siècles : *Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise*.⁴ Comment en eût-il été autrement ? La religion n'est-elle qu'une idée, un sentiment, une opinion solitaire, le rêve du premier venu ? N'est-elle pas, au contraire, l'âme de la société religieuse des hommes avec Dieu, et des hommes entre eux pour aller à Dieu ? Elle est l'âme de la société religieuse, et jamais religion ne fut moins que cela. Eh bien ! si religion et société religieuse sont choses corrélatives et qui ne vont pas l'une sans l'autre, il y a donc une autorité religieuse divinement établie de Dieu pour conduire les hommes à Dieu, puisqu'il ne peut y avoir de société sans autorité, et que les relations des hommes avec Dieu ne sont pas arbitraires, mais dépendantes de la

(1) *Act. 15. 29.*(2) *Ibid.*(3) *Matth. 28. 20.*(4) *Luc. 10. 16.*

sagesse et de la volonté de Dieu même. N'existe-t-il pas trois sociétés en ce monde : la société domestique ou la famille, la société civile ou l'état, la société religieuse ou l'Eglise? Eh bien ! Dieu est, au fond, l'auteur des trois autorités qui les dirigent : *Non est enim potestas, nisi a Deo*,¹ et quand on dit de l'autorité civile elle-même qu'elle est de droit divin, on dit uniquement que Dieu ayant créé l'homme pour la société, a voulu par conséquent que l'homme fût soumis à une autorité. Mais si Dieu est l'auteur de toute autorité, il ne l'est pas de la même manière dans tout ordre de société. L'autorité civile n'est directement de Dieu que dans son fond, et non dans sa forme, l'état n'ayant qu'une fin temporelle et soumise aux conditions variables des temps. Il n'en est pas et n'en peut être de même de l'autorité, ni dans la famille, ni dans l'Eglise, la famille appuyée sur le mariage étant nécessairement d'institution divine directe et naturelle, comme *principe* de la vie humaine naturelle, et l'Eglise appuyée sur Jésus-Christ qui la féconde, étant nécessairement aussi d'institution divine et directe et surnaturelle, comme *principe* de la vie de la grâce, vie supérieure qui relève tout dans l'humanité, le mariage,

(1) Rom. 13. 1.

la famille, et l'état avec tout le reste, afin que tout soit en harmonie avec la fin dernière et *positive* de l'humanité. L'autorité dans la famille, et l'autorité dans l'Eglise sont ainsi divines dans leur fond et dans leur forme, et ne peuvent émaner que directement de Dieu, premier principe et dernière fin de l'homme et du genre humain.

Les ordres de l'autorité dans la famille, et les ordres ou les commandements de l'autorité dans l'Eglise, obligent donc en conscience, selon l'ordre de Dieu même ; et en matière grave, ils imposent une obligation grave. Les lois civiles n'obligent-elles pas elles-mêmes en conscience, non-seulement *propter iram, sed etiam propter conscientiam*,¹ comme le dit l'Apôtre, et celui qui résiste aux puissances ne résiste-t-il pas à l'institution de Dieu : *Qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit*?² Comment donc peut-on traiter légèrement les lois promulguées par l'Eglise pour nous rappeler, selon les nécessités diverses des temps, l'observance des lois divines, et nous donner l'occasion de les accomplir par des œuvres de piété, de charité ou de pénitence ? L'obéissance serait-elle moins obligatoire dans la société religieuse que dans la société civile et dans la société.

(1) *Rom. 13. 5.*

(2) *Ibid. 2.*

domestique? Si l'autorité dans la famille ou dans l'état commande ce que Dieu défend, certes, il faut alors *obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes*,¹ mais Dieu ne nous a abandonné, ni à nos caprices, ni au jugement intéressé de nos passions, ni à la faiblesse de notre raison elle-même, pour juger entre lui et les pouvoirs qui abusent de l'autorité qu'ils tiennent de lui. A notre nature défaillante depuis sa chute, il a donné *une autorité doctrinale*, non-seulement pour l'élever à la connaissance des vérités et des biens de l'ordre surnaturel, mais aussi pour l'empêcher de s'égarer dans l'ordre même de la vérité et du droit naturel, et c'est ainsi que l'autorité de l'Eglise est tout à la fois la base positive de la liberté de conscience vis-à-vis les pouvoirs de la terre, la garantie contre l'abus de cette liberté, et le moyen de ne pas la voir traiter d'impraticable comme la font traiter ceux qui la conçoivent sans autre règle qu'elle-même, la transformant ainsi en licence impossible, et favorisant par là-même les entreprises de tous les despotismes.

On dira : mais les lois disciplinaires ne sont pas immuables, nous les voyons changer avec les siècles, quelquefois même varier selon les lieux? Elles

(1) *Act. 5. 29.*

sont variables sans doute, et doivent l'être, puisqu'elles ont pour objet *des manières variables* d'accomplir les lois de Dieu et de pratiquer les vertus, selon la diversité des temps, des choses, des circonstances. Mais ce qui est invariable, c'est l'autorité qui les porte, et l'obligation où nous sommes de nous y soumettre.

Souvenons-nous donc de cette parole de Jésus-Christ à l'autorité enseignante qu'il a établie pour toujours : *Qui vous écoute, m'écoute*; observons les lois de cette autorité divinement établie, et parmi ces lois, chérissons en particulier celle qui nous rappelle le jour de la plus profonde douleur de notre Mère. Et si, pour des raisons que l'Eglise juge légitimes, elle nous dispense en ce jour du sacrifice obligatoire de l'abstinence, que notre cœur offre du moins à Jésus et à Marie quelque sacrifice volontaire.

PRIÈRE.

O mon Dieu, que de fois j'aurais omis d'accomplir vos commandements, que de fois j'aurais négligé la prière, la sanctification du jour que vous vous êtes réservé, ou que vous avez plutôt réservé à mon âme, l'assistance au saint sacrifice, la pratique de la pénitence et des bonnes œuvres, la réception

des sacrements et surtout de l'adorable Eucharistie, si votre Eglise ne m'eût rappelé mon devoir, et ne m'y eût ramené par ses fêtes et par ses lois ! Les commandements de l'Eglise que j'ai si souvent récités dans mon enfance, que sont-ils, Seigneur, sinon ce rappel maternel, qui me ramène à vous ? Je les aimerai donc, comme un enfant aime les volontés de sa mère, et je craindrai de les mépriser, au souvenir de cette parole que vous lui avez vous-même adressée : *Qui vous méprise, me méprise*. J'aurai tout particulièrement à cœur, ô mon Dieu, de vous offrir le sacrifice du samedi, au souvenir de celle qui n'a tant souffert à pareil jour, que parce que vous et elle nous avez tant aimés ! Oui, je vous aimerai à mon tour, vous Jésus mon Sauveur, et vous Marie Mère de mon Sauveur, et je veux vous prouver mon amour autrement que par des paroles. Mais aidez-moi, mon Dieu, de votre grâce toute-puissante, afin que je sois fidèle à ma résolution, et vous, ma Mère, vous m'obtiendrez de Jésus-Christ, cette grâce de la fidélité. *Amen*.

CHAPITRE XXVI.

LE MOIS DE MARIE.

Les œuvres de Dieu sont vivantes. La nature est une vie, la grâce est une vie, la gloire est une vie. La nature vit, et ce qui n'est pas vivant en elle, y sert du moins à la vie. La grâce est une vie plus haute et tout à fait surnaturelle, puisqu'elle est déjà une participation à la vie incréée de Dieu, mais sous le voile du temps. La gloire est la communion sans voile à cette vie divine. Principe de toute vie, Dieu a couronné celles qui animent la création par la vie intelligente ou personnelle, et par la vie sociale, faisant l'homme à sa ressemblance, et la société aussi à l'image de l'éternelle société des personnes divines dans leur indivisible unité. Mais la vie sociale a ses degrés de perfection à son tour. La vie de la famille, racine divine de la vie publique, s'étend par la vie civile, et s'élève par la vie religieuse dans la grande famille des enfants de Dieu, dans l'Eglise univer-

selle où Dieu répand la vie de la grâce, et prépare la vie de la gloire.

L'Eglise est ainsi vivante d'une sève qui n'est pas humaine. Ses racines la puisent dans *la terre des vivants* qui n'est pas de ce monde, mais qui produit ses fruits en ce monde. Sa foi, son espérance, son amour, sont invariables comme leur principe et leur fin ; mais sa foi est vivante, son espérance est vivante, son amour est vivant, et c'est parce que tout vit en elle que tout est d'une fécondité toujours renaissante. Nous ne savons rien de plus niais que l'étonnement du protestantisme, ou que la surprise du jansénisme, en présence des nouvelles œuvres de charité ou de piété qui ne cessent d'apparaître sur l'arbre vivant de l'Eglise à toutes les saisons de l'année, je veux dire à tous les âges de la vie du genre humain. La foi est toujours ancienne, mais ses œuvres sont toujours nouvelles. L'amour pour Jésus-Christ ne change pas, mais il se prouve par des sacrifices aussi variés que les feuilles des arbres et que les fleurs des champs. La piété filiale envers la Mère du Sauveur a commencé avec l'Eglise et ne finira pas plus qu'elle, même dans la gloire, mais ses actes sont sans nombre et infiniment variés, comme le sont les actes d'amour d'un enfant pour la plus aimée des mères.

C'est ainsi que nous voyons l'Eglise multiplier pendant l'année les fêtes qui nous mettent sous les yeux la chaîne de la vie de la Mère de Dieu, et les exemples dont cette vie est pleine ; consacrer à cette divine Mère le jour de chaque semaine qui nous rappelle surtout l'héroïsme de sa foi et de sa douleur ; lui offrir enfin trois fois chaque jour, au son de l'*Angelus*, cette angélique salutation qui nous redit le bienfait de l'incarnation du Verbe. Est-il donc étonnant qu'après avoir voulu consacrer à Marie trois instants de chaque jour, et un jour de chaque semaine, l'Eglise ait aussi pensé à lui consacrer tout particulièrement un mois de chaque année ?

Est-il étonnant surtout qu'elle ait choisi pour honorer celle qui a rendu la vie au monde, le mois qui semble rendre la vie à la nature ? Tous les cœurs sont ici d'accord avec l'Eglise : ils sentent que le mois de mai devrait être préféré pour le culte de celle que Dieu a remplie de grâce, et pendant qu'ils ornent de fleurs les autels de leur Mère, ils sentent se réveiller en eux le filial espoir qu'elle leur obtiendra de Dieu le céleste ornement des vertus.

Et puis, il y a encore une autre pensée de maternelle charité dans ce choix qu'a fait l'Eglise. Le mal en ce monde suit partout le bien, et à côté des dons

de Dieu, se rencontre presque toujours l'abus qu'on en fait. Quand la providence nous fait jouir du réveil de la nature, les passions se réveillent aussi pour troubler la pureté de cette jouissance, et la rendre amère en s'y mêlant. C'est donc une pensée vraiment maternelle qui a porté l'Eglise à réveiller alors à son tour dans le cœur de ses enfants, le souvenir efficace de cette douce Vierge, de cette aimante Mère, dont le nom seul est un reproche aux âmes qui s'égarent, un remords aux cœurs qui se souillent, une espérance à ceux qui veulent revenir, un puissant secours à ceux qui sont tombés, un soutien à tous ceux qui veulent persévérer.

Mais pourquoi surtout faut-il faire le mois de Marie?

Par amour pour Jésus-Christ, par amour pour sa divine Mère, par amour pour nos âmes. Jésus-Christ ne veut-il pas que nous aimions ce qu'il aime? Ne veut-il pas que nous aimions beaucoup ce qu'il aime beaucoup? Qu'a-t-il plus aimé que sa Mère? Faisons donc le mois de Marie par amour pour elle, et nous le ferons par amour pour lui. Faisons-le aussi par amour pour nos âmes, puisqu'un mois de prières ne peut manquer d'être un mois de grâces.

Comment donc le ferons-nous pour qu'il nous soit un mois de grâces?

Nous le ferons avec reconnaissance, avec confiance, avec fidélité.

Saint Bernard a dit qu'en mêlant à nos prières la reconnaissance pour les grâces reçues, nous portions le cœur de Dieu à nous en accorder de nouvelles, beaucoup plus efficacement que nous ne le ferions par la seule prière de demande. Nous porterons donc aussi le cœur de Marie, cette vivante image du cœur de Dieu, à prier beaucoup pour nous, si nous nous souvenons fidèlement de tout ce que nous devons déjà à son intercession. Par là, nos prières seront aussi plus conformes à celles de l'Eglise qui commencent presque toujours par ces reconnaissants souvenirs, si propres à ouvrir le cœur à la confiance : *Salve RADIX, salve porta EX QUA MUNDO LUX EST ORTA!* — *Salve Regina, Mater misericordiæ, vita, dulcedo et spes nostra, salve! Alma redemptoris Mater, quæ pervia cœli porta manes, et stella maris, succurre cadenti surgere qui curat populo!* Dans ces prières et dans mille autres, l'Eglise nous rappelle ce que Marie a été pour nous, ce qu'elle est toujours, avant de nous dire ce qu'elle sera encore, si nous recourons à elle.

Et quoi de plus facile que la reconnaissance quand on se souvient d'elle? N'avons-nous pas vu que pour se donner à nous, Jésus-Christ a voulu la coopéra-

tion de son cœur de Mère ? Ne savons-nous pas combien cette coopération lui a coûté, depuis l'incarnation jusqu'au calvaire ? N'a-t-elle pas mêlé ses larmes à toutes les angoisses et à toutes les souffrances de la passion de son Fils ? N'est-elle pas descendue jusqu'au fond de cet abîme de douleur : *Veni in altitudinem maris et tempestas demersit me* ? Est-il une seule des incompréhensibles peines intérieures et extérieures de la grande victime, qui n'ait transpercé son âme ? Comment donc se souvenir de l'agneau de Dieu qui a pris sur lui le fardeau de nos péchés, sans se souvenir de sa Mère et de la nôtre ?

Mais ce n'est pas seulement ce souvenir général de son amour qui doit nous toucher, c'est encore le souvenir particulier des grâces sans nombre que sa prière maternelle n'a cessé de nous obtenir. Il ne nous sera pas plus difficile d'être reconnaissants pour cette chaîne de grâces que pour l'immense bienfait qui en fut la source première, car toute âme attentive à la conduite de la Providence, verra sans peine la main de Marie dans cette conduite miséricordieuse, et les grandes grâces qui font époque dans la vie intérieure, marquées du signe de l'invocation de la médiatrice universelle d'intercession.

La reconnaissance ouvrira ainsi notre cœur à la confiance, et la mesure de notre confiance sera celle des dons de Dieu, car la confiance dans la prière de Marie, n'est au fond que la confiance en Dieu. Si nous ne méritons rien, Jésus-Christ nous a tout mérité, et pour nous accorder ses grâces, il ne veut que notre prière, mais une prière confiante : *Credite quia accipietis, et evenient vobis.*¹ C'est pour soutenir notre confiance qu'il nous porte à l'union de prières : *Ubi enim sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.*² C'est pour la ranimer qu'il nous dit dans ses Ecritures inspirées de prier les uns pour les autres : *Orate pro invicem ut salvemini,*³ et de recourir surtout à la prière du juste, parce qu'elle est de grande valeur devant Dieu : *Multum enim valet deprecatio justi assidua.*⁴ Que sera-ce donc de la prière de celle qui est pleine de grâce, et qui n'a pas seulement attiré du ciel les dons de Dieu, mais Dieu lui-même dans son sein : *Fiat mihi!*⁵ Voilà pourquoi l'esprit de Jésus-Christ, Esprit de grâces et de prières divinement promis par lui à son Eglise, lui a toujours inspiré ces gémissements ineffables qui rendent si suaves et si

(1) *Marc. 11. 24.*(2) *Matth. 18. 20.*(3) *Jac. 5. 6.*(4) *Ibid.*(5) *Luc. 1. 38.*

ardentes les prières des enfants d'Eve à la Mère de miséricorde : *Ad te clamamus, exules filii Evæ! Eia ergo Advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte!*

Oui, le mois de Marie sera pour chacun de nous un mois de grâces, parce qu'il sera un mois de confiantes prières.

Mais si la reconnaissance nous porte à la confiance, la confiance à son tour doit nous porter à la fidélité et à la persévérance.

Qu'offrirons-nous donc fidèlement à Marie tous les jours de ce mois?

D'abord, une bonne lecture et une prière dans le secret de notre cœur. Une foule de livres nous faciliteront cet acte de piété, et celui-ci pourra servir à plusieurs. Que chacun choisisse ce qui répond le mieux à ses besoins spirituels.

A cet exercice intérieur, joignons, si nous le pouvons, l'assistance à quelque réunion publique dans une église où l'on célèbre le mois de Marie, car Dieu aime deux choses : de voir ses enfants recourir à lui dans le silence de la solitude : *Ora Patrem tuum in abscondito*,¹ et de les voir aussi réunis pour venir à lui en famille.²

(1) *Matt. 6. 6.*

(2) *Ibid. 18. 20.*

A ces actes de piété, ajoutons aussi chaque jour, au moins un acte de mortification, et au moins un acte de charité, de miséricorde spirituelle ou corporelle, selon le pouvoir que Dieu nous en donne, et selon les circonstances que sa Providence ne manquera pas de faire naître.

Ayons surtout l'intention d'obtenir la force de combattre et de vaincre ce qui déplaît en nous aux yeux de Jésus-Christ et de sa sainte Mère.

Faisons aussi nos actions ordinaires en union de la très-sainte Vierge, faisons-les *avec elle*. Méditons avec elle et comme elle : *Conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.*¹ Toute la méditation est là : *Conservabat verba* : elle se souvenait des divines paroles entendues ; *conferens* : elle y réfléchissait avec soin : *in corde*, non-seulement pour y penser, mais pour y conformer les sentiments de son cœur, et pour implorer la grâce de les accomplir. Travaillons avec elle et comme elle : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum Verbum tuum.*² Que ce *fiat* anime toutes nos œuvres. Nous ne vivons que pour accomplir la volonté de Dieu. Il faut donc que le désir de cet accomplissement soit l'âme de toutes nos actions et de toutes nos peines, de notre vie et de

(1) *Luc. 2. 19.*

(2) *Ibid. 1. 58.*

notre mort. Le péché seul ne peut être offert à Dieu, si ce n'est par le repentir. Tout le reste peut et doit être sanctifié par la conformité à la loi de Dieu, aux dispositions de sa Providence, et devenir ainsi une chaîne de foi, d'espérance, d'amour, dont chaque anneau nous attache à Dieu. Les choses les plus indifférentes en elles-mêmes sont des semences de vie éternelle, quand elles sont liées à l'accomplissement des devoirs. Travaillons donc, agissons et souffrons en disant toujours de toute notre âme : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum Verbum tuum* : Que mon âme, ô mon Dieu, fasse toujours ce qui vous plaît. — Mais ayons soin, surtout, d'assister au saint sacrifice de l'autel en union de Marie, et d'offrir par le prêtre la divine victime, comme elle l'offrit sur le calvaire. C'était la dévotion de saint Dominique, et elle lui fut une source intarissable de confiance et de grâces. Quand nous participons au sacrifice par la sainte communion, offrons à Jésus-Christ descendu en nous, le cœur de sa Mère. Offrons-lui l'adoration de ce cœur, sa reconnaissance, son amour, ses larmes et ses puissantes prières. Si nous ne communions que spirituellement, servons-nous de l'*Ave Maria* pour le bien faire. Si nous lui disons de tout notre cœur : *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous*, elle fera qu'il soit aussi

avec nous. Enfin, le soir, avant de nous livrer au sommeil, cette image frappante de la mort qui précède le réveil de la résurrection, offrons de nouveau à Marie la *salutation angélique* où la sainte Eglise nous apprend à l'invoquer pour notre dernière heure, et demandons ainsi par elle la grâce de dire de toute notre âme l'*oraison dominicale* où se trouvent divinement rassemblés tous les actes de la bonne mort, comme tous les actes de la bonne vie. Heureux ceux qui offriront chaque soir un *Ave Maria* et un *Pater* dans cet esprit : ils seront puissamment aidés par Marie à l'heure de leur mort.

PRIÈRE.

Mère de grâce et d'amour, je veux vous honorer ainsi pendant tout ce mois que je vous consacre, et je vous l'offre pour obtenir par votre très-saint cœur la fidélité que je vous dois. Si je vous suis fidèle, ô ma Mère, je sais que vous me rendrez fidèle à Dieu. *Virgo fidelis, ora pro me!* Oui, vous m'obtiendrez une foi vive, ferme, inébranlable ; une espérance parfaite, une confiance sans bornes dans les mérites de Jésus-Christ, proportionnée à la défiance de moi-même et de ma faiblesse ; un véritable amour de l'Agneau sans tache, de cette majesté d'un Dieu

devenu mon frère dans l'incarnation et la rédemption, l'époux même de ma pauvre âme dans l'adorable eucharistie ; une grande douleur de mes péchés enfin, et un véritable et constant changement de vie. Mère de mon âme, j'é vous prie de veiller sur moi tous les jours de ma vie, mais je vous attends surtout au moment de ma mort. Vous viendrez alors, n'est-ce pas, tendre Mère des mourants, m'aider au dernier passage, et accompagnée de vos anges et des miens, vous recueillerez mon âme pour l'offrir à son Créateur, son Sauveur, et son éternelle vie. *Amen !*

CHAPITRE XXVII.

LES CARACTÈRES DE LA VRAIE DÉVOTION ENVERS LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.



La vénération, l'amour, la confiance.

Une dévotion purement extérieure n'est pas une vraie dévotion. Tout le monde sait cette vérité. Mais elle devient une erreur dans la bouche de ceux qui rejettent le culte extérieur, les pratiques extérieures de piété, au nom de celui qui veut être adoré *en esprit et en vérité*. La vraie piété vient du cœur, et si elle n'a pas sa source dans l'âme, *in spiritu*, si elle n'est pas intérieure, elle n'est qu'une vaine image, une ombre de piété, quelquefois une hypocrisie. Il n'en est pas moins vrai qu'elle ne peut être dans le cœur sans s'exprimer au dehors d'une façon quelconque, et sans se traduire en actes. L'homme est tout ensemble corps et âme, et si l'humilité de l'âme porte le corps à s'agenouiller, le corps qui

s'agenouille fait aussi que l'âme s'incline ou s'abaisse devant Dieu. Prétendre à une piété exclusivement intérieure, c'est vouloir une chose contre nature, contraire à l'ordre voulu de Dieu, c'est vouloir l'adoration *en esprit* et ne pas la vouloir *en vérité*.

Ne croyez donc pas à la piété de ceux qui disent : pour nous, nous ne faisons pas de cas de toutes ces pratiques extérieures auxquelles vous tenez tant. Nous servons Dieu en esprit et en vérité ! Non, ne croyez pas qu'ils servent Dieu en esprit. Quand un arbre a de la sève, il la prouve par ses feuilles, ses fleurs et ses fruits. S'il ne porte ni feuilles, ni fleurs, ni fruits, c'est un arbre mort. Il peut y avoir de l'hypocrisie dans les pratiques extérieures, sans doute, mais si les loups prennent quelquefois la peau des brebis, dit saint Augustin, faut-il pour cela que les brebis prennent celle des loups ? Parce qu'il y a des pratiques sans piété, faudra-t-il pour cela de la piété sans pratiques ? La piété est essentiellement pratique et agissante. La religion qui prétend être tout intérieure n'est qu'une illusion : c'est le rêve d'un esprit orgueilleux qui s'évanouit dans ses pensées.

Ce qui reste vrai donc, c'est que les pratiques extérieures de piété doivent être animées de l'esprit intérieur.

Mais si nous appliquons ce principe général au sujet particulier qui nous occupe, où trouverons-nous cet esprit, cette âme de la dévotion à la très-sainte Vierge?

Plusieurs répondent : dans l'imitation de ses vertus. Sans cette imitation, la dévotion à Marie n'est rien.

Au premier abord cette réponse paraît solide, mais quoiqu'elle ait du vrai, elle n'est pourtant pas exacte. Si elle l'était, les pauvres pécheurs seraient bien à plaindre, car ils ne pourraient avoir de sincère dévotion à leur miséricordieuse Mère, qu'après leur parfaite conversion. Rigoureusement entendue, cette réponse est donc fausse, puisqu'il est constant, avéré, heureusement indubitable, que la dévotion à Marie ramène à Dieu tous les jours une multitude de pécheurs.

On peut donc avoir de la dévotion à la très-sainte Vierge, sans être parvenu encore à l'imitation de ses vertus, pourvu qu'on ait le désir véritable de se convertir, et d'arriver à une vie sincèrement chrétienne.

Pour répondre exactement à la question proposée, il faut donc distinguer plusieurs choses : Le principe de la dévotion envers la Mère de Dieu, les caractères essentiels de cette dévotion, le fruit qu'elle

doit produire, les différents degrés de perfection qu'elle peut avoir.

Le principe de cette dévotion est dans la *connaissance* de Marie. Celui qui sait ce que Marie est en elle-même ou ce que Dieu lui a donné, et aussi ce qu'elle est pour nous par la volonté de Dieu, sentira naître aussitôt dans son cœur la *piété filiale* envers cette divine Mère des âmes. Voilà pourquoi la première partie de ces *Souvenirs* traite de la connaissance de Marie. La dévotion à Marie est dans le sentiment même de la piété filiale, et les caractères essentiels de cette piété filiale sont la vénération, l'amour et la confiance. La vénération pour son incomparable dignité de Mère de Dieu, l'amour pour la vraie Mère des âmes, la confiance dans le pouvoir d'intercession de la Mère de Dieu, et la bonté du cœur de la Mère des hommes.

L'imitation des vertus de Marie, au degré où Dieu la demande de nous par les devoirs de l'état auquel sa Providence nous appelle, et par les grâces qu'il nous offre, cette imitation est plutôt le fruit de la dévotion à Marie que son essence. Ce serait certainement altérer cette dévotion dans son essence, que de *ne vouloir pas* en obtenir le fruit, mais quiconque recourt à Marie avec une confiance filiale, c'est-à-dire tendre et respectueuse, pour être protégé

et aidé par elle, sentira infailliblement croître dans son cœur le désir d'une meilleure vie, et du plein accomplissement de la volonté de Dieu.

Ceci nous fait assez comprendre qu'il est dans la dévotion à Marie divers degrés de perfection ; que le plus misérable des pécheurs peut l'avoir à quelque degré ; que s'il y est fidèle, il la fera grandir dans sa pauvre âme, et avec elle la lumière et la grâce de Dieu. C'est donc une grave erreur de n'admettre de dévotion salutaire que la parfaite dévotion qui produit l'excellent fruit de l'imitation. La dévotion imparfaite peut être très-sincère. Elle est déjà une semence divine, et si le cœur la garde et la réchauffe, elle finira par produire le fruit de la pénitence et du changement de vie.

Ne disons donc jamais que sans l'imitation des vertus de Marie, la piété envers elle n'est rien. Elle n'est pas encore tout ce qu'elle doit être, sans doute, mais elle est déjà quelque chose, et même une excellente chose.

N'est-ce pas, d'ailleurs, ce que confirme la plus douce, la plus constante expérience ? Les dépositaires des secrets des consciences l'attesteront tous : les exemples si connus des âmes revenues à la vertu, à la grâce, à la paix, par la dévotion à la très-sainte Vierge, se renouvellent et se multiplient tous les

jours, et il n'est rien qu'on ne puisse et qu'on ne doive espérer d'un cœur fidèle à cette dévotion, d'un cœur qui ne laisse pas échapper cette miséricordieuse chaîne par laquelle Dieu se rattache ses enfants prodigues de tous les siècles. Il n'est donc pas étonnant que la science sacrée donne la dévotion à Marie comme l'un des signes les plus sensibles de prédestination. Comment ne le serait-il pas ? Notre Seigneur Jésus-Christ ne nous a-t-il pas dit : *Si vous ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux* ? L'humilité, la candeur et la vraie simplicité de l'âme, sont donc des conditions du salut. Eh bien ! ces conditions du salut sont aussi les conditions de la piété envers la sainte Vierge, de cet amour filial dont nous parlions tout à l'heure. C'est parce que l'hérésie est fille de l'orgueil qu'elle ne peut entendre parler de Marie sans trouble, sans une sorte d'irritation, et il suffit que la fausse science qui enfle prenne dans un cœur la place de la véritable, et de la charité qui édifie, pour en chasser aussitôt la dévotion à Marie, pour en faire disparaître aussitôt ce vrai caractère des enfants de Dieu.

PRIÈRE.

O mon Dieu, je ne veux jamais le perdre ce caractère de vos enfants. Je veux, au contraire, qu'il grandisse toujours en moi, cet amour vraiment filial pour la Mère que vous m'avez donnée. Et vous, tendre Mère de mon âme, obtenez-moi l'accroissement de l'amour que je vous porte, de la confiance que j'ai dans votre puissante prière. Que je serais aveugle, si, sachant ce que je sais, je n'attendais pas de vous de grandes grâces. Rappelez-moi donc toujours ce que je vous dois, ô Marie, afin que le souvenir du passé me soutienne dans le présent, et me fasse attendre avec une ferme espérance l'heureux et éternel avenir. Je ne le mérite pas, mais Jésus-Christ me l'a mérité, avec la grâce de suivre le chemin qui doit m'y conduire. Cette grâce il veut l'accorder à la prière confiante et persévérante : *Credite quia accipietis et evenient vobis*. Eh bien ! ma prière sera confiante, parce qu'elle ne restera pas seule, froide, indigne de lui, mais qu'elle lui arrivera par la vôtre, par votre cœur de Mère auquel il ne pourra rien refuser. Lui-même nous a recommandé l'union de prières. Lui-même nous a dit qu'il exaucerait ceux qui s'unissent pour l'invoquer. Je serai donc de ceux-là, je serai du

nombre des enfants de Dieu, unis entre eux et à leur mère, pour faire au cœur de Dieu la violence qu'il aime. La douce expérience des grâces infailliblement reçues par cette union, m'y fera persévérer sur la terre, jusqu'à ce que j'aie vous bénir au ciel de tout ce que vous m'aurez obtenu, vous aimer et aimer avec vous le souverain bien pour toujours.

Amen !

CHAPITRE XXVIII.

DES CARACTÈRES DE LA VRAIE DÉVOTION ENVERS LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE. (*Suite*).

L'amour de Marie.

Nous venons de voir que la vénération, l'amour, la confiance, sont les caractères essentiels de la piété filiale des enfants de Marie. Mais nous contenterons-nous de cette analyse spéculative un peu aride d'un sentiment si plein de chaleur et de vie ? Ne dirons-nous rien de plus de la vénération due à la vraie Mère de Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme ; de l'amour que nous porte notre véritable Mère aussi, et de celui qu'elle attend de nous ; de la confiance enfin que doit nous inspirer sa prière de Mère de Dieu et de Mère des hommes ?

Nous pouvons ne pas revenir sur la vénération due à ses grandeurs, parce que la première partie presque



tout entière de ce livre ne parle que d'elles, et nous a montré Marie revêtue de la plus haute dignité qui puisse être accordée à une pure créature, incomparable dans son élévation, incomparable dans sa grâce, incomparable dans son mérite, ses vertus, ses épreuves ; incomparable dans sa peine, incomparable dans sa gloire.

Il est vrai que nous avons aussi parlé de sa qualité de Mère à notre égard, de véritable Mère de la vie supérieure, surnaturelle, que Dieu répand en nous par Jésus-Christ, et que nous l'avons vue de la crèche à la croix, nous enfantant tous à cette vie de grâce dans la douleur et les larmes.

Mais nous n'avons cependant pas dit encore tout l'amour de son cœur de Mère. Et comment pourrions-nous le dire ? Les paroles humaines peuvent-elles bien exprimer ce que la pensée humaine ne peut pleinement concevoir ? Où sont les mots pour dire ce qui est ineffable ? Comprendons du moins pourquoi l'amour que nous porte Marie nous est nécessairement incompréhensible. C'est parce qu'elle aime nos âmes, *à proportion qu'elle aime son Dieu*, et que la flamme divine qui consume son cœur est plus ardente seule que celle de l'amour de tous les anges et de tous les saints ensemble, sa grâce ayant été d'un ordre à part et nécessairement supérieur à celui de

toutes les autres grâces,¹ sa fidélité parfaite à cette grâce l'ayant immensément accrue,² et sa gloire, c'est-à-dire sa lumière et son amour béatifique, étant proportionnés à sa grâce et à sa fidélité.³ C'est encore parce qu'elle aime nos âmes à *proportion qu'elles lui ont coûté*. Et que lui ont-elles coûté? La passion de son divin Fils, l'agonie, la flagellation, le couronnement d'épines, les opprobres et les douleurs du calvaire, l'abandonnement de la croix, la mort de Jésus-Christ, le sang de l'Homme-Dieu, c'est-à-dire un prix infini! C'est enfin parce qu'elle aime nos âmes comme le lui dit de les aimer cette parole tombée des lèvres mourantes de l'Agneau de Dieu sur le genre humain tout entier : *Femme, voilà votre Fils*. Elle nous aime donc à *proportion de son désir* d'accomplir la dernière recommandation, la dernière volonté de Jésus-Christ pour nous.

Mais quand on parle de l'amour de Marie, il faut céder la plume à saint Alphonse. N'avons-nous pas dit, en commençant cet ouvrage, que l'un des motifs qui nous le fait publier, c'est l'espoir de conduire ceux qui nous liront jusqu'aux *gloires de Marie*? Eh bien! puisque nous sommes à la fin de notre travail, il est temps d'ouvrir les *Gloires de Marie*, et d'écouter saint Alphonse :

(1) V. plus haut, chap. V. (2) Chap. X. (3) Chap. XI.

« Comme tous les hommes ont été rachetés par Jésus-Christ, Marie les aime et les favorise tous. Saint Jean la vit revêtue du soleil : *Et signum magnum apparuit in cælo : Mulier amicta sole.*¹ Elle est dite « revêtue du soleil, » pour signifier, que, comme il n'est personne sur la terre qui puisse échapper à la chaleur du soleil : *Nec est qui se abscondat a calore ejus* ;² de même, il n'est personne ici-bas qui ne ressente les effets de l'amour de Marie, suivant l'explication du savant Idiota : « *A calore ejus,* » *id est, a dilectione Mariæ.*³ Eh ! s'écrie saint Antonin, qui pourrait comprendre la sollicitude de cette tendre Mère envers nous tous ? *Oh ! quanta est cura Virgini Matri de nobis !* elle nous offre et nous prodigue à tous, sans exception, les bienfaits de sa miséricorde : *Omnibus aperit sinum misericordiæ suæ.*⁴ Puisqu'elle a désiré le salut de tous et qu'elle a coopéré au salut de tous, il est certain, dit saint Bernard, qu'elle a été pleine de sollicitude pour tout le genre humain : *Constat pro universo genere humano fuisse sollicitam.*⁵ C'est donc une pratique très-utile que celle de plusieurs serviteurs de Marie qui, au rapport de Cor-

(1) *Apoc. 12. 1.*(2) *Ps. 18. 7.*(3) *Contempl. de V. M. in prol.*(4) *P. 4. t. 15. c. 2.*(5) *In Ass. B. V. 's. 4.*

nelius A-Lapide, ont coutume de prier le Seigneur de leur accorder les grâces que la Bienheureuse Vierge demande pour eux : *Domine, da mihi quod pro me postulat sanctissima Virgo Maria*. La raison en est, selon le même auteur, que notre auguste Mère désire pour nous des biens plus grands que ceux que nous pouvons désirer nous-mêmes : *Ipsa enim majora optat, quam nos optare possumus*. Et le pieux Bernardin de Bustis assure que Marie souhaite plus ardemment de nous faire du bien, et de nous dispenser des grâces, que nous d'en recevoir : *Plus desiderat ipsa facere tibi bonum et largiri gratiam, quam tu accipere concupiscas*.¹ Aussi, le Bienheureux Albert-le-Grand lui applique ces paroles de la Sagesse : *Præoccupat qui se concupiscunt, ut illis se prior ostendat* :² Marie prévient ceux qui recourent à elle, et veut, pour ainsi dire, qu'ils la trouvent avant de la chercher. — L'amour que nous porte cette bonne Mère, est si grand, ajoute Richard de Saint-Victor, que, dès qu'elle nous voit dans le besoin, elle nous secourt aussitôt, avant même d'être invoquée : *Velocius occurrit ejus pietas quam invocatur*.³

» Or, si Marie est si bonne envers tout le monde,

(1) *Marial.* p. 2. s. 3. (2) *Sap.* 6. 14. (3) *In Cant.* c. 23.

même envers les ingrats et les négligents qui se soucient peu de l'aimer et de l'invoquer , combien ne doit-elle pas être plus tendre envers ceux qui l'aiment et qui l'invoquent fréquemment ! *Facile videtur ab his qui diligunt eam, et invenitur ab his qui querunt illam :¹* Oh ! s'écrie le Bienheureux Albert-le-Grand, qu'il est facile de trouver Marie quand on l'aime, et de la trouver pleine de bonté et d'amour ! Elle déclare qu'elle ne peut s'empêcher d'aimer ceux qui l'aiment : *Ego diligentes me diligo.²* Et quoique cette Souveraine pleine d'amour aime tous les hommes comme ses enfants , néanmoins, dit saint Bernard, *agnoscit et diligit.³* Elle sait reconnaître ceux qui l'aiment davantage, et elle a pour eux plus de tendresse. — L'Idiota assure, que ceux qui ont le bonheur d'aimer et de servir Marie, sont non-seulement aimés mais encore servis par elle , et en reçoivent toute espèce de bien : *Inventa Virgine Maria , invenitur omne bonum ; ipsa namque diligit diligentes se, imo sibi servantibus servit.⁴*

» On lit dans les chroniques de l'ordre des Dominicains , que le frère Léon , de Montpellier , se recommandait à cette Mère de miséricorde deux

(1) *Sap. 6. 13.*(2) *Prov. 8. 17.*(3) *In Salve Reg. s. 1.*(4) *Contempl. de V. M. in prol.*

cents fois par jour. Comme il était sur le point de mourir, il vit tout à coup à côté de lui une reine d'une merveilleuse beauté, qui lui dit : « Léon, voulez-vous mourir, et venir auprès de mon Fils et de moi ? » Il répondit : « Mais, qui êtes-vous ? » Et la sainte Vierge reprit : « Je suis la Mère de miséricorde, que vous avez tant de fois invoquée ; me voici venue pour vous prendre, allons-nous-en en paradis. » Léon mourut ce jour-là même, et nous avons la confiance qu'elle le conduisit au séjour des Elus.

» O douce Marie ! heureux celui qui vous aime ! — Le vénérable frère Jean Berchmans, de la Compagnie de Jésus, disait : « Si j'aime Marie, je suis assuré de la persévérance, et j'obtiendrai de Dieu tout ce que je désire. » Aussi, le pieux jeune homme ne se lassait pas de renouveler sa résolution de l'aimer ; il répétait souvent en lui-même : « Je veux aimer Marie ! Je veux aimer Marie ! »

» Oh ! combien cette bonne Mère surpasse en amour tous ses enfants ! Qu'ils l'aiment autant qu'ils le pourront, elle les aimera toujours davantage, dit saint Ignace Martyr : *Cum devotis devotior, id est cum amantibus amantior.*¹

(1) Auriemma. *Aff. scamb. p. 1. c. 1.*

» Qu'ils l'aiment donc autant qu'un saint Stanislas Kostka, qui aimait si tendrement cette Mère de son cœur, qu'il suffisait de l'entendre parler d'elle pour désirer de l'aimer comme lui. Il avait imaginé des expressions nouvelles et de nouveaux titres pour l'honorer. Il ne commençait aucune action, sans s'être tourné auparavant vers une image de Marie pour demander sa bénédiction. Quand il récitait en son honneur l'office, le rosaire, ou d'autres oraisons, il y mettait autant de sentiment et d'expression que s'il eût parlé face à face avec Marie. Quand il entendait chanter le *Salve Regina*, il avait le cœur tout embrasé, et son visage même s'enflammait. Un père de la Compagnie, qui allait un jour avec lui visiter une image de la Bienheureuse Vierge, lui demanda combien il l'aimait, et il répondit : « Mon père, que puis-je dire de plus ? Elle est ma Mère ! » Ce père disait que le saint jeune homme prononça ces mots avec une voix si tendre, un air si affectueux, et un cœur si pénétré, qu'on aurait cru entendre un Ange parlant de l'amour de Marie.

» Qu'ils l'aiment autant qu'un Bienheureux Herman Joseph, qui l'appelait son Epouse d'amour, Marie ayant daigné l'honorer du nom d'Epoux ; autant qu'un saint Philippe de Neri, qui était tout consolé au seul souvenir de Marie, et qui la nommait ses

Délices ; autant qu'un saint Bonaventure, qui non-seulement l'appelait sa Dame et sa Mère, mais, pour témoigner la tendre affection qu'il lui portait, en venait jusqu'à l'appeler son Cœur et son Ame : *Ave. Domina mea, Mater mea ; imo, Cor meum et Anima mea !*¹

» Qu'ils l'aiment autant que ce grand serviteur de Marie, saint Bernard, qui aimait tant cette douce Mère, qu'il l'appelait Ravisseuse des cœurs : *Raptrix cordium* ; et cela en ajoutant, pour exprimer l'ardent amour dont il brûlait pour elle, qu'elle avait ravi son cœur : *Nonne rapuisti cor meum ?*²

» Qu'ils l'appellent leur Amante, comme un saint Bernardin de Sienne, qui allait la visiter chaque jour dans une dévote image, exprimant son amour à cette Reine de son cœur par de tendres colloques, et qui, lorsqu'on lui demandait où il se rendait ainsi tous les jours, répondait qu'il allait trouver son Amante.

» Qu'ils l'aiment autant qu'un saint Louis de Gonzague, qui brûlait continuellement d'un tel amour envers Marie, que, dès qu'il entendait prononcer le doux nom de sa Mère chérie, son cœur s'enflammait aussitôt au point de faire rougir son visage d'une manière visible pour tout le monde.

(1) *Stim. div. am. p. 5. c. 16.*

(2) *Med. in Salve Reg.*

» Qu'ils l'aiment autant qu'un saint François Solano, qui, comme transporté d'une sainte folie d'amour envers Marie, se mettait quelquefois à chanter devant une de ses images, et disait que comme font les amants dans le monde, il voulait donner une sérénade à sa bien-aimée Reine.

» Qu'ils l'aiment autant que l'ont aimée un si grand nombre de ses serviteurs, qui ne savaient plus que faire pour lui témoigner leur amour. Le père Jean de Trexo, de la Compagnie de Jésus, prenait plaisir à s'appeler l'Esclave de Marie, et, en signe de sa servitude, il allait souvent la visiter dans une de ses églises : là, que faisait-il ? à peine arrivé, il se livrait tellement aux tendres émotions de son amour pour Marie, qu'il arrosait l'église de ses larmes, puis les essuyait avec la langue et le visage, baisant mille fois le pavé, tant il était touché de se trouver dans la maison de sa chère Dame. Le père Jacques Martinez, de la même Compagnie, avait mérité, à cause de sa dévotion à Marie, d'être dans toutes ses fêtes ravi au ciel parmi les chœurs des Anges, pour voir avec quels honneurs elles y sont célébrées ; et il disait : « Je voudrais avoir tous les cœurs des Anges et des Saints, pour aimer Marie comme ils l'aiment ; je voudrais avoir les vies de tous les hommes, pour les consacrer toutes à l'amour de Marie. »

» Qu'ils parviennent à l'aimer autant que l'aimait Charles, fils de sainte Brigitte, lequel disait qu'il ne connaissait rien au monde qui le consolât plus que de savoir combien Marie est aimée de Dieu. Il ajoutait qu'il aurait accepté de bon cœur toutes les peines, pour que Marie ne perdît pas, si elle eût pu subir quelque perte, la moindre partie de sa grandeur, et que, si la grandeur de Marie lui eût appartenu, il y aurait renoncé en sa faveur, vu son incomparable mérite.

» Qu'ils désirent même donner leur vie en preuve de leur amour pour Marie, comme le désirait Alphonse Rodriguez ; et qu'ils en viennent jusqu'à graver sur leur poitrine, avec une pointe de fer, l'aimable nom de Marie, comme le firent un François Binans, religieux, et une sainte Radegonde, épouse du roi Clotaire ; ou jusqu'à l'y imprimer avec un fer rouge, afin que l'empreinte soit plus marquée et plus durable, comme firent, dans le transport de leur amour, ses dévots serviteurs Jean-Baptiste Archinto et Augustin d'Espinosa, tous deux de la Compagnie de Jésus.

» Qu'ils fassent enfin ou désirent faire tout ce qui est possible à un amant qui veut témoigner son affection, autant qu'il est en lui, à la personne que son cœur aime, jamais ils n'arriveront à aimer

Marie autant qu'elle lès aime, suivant la pensée de saint Pierre Damien : *Scio, Domina, quia benignissima es, et amas nos amore invincibili* :¹ O ma Souveraine ! disait-il, je sais que vous êtes plus aimante que tous ceux qui vous aiment ; vous nous aimez d'un amour qui ne se laisse vaincre par aucun autre amour.

» Le vénérable Alphonse Rodriguez, de la Compagnie de Jésus, était un jour aux pieds d'une image de Marie ; et là, se sentant tout embrasé d'amour pour la sainte Vierge, il laissa échapper ces paroles : « Ma très-aimable Mère ! je sais que vous m'aimez ; mais vous ne m'aimez pas autant que je vous aime. » Alors Marie, comme blessée en son amour, lui répondit par cette image : « Que dis-tu, Alphonse, que dis-tu ? oh ! combien l'amour que je te porte, est plus grand que celui que tu as pour moi ! Sache qu'il y a moins de distance entre le ciel et la terre, qu'entre mon amour et le tien. »

» Saint Bonaventure a donc raison de s'écrier : Bienheureux ceux qui aiment et servent fidèlement cette tendre Mère ! *Beati quorum corda te diligunt, Maria ! Beati qui ei famulantur* !² Oui, ajoute un autre auteur, car cette Reine généreuse ne se laisse

(1) *In Nat. B. V. s. l.*

(1) *Psalt. B. V. ps. 31-118.*

jamais vaincre en amour par ses dévots serviteurs : *Nunquam in hoc certamine a nobis ipsa vincetur; amorem redhibet, et præterita beneficia novis semper adauget.*¹ Marie, imitant Jésus-Christ, ce Rédempteur si aimant, rend au double, par ses bienfaits et ses faveurs, l'amour qu'on lui porte.

» Je m'écrierai donc avec l'ardent saint Anselme : *Vestro continuo amore langueat cor meum, liquefiant omnia ossa mea* : Que mon cœur brûle toujours, que mon âme soit toute consumée d'amour pour vous, ô mon bien-aimé Sauveur, Jésus, et ma chère Mère, Marie ! *Date itaque supplicanti animæ meæ, non propter meritum meum, sed propter meritum vestrum; date illi, quanto digni estis, amorem vestrum* : Et puisque, sans votre grâce, je ne puis vous aimer, ô Jésus et Marie ! faites, je vous en supplie par vos mérites, et non par les miens, faites que je vous aime autant que vous le méritez. *O Amator hominum! tu potuisti reos tuos et usque ad mortem amare, et poteris te roganti amorem tui et Matris tuæ negare?*² O Dieu plein d'amour pour les hommes ! vous avez pu mourir pour vos ennemis, et vous pourriez refuser, à qui vous la demande, la grâce de vous aimer, vous et votre sainte Mère.

(1) Paciucch. *In Ps. 86. exc. 2.*

(2) *Orat. 54.*

PRIÈRE.

O *Domina, quæ rapis corda!* Ô douce Souveraine ! vous dirai-je avec saint Bonaventure ; vous qui, par les marques de votre amour et par vos bienfaits , ravissez les cœurs de ceux qui vous servent, ah ! ravissez aussi mon misérable cœur, qui désire vous aimer beaucoup. Quoi ! auguste Mère ! par votre beauté, vous avez touché le cœur d'un Dieu, et vous l'avez attiré du ciel dans votre sein ; et moi , je vivrais sans vous aimer ? Non , certes ; et je dis avec un autre de vos enfants, un fils qui vous a tant aimée, le vénérable Jean Berchmans , de la Compagnie de Jésus : *Nunquam quiescam, donec habuero tenerum amorem erga Matrem meam, Mariam* : Je suis résolu de ne me donner aucun repos, jusqu'à ce que je sois sûr d'avoir obtenu un amour tendre et constant pour vous, ma Mère, qui m'avez si tendrement aimé lors même que j'étais si ingrat envers vous ! Eh ! qu'en serait-il de moi maintenant, ô Marie ! si vous ne m'aviez pas aimé et si vous ne m'aviez obtenu tant de miséricordes ? Puis donc que vous m'avez tant aimé et favorisé quand je ne vous aimais pas, combien plus ne dois-je pas espérer de votre bonté maintenant que je vous aime ! Oui, je vous aime, ô

ma Mère ! et je voudrais avoir un cœur capable de vous aimer pour tous les malheureux qui ne vous aiment point ; je voudrais avoir une langue capable de vous louer autant que mille langues, pour faire connaître à tout le monde votre grandeur, votre sainteté, votre miséricorde, et l'amour dont vous aimez ceux qui vous aiment. Si j'avais des richesses, je voudrais les employer toutes à vous honorer ; si j'avais des sujets, je voudrais qu'ils fussent tous remplis d'amour pour vous ; je voudrais enfin sacrifier pour votre amour et votre gloire, s'il le fallait, ma vie même. Je vous aime donc, ô ma Mère ! mais en même temps, hélas ! je crains de ne pas vous aimer ; car j'entends dire que l'amour rend ceux qui aiment semblables à la personne aimée : *Amor similes invenit aut facit*. Je dois donc croire que je vous aime bien peu en me voyant si loin de vous ressembler : vous si pure, et moi si souillé ; vous si humble, et moi si orgueilleux ; vous si sainte, et moi si criminel ! Mais, ô Marie ! c'est à vous d'opérer cette merveille : puisque vous m'aimez, rendez-moi semblable à vous. Vous avez toute la puissance nécessaire pour changer les cœurs ; prenez donc mon cœur, et changez-le ; faites voir au monde ce que vous pouvez en faveur de ceux que vous aimez ; rendez-moi saint, faites que

je sois votre digne enfant. Ainsi j'espère, ainsi soit-il.¹ »

(1) Gloires de Marie, ch. I. § 3. — Traduction nouvelle du R. P. Dujardin, de la Congregation du Très-Saint-Rédempteur. — Chez Casterman, Paris et Tournai, 1862.

CHAPITRE XXIX.

DES CARACTÈRES DE LA VRAIE DÉVOTION A MARIE. (*Suite*).

— 52 —

De la confiance en son intercession.

Les pauvres sectaires nous reprochent d'outrager Dieu en recourant à l'intercession des saints, des anges, de la sainte Mère de Jésus-Christ; comme si nous montrions par là que nous nous défions de la bonté divine! Mais outragé-je Dieu quand je vous dis, à vous mon frère, de prier pour moi? Loin de l'outrager, je lui plais en demandant vos prières, parce que je ne montre nullement par là que je me défie de lui et de sa bonté, mais que je me défie de mon indignité. Je lui plais, en vous demandant vos prières, parce que je prie alors moi-même avec plus d'humilité, et par conséquent d'une manière plus agréable à ses yeux, Jésus n'ayant jamais traité durement que les superbes.

Mais laissons-là ceux qui argumentent misérable-

ment contre la confiance des chrétiens en l'intercession de Marie, et continuons à faire l'heureuse expérience de la vérité si bien rendue par celui qui appelait la Mère de Dieu : *la toute-puissance suppliante*. C'est là, en effet, le vrai nom qu'elle mérite. Et pourquoi ? Parce qu'elle est Mère de Dieu : *oratio Deiparæ*, dit saint Antonin, *habet rationem imperii, unde impossibile est eam non exaudiri*¹ : Marie est toujours exaucée, parce que, lorsqu'elle prie, sa prière exerce sur son divin Fils, l'empire de l'amour. *Filius, quasi exsolvens debitum, petitiones tuas implet*² : Votre Fils dit à Marie saint Grégoire de Nicomédie, vous exauce toujours, comme s'il s'acquittait ainsi de l'obligation qu'il a voulu contracter envers vous, en recevant de vous la nature humaine. Le Fils de Dieu, tout-puissant par sa nature, a rendu sa Mère toute-puissante par grâce, c'est-à-dire par sa prière, comme l'exprime ce vers célèbre :

*Quod Deus imperio, tu prece, Virgo potes!*³

Marie peut donc tout obtenir. Mais le veut-elle ? Nous avons répondu d'avance à cette question, lors-

(1) P. 4. t. 25. C. 17. § 4.

(2) S. Grég. Nicom. Or. de Ingr. B. V.

(3) OEuv. de S. Alph. t. 1. Prép. à la mort, p. 343.

que nous avons parlé de son amour. Elle aime les âmes à proportion qu'elle aime Dieu. Elle veut donc nous secourir avec un amour égal à sa toute-puissance suppliante. « Ni le pouvoir, ni la volonté ne peut lui manquer, dit saint Bernard : *Nec facultas ei deesse poterit, nec voluntas.*¹ » Elle peut certainement nous secourir, parce qu'elle est la Mère de Dieu ; et elle est toujours disposée à nous aider, parce qu'elle est notre Mère. Et qui jamais a été abandonné, après avoir eu recours à Marie ? Ah ! s'écrie le même Saint : *Sileat misericordiam tuam, si quis te invocatum meminert de-fuisse.*² Si quelqu'un se souvient de vous avoir invoquée en vain, ô Mère de Dieu ! qu'il cesse de louer votre miséricorde. — Selon saint Bonaventure, Marie désire tellement que nous la priions, afin de pouvoir nous dispenser ses faveurs avec plus d'abondance, qu'elle se tient pour offensée, non-seulement par celui qui l'injurie, mais encore par celui qui ne lui demande point ses grâces : *In te, Domina, peccant, non solum qui tibi injuriam irrogant, sed etiam qui te non rogant.* Et il n'est pas nécessaire de prier beaucoup cette Mère de miséricorde, pour obtenir son secours ; il suffit de le lui demander

(1) *In Assumpt. s. 4.*(2) *Ib. s. 4.*

avec confiance. *Velocius occurrit ejus pietas, quam invocetur* : Sa bonté est si grande, qu'elle vient à notre secours avant même que nous l'ayons invoquée. Ainsi parle Richard de Saint-Victor, et il en donne la raison : c'est que Marie ne peut voir notre misère sans être portée à nous aider : *Non potest misérias scire, et non subvenire.*¹

Mais cet amour de Mère, le conserve-t-elle aux pauvres pécheurs ? Comment en douter ? Jésus-Christ n'est-il pas mort pour eux ? Quel est donc l'objet de la miséricorde, sinon les misérables ? Et quelle plus grande misère que le péché ? Il suffit que le pécheur n'aime pas son mal, et qu'il en désire sincèrement la guérison, pour que Marie lui tende les bras pour le ramener à son divin Fils, et pour qu'elle lui obtienne les grâces dont il a besoin, et que Jésus-Christ lui a méritées. Marie n'examine pas les mérites de celui qui recourt à sa bonté, dit saint Bernard, mais elle se montre secourable à tous ceux qui l'invoquent : *Maria non discutit merita, sed omnibus sese exorabilem prabet.*² Elle reçoit avec amour, dit saint Alphonse, tout pécheur qui vient à elle, pourvu qu'il ait une bonne volonté,

(1) *In cant. c. 25.* S. Alph. Neuv. à la S. V. M. sur ses Litanies.

(2) *In sign. magn.*

et ne dédaigne pas de panser et de guérir ses blessures.

PRIÈRE.

O Marie, vous dirai-je donc avec saint Alphonse, auguste Mère de mon Dieu ! puisque vous êtes chargée de défendre les plus grands pécheurs, les plus grands criminels qui recourent à vous, me voici à vos pieds, vous invoquant et vous disant comme saint Thomas de Villeneuve : *Eia ergo, Advocata nostra, officium tuum imple*¹ : faites donc votre office de Mère et d'avocate des pécheurs, prenez ma cause en main. Il est vrai que je me suis rendu très-coupable envers mon Seigneur, en l'offensant après en avoir reçu tant de bienfaits et tant de grâces ! mais le mal est fait ; c'est maintenant à vous de me secourir. Vous le pouvez ; il suffit que vous disiez à Dieu que vous prenez ma défense : il me pardonnera, et je serai sauvé.²

La douleur que je ressens de mes péchés est faible, je l'avoue, et mon amour pour mon Dieu est languissant ; mais si ma douleur est faible et mon amour languissant, c'est parce que mon

(1) *In Nat. B. V. Con.* 5.

(2) Vis. au S. S. et à la S. Vierge, 21^e Vis.

âme est malade encore, souillée, paralysée, aveugle, sourde aux vérités divines, aveugle au sein de la lumière qui réjouit d'autres yeux ! ô ma Mère, voici donc votre enfant accablé de toutes les misères que la toute-puissance de votre Fils peut seule guérir. Je suis peut-être encore dans le tombeau du péché, dans la corruption de la mort spirituelle. Mais la voix qui a tiré Lazare de son sépulcre, vous écoute toujours. Dites-lui de parler, et elle parlera, et je l'entendrai du fond de ma tombe, et j'en sortirai, et je vivrai, et j'aimerai, oui j'aimerai le Fils qui m'aura rendu la vie, et la Mère qui me l'aura obtenue, je les aimerai dans le temps, je les aimerai dans l'éternité ! *Fiat mihi, Maria, secundum verbum tuum, ut fiat in me secundum verbum Dei ! Amen !*

CHAPITRE XXX.

DE DIVERSES PRATIQUES DE PIÉTÉ EN L'HONNEUR DE LA
TRÈS-SAINTE VIERGE, POUR LE JOUR, LA SEMAINE, LE
MOIS, L'ANNÉE.

L'Ave Maria, le chapelet, la visite quotidienne, la consécration du samedi, les fêtes, le mois de Marie, l'invocation fréquente du nom de Marie.

Parmi les nombreuses pratiques de piété que l'Eglise suggère à ses enfants pour honorer et invoquer la Mère de Dieu, la première de toutes est incontestablement *l'Ave Maria*. Elle la place immédiatement après l'Oraison dominicale au commencement de tous ses offices, et nous invite à l'offrir à la sainte Vierge trois fois par jour au son de l'*Angelus*, en mémoire du bienfait de l'incarnation du Verbe.

L'Ave Maria est une admirable prière. Trouvera-t-on jamais, pour honorer Marie, des paroles compa-

rables à celles-ci : *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes!* Angéliques paroles que le Ciel apprit à la terre, et que nous devons demander la grâce d'entendre et de bien dire, par l'intercession de l'ange de l'incarnation, de l'archange saint Gabriel qui les adressa de la part de Dieu à la nouvelle Eve. Nous devons demander aussi par l'intercession de la sainte mère du précurseur de Jésus-Christ, de celle qui reçut l'Esprit de Dieu à la voix même de Marie, la grâce d'entendre et de goûter cette autre parole inspirée : *Et le fruit de vos chastes entrailles est béni!* parole ineffable qui annonce à l'humanité déchue le retour de la bénédiction perdue. Enfin, le même Esprit-Saint promis à l'Eglise et toujours vivant en elle, nous apprendra à dire de cœur avec toute l'Eglise militante : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.*¹ La qualité seule

(1) Ainsi soit-il, *Amen*, *Fiat*, ont le même sens, ou plutôt sont le même terme. Ce mot qui conclut toutes nos prières, les résume avec ame : *Amen*, *Fiat*, qu'il en soit ainsi ! C'est le grand mot de Dieu et de l'homme. C'est le mot de la création : *Fiat lux, dixit et facta sunt, mandavit et creata sunt*. C'est le mot de l'incarnation : *Fiat mihi secundum verbum tuum*. L'humanité acquiesce par la nouvelle Eve à la volonté de Dieu :

de *Mère de Dieu* dont nous nous souvenons en invoquant Marie, réveillera notre confiance en sa puissante prière, et cette confiance, notre qualité de pécheurs ne nous l'enlèvera ni maintenant, ni à l'heure de notre mort, parce que Marie nous obtiendra le repentir par les mérites de l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde.

L'*Ave Maria* est un divin concert de prières où se réunissent les voix des anges et des hommes, de la terre et des cieux. C'est l'harmonie de l'Eglise triomphante et militante, de la joie et de la douleur confondues dans un même amour. Aussi, les vrais enfants de l'Eglise universelle unissent-ils comme elle dans leurs prières, la Salutation angélique à l'Oraison dominicale, « parce que, selon la remarque du

fiat mihi, et le Verbe se fait chair. C'est le mot de la rédemption : *Si non potest hic calix transire nisi bibam illum, FIAT voluntas tua*. L'humanité acquiesce dans l'Homme-Dieu à l'expiation universelle, et l'humanité est sauvée. *Amen, fiat*, c'est l'acte essentiel du salut en chacun de nous : l'acquiescement à la volonté de Dieu. C'est la prière affective par excellence, et la prière de demande par excellence. C'est l'amour qui veut ce que Dieu veut, et c'est la confiance qui obtient la grâce de le vouloir. Disons donc souvent *Amen, Amen ! fiat, fiat !* avec une humble confiance, et nous finirons par le dire avec amour, *sive vivimus sive morimur, et Domini erimus in æternum*.

vénérable cardinal Bellarmin, nous n'avons personne qui puisse nous protéger autant auprès de Jésus-Christ que sa Mère. Aussitôt que nous avons dit le *Pater* enseigné par Jésus-Christ, nous supplions donc sa Mère de nous obtenir ce que nous avons demandé, comme lorsqu'on a présenté une supplique au prince, on recommande l'affaire au plus puissant qu'on trouve à la cour.¹ »

Le cardinal Bellarmin exprime manifestement ici la pensée de l'Eglise.

Cette même pensée de l'Eglise, et par conséquent de l'Esprit dont elle est animée, porta saint Dominique à répandre la dévotion du saint Rosaire, où l'Oraison dominicale, divine prière qui nous révèle le cœur de Jésus-Christ et résume tout l'Evangile, est offerte à Dieu, mêlée à la chaîne des mystères de la rédemption, et suivie d'une autre chaîne, d'une chaîne d'*Ave Maria*, comme d'un désir ardent et prolongé qui n'a qu'une parole pour se traduire : *Eundem sermonem dicens.*² *Da amantem et sentit quod dico*, s'écrie quelque part saint Augustin : donnez-moi quelqu'un qui aime, et il me comprendra. Oui, ceux qui aiment la prière en vérité, ceux qui ont reçu l'Esprit de prière, comprendront

(1) Explic. de la doct. chrét. c. 3.

(2) *Matth.* 26. 44.

tout ce qu'il y a de foi, d'espérance et d'amour dans la pratique du saint Rosaire. Ceux-là seuls ne le comprendront pas, qui pensent plaire à Dieu par de belles phrases : *putant quod in multiloquio suo exaudiantur*.¹

Le Rosaire est plein de l'esprit de grâce et de prières : *gratiæ et precum*.² Il a conduit des âmes d'élite au plus haut degré d'oraison ; il a converti une foule innombrable de pécheurs ; il a été pour une infinité de fidèles la chaîne de prières, d'où leur est venue la chaîne des grâces qui fit leur persévérance.

L'Ave Maria et le saint Rosaire, ou du moins une partie du Rosaire, seront donc les pratiques de piété que nous offrirons chaque jour à la très-sainte Vierge.

Mais nous contenterons-nous de *l'Ave Maria* de nos prières du matin et du soir, de celui que nous récitons chaque jour encore au son de *l'Angelus*, et de celui qui forme la chaîne bénie du Rosaire ? Non ; nous ferons comme les plus fidèles enfants de Marie, et nous lui offrirons cette douce prière, avant et après nos principales actions, ou pour nous servir de l'expression d'un saint, nous placerons nos œuvres entre deux *Ave Maria*, afin qu'elles aussi soient vraiment pleines de grâces. Nous imiterons

(1) *Matth.* 6. 7.

(2) *Zach.* 12. 10.

encore ceux qui aiment à réciter trois *Ave Maria* chaque jour en l'honneur de l'Immaculée Conception, pour remercier la très-sainte Trinité d'avoir préservé notre Mère de toute tache, et pour obtenir par l'intercession de cette Mère Immaculée une grande pureté de cœur et de corps. Enfin, pendant le saint sacrifice de la messe, nous réciterons la Salutation angélique à la communion du prêtre, afin de mieux faire la communion spirituelle, disant de tout cœur à Marie: *Le Seigneur est avec vous! faites qu'il soit aussi avec moi.*

Une autre pratique de piété propre à nous attirer chaque jour de grandes grâces, sera de joindre la visite à Marie à la visite au très-saint Sacrement, comme nous l'a appris saint Alphonse, dans le livre le plus répandu peut-être de tous les livres de prières qui aient jamais été offerts à la piété des chrétiens. Mais parmi les prières de ce livre, celles qui nous paraissent les plus enflammées, les plus inspirées, si nous pouvons nous servir de cette expression, sont les sept prières distribuées pour chacun des jours de la semaine, et où l'apôtre de la très-sainte Vierge nous apprend à demander à Dieu par l'intercession de sa Mère : le pardon de nos péchés, la persévérance et l'esprit de prière, la bonne mort, la délivrance du châtiment éternel que

nous avons mérité, le ciel, l'amour de Jesus-Christ, la protection maternelle de Marie.

L'Ave Maria, le Rosaire ou une partie du Rosaire et la visite à Marie, consacreront ainsi chacun de nos jours à la Mère de Dieu , et nous tiendront unis à Dieu avec elle. Les semaines, les mois, les années, seront par là même consacrés à Jésus et à Marie, mais nous joindrons cependant aux actes de chaque jour, quelque chose de spécial qui consacre aussi chaque semaine, chaque mois et chaque année, à la Mère de la vie. Chaque semaine, le samedi lui sera particulièrement consacré par quelque œuvre de charité et de mortification, et par une lecture de piété qui nous rappelle les grandeurs, l'amour, la puissance d'intercession de notre Mère. Chaque mois, nous célébrerons quelqu'une de ses fêtes : en janvier, son Mariage virginal avec le plus pur, le plus humble, le plus grand des patriarches ; en février, sa Purification ; en mars, son Annonciation ; en avril, sa Compassion et ses douleurs ; en mai, nous lui donnerons le mois entier du réveil de la nature, pour lui consacrer par là même toute l'année ; en juin et en juillet, nous nous préparerons à la fête de la Visitation par une neuvaine fervente qui nous obtiendra la visite sanctifiante de Marie le jour même où sa voix sanctifia saint Jean-Baptiste

et sa mère ; en août, nous célébrerons son Assomption ; en septembre, sa Nativité ; en octobre, la fête de son saint Rosaire ; en novembre, sa Présentation ; en décembre enfin, son Immaculée Conception. A chacune de ces fêtes qui nous rappellent les actes principaux de la vie de notre Mère, et la conduite de la divine Providence à son égard, nous chercherons, comme nous l'avons vu plus haut,¹ la lumière qui doit éclairer notre propre vie, et le maternel exemple que nous donne Marie de la foi, de l'espérance, de l'amour de Dieu et du prochain, de la sainte douleur, de l'humilité, de la pureté, de l'obéissance, du courage et de la patience que Dieu demande de nous tous.

Nous venons de parcourir les pratiques de piété les plus usitées dans l'Eglise pour honorer et invoquer Marie chaque jour, chaque semaine, chaque mois, chaque année de notre vie ; mais nous n'avons rien dit encore de l'acte qui touche le plus le cœur de notre Mère, et qui lui prouve mieux que nous sommes vraiment ses enfants. Comment un enfant prouve-t-il sa confiance à sa mère, lorsqu'il se trouve dans le besoin, dans la peine, dans un danger quelconque ? N'est-ce pas en l'appelant à

(1) Voyez chap. 24.

son aide? Le nom de sa mère ne lui vient-il pas alors aussitôt sur les lèvres? Eh bien! l'invocation de Marie, l'invocation prompte du nom de Marie dans les peines, les contradictions, les tentations surtout, est le signe principal de la confiance que nous lui devons. Celui qui ne prie que lorsqu'il est à genoux, ne prie pas assez. L'esprit de prière se manifeste surtout par les oraisons jaculatoires, par ces aspirations habituelles qui vont du cœur de l'homme au cœur de Dieu avec la prière des anges et des saints, et de la Reine des anges et des saints. L'invocation fréquente, habituelle de Marie, sera donc notre pratique de piété favorite, notre dévotion de prédilection, celle qui sanctifiera non-seulement chaque jour, mais chaque heure, mais les meilleurs moments de tous les jours de notre vie. Saint Pierre d'Alcantara disait souvent : *O Marie, Marie, Marie!* Voilà la vraie preuve de l'amour filial pour la Mère des âmes. Le nom seul de leur Mère leur en dit plus que tous les livres, que tous les sermons, que toutes les trop belles pensées qui viennent plutôt de l'esprit que du cœur.

PRIÈRE.

Oui, nom bien-aimé de la plus aimante des mères, Marie! vous m'êtes, après le nom de Jésus,

la plus douce parole que je puisse entendre, la plus douce que je puisse dire. Vous serez inséparablement unie à ce nom trois fois saint, et dans mon cœur et sur mes lèvres. Vous y serez dans toutes mes peines ; vous y serez dans tous mes besoins ; vous y serez dans toutes mes luttes, dans toutes mes tentations surtout, dès leur principe et jusqu'à ce qu'elles soient vaincues ; vous y serez dans mes chutes pour m'en relever, dans mes victoires pour vous en rendre grâce , dans toute ma vie pour que vous me l'obteniez pure et fidèle, et dans ma mort enfin pour qu'elle me conduise où vous êtes, dans le sein de mon Dieu et de mon Père, pour l'aimer avec vous de toutes mes forces et sans fin.

Ces grâces sont grandes, ô ma Mère, et je m'en reconnais trop indigne ; mais si elles sont trop grandes pour être accordées à ma prière, elles ne sont pas trop grandes pour être accordées à la vôtre. *Je vous salue, donc, pleine de grâce!* et j'espère que vous obtiendrez à votre pauvre enfant quelque chose de cette plénitude, de cette richesse de sa Mère. *Le Seigneur est avec vous!* mais est-il encore avec moi ? Je me souviens de sa présence aux jours de mon enfance, de ses visites divines si souvent renouvelées à mon âme ; je me souviens de ses lumières, de son onction, de sa vie qui m'élevait bien au-dessus du

monde et de moi-même ; mais vous savez mieux que moi , sainte Mère, que je m'en suis allé , dans une terre étrangère , loin de Dieu et de vous , et que j'y suis tombé dans une grande misère, souffrant le froid et la faim dans une servitude trop volontaire. Vous êtes venue cependant, et vous m'avez dit : Souviens-toi ! Souviens-toi de tes meilleurs jours , et reviens par moi à ton Dieu ! Et je suis revenu , mais épuisé par ma longue fuite d'infidèle, et ne sachant qu'à peine retrouver mes forces. *Redde mihi lætitiā salutaris tui !* rendez-moi donc, ô ma Mère, la première joie de Jésus-Christ mon Sauveur ; *stolam primam* : la première robe de mon âme, l'innocence par le repentir ; *charitatem primam* : mon premier amour ! Vous pouvez le faire, et vous le ferez. Vous ferez plus encore : vous ne vous contenterez pas de me voir retrouver l'amour perdu, la lumière perdue, l'onction perdue, la force perdue, la vie perdue, mais vous ferez que l'amour, la lumière , l'onction, la force, la vie grandiront en moi maintenant et tous les jours, et que *l'heure de ma mort* sera celle où j'aurai le plus aimé mon Dieu dans le temps, pour aller l'aimer avec les saints dans l'éternité. *Amen !*

CHAPITRE XXXI.

LE ROSAIRE.

Nous avons déjà parlé du saint Rosaire,¹ mais nous voulons revenir sur cette pratique de piété, pour en faire mieux ressortir la beauté, la suavité, et surtout la valeur.

I. Et d'abord, elle est belle, elle est suave, par son origine et par son histoire, car elle est pleine du parfum des antiquités chrétiennes, et des souvenirs de la miséricordieuse providence de Dieu sur son Eglise.

Les chrétiens des premiers siècles avaient coutume de déposer des couronnes de fleurs aux pieds des autels et des saintes images. Ils exprimaient de cette manière une vérité touchante : l'obligation où nous sommes de faire remonter les dons de Dieu à leur principe, d'honorer Dieu dans ses œuvres, et surtout dans son œuvre de prédilection, la victoire de ses

(1) Chap. 30, *sup.*

saints. C'est à l'occasion de ce pieux usage que saint Grégoire de Nazianze composa des couronnes de fleurs spirituelles, afin que l'offrande des fidèles montât au ciel avec l'encens de la prière. Une humble vierge qui vivait en Irlande au sixième siècle, sainte Brigide,¹ désirant répandre et faciliter cet usage, ne crut pouvoir mieux faire que de composer ces couronnes des deux principales prières du christianisme, du *Pater* et de l'*Ave Maria*. Et encore ne fit-elle en cela que suivre l'exemple des anachorètes des premiers siècles. Lorsqu'ils étaient empêchés de réciter le grand psautier ou les cent cinquante psaumes, ils y suppléaient en offrant à Dieu un certain nombre de fois l'Oraison dominicale, et se servaient d'une chaîne de petites pierres, ou d'autres marques semblables à des grains de chapelet, pour s'assurer du nombre de leurs prières. Ce nombre n'était pas à leurs yeux un objet de superstition, mais un moyen de persévérer dans l'oraison et de ne pas céder à la paresse de l'âme. Il en est qui croient faire preuve d'esprit, quand ils tournent en dérision les prières comptées et mesurées, mais nous voudrions savoir

(1) Il ne faut pas la confondre avec sainte Brigitte, si célèbre par ses révélations. Celle-ci vivait au XIV^{me} siècle, et fonda l'ordre des Brigittines, et aussi des Brigittains qui reçurent les premiers le pouvoir d'indulgencier les chapelets.

si ces habiles critiques prient eux-mêmes sans mesure. L'usage de réciter la salutation angélique de la manière qu'on récitait le *Pater* s'établit ensuite, comme de soi-même. Saint Albert et Pierre l'Hermitte qui vivaient longtemps avant saint Dominique, propagèrent la pratique populaire de réciter le *Pater* et l'*Ave*, pour aider les fidèles à s'unir aux heures canoniales. Mais saint Dominique fut le véritable auteur du psautier de Marie, c'est-à-dire de l'usage de réciter cent cinquante *Ave Maria* divisés en dizaines, pour honorer les principaux mystères de la foi. Cette pratique de piété porta d'abord le nom de *chapelet*, d'un mot latin qui signifie petite couronne, comme le mot Rosaire signifie couronne de roses ou d'odoriférantes prières. Saint Dominique, dans les circonstances où il établit la dévotion du saint Rosaire, y fut porté par un mouvement de la grâce, ou par une inspiration véritable vérifiée par ses fruits prodigieux. Quelque puissant que ce grand saint fût en paroles et en œuvres, il avait travaillé et souffert presque en vain pour ramener à la vérité les nouveaux Manichéens appelés Albigeois, sectaires superbes et violents, adonnés à des doctrines immondes qui condamnaient le mariage pour ne citer que l'une de leurs infâmes erreurs. L'apôtre vierge étant un jour en prière, invoquait pour ces malheureux la Vierge

des vierges, et comprit comme Dieu seul sait faire comprendre, par cette parole intérieure qui dit tout à la fois, qu'il triompherait de l'erreur jusque-là obstinée, moins par la discussion que par l'humilité de la prière unie à l'exposition la plus simple de la foi, et vit quelle exposition de la doctrine chrétienne et quelle prière Marie voulait offrir aux âmes par ses mains. Cette exposition est dans la chaîne des mystères du saint Rosaire, et cette prière dans le *Pater* et l'*Ave* répandus aux pieds de Jésus et de Marie, avec la simplicité de la piété filiale, qui espère tout de Jésus par la prière de Marie, invoquée avec une confiante importunité : *Usque ad importunitatem*. L'apôtre de Marie suivit cette lumière, et le père du mensonge fut vaincu. Les âmes revinrent en foule à la vérité et à la chasteté,¹ et dès son origine le saint Rosaire fut ainsi marqué du signe de la victoire.

(1) Pendant plus de quarante ans, selon la remarque de Bergier, on employa pour ramener les *Albigéois*, les missions, les instructions, et toutes les voies que la charité chrétienne pouvait suggérer, et l'on ne sévit contre eux, que lorsque leurs violences rendirent la répression indispensable. Quand saint Bernard alla en Languedoc pour les combattre, l'an 1147, il n'était armé, comme plus tard saint Dominique, que de la parole de Dieu et de ses vertus. Ce n'est qu'en 1179, que le concile général de Latran dit anathème contre eux, et ajouta :

Marie prit soin de lui conserver ce caractère, et la fête seule du saint Rosaire le prouve deux fois. En effet, le grand Pape saint Pie V l'établit d'abord sous le nom de Notre-Dame de la Victoire, en action de grâces du triomphe de la chrétienté à Lépante. Les papes, et ce n'est pas un de leurs moindres titres de gloire, ont été les premiers à reconnaître que la répression de la force envahissante et barbare de l'islamisme, était une question de vie ou de mort,

« Pour ceux qui ne respectent ni les églises, ni les monastères, et n'épargnent ni orphelins, ni âge, ni sexe, nous ordonnons aux fidèles de s'opposer courageusement à leurs ravages, et de défendre les chrétiens contre ces malheureux. (Can. 27). »

Nous n'avons aucun dessein, ajoute Bergier, de justifier les excès qui ont pu être commis de part et d'autre par des gens armés, pendant une longue guerre; nous savons assez que dès que l'on a tiré l'épée l'on se croit tout permis; qu'un trait de cruauté commis par l'un des deux partis devient un motif ou prétexte de représailles sanglantes : c'est ce que l'on a vu dans nos guerres civiles du seizième siècle; l'on n'était sûrement pas plus modéré au treizième. Nous ne prétendons pas soutenir non plus qu'il est louable ou permis de réprimer par la force des hérétiques dont la doctrine n'intéresse en rien l'ordre et la tranquillité publique, et dont la conduite est paisible d'ailleurs, mais ce n'était évidemment pas le cas des Albigeois. (*Voyez le dict. th. art. Albigeois*).

non pour le christianisme qui ne peut périr , mais pour la chrétienté , c'est-à-dire pour la société des nations chrétiennes qui peut être ruinée , et pour les âmes qui peuvent se perdre. Au temps de saint Pie V, les Musulmans étaient maîtres de la Méditerranée , de la Grèce , de la Hongrie , menaçant de là l'île de Malte et l'île de Chypre , pour se jeter sur l'Italie. Saint Pie V eut à surmonter des difficultés inouïes , des jalousies de prince à prince , et de peuple à peuple , pour les réunir sous les étendards de la croix. A force de prières , d'exhortations , de patience , il en vint cependant à bout , et choisit Don Juan d'Autriche pour commandant en chef de l'armée navale coalisée. Le pape , nouveau Moïse pour le peuple chrétien , nouvel Aaron pour l'Eglise de Dieu , tenait les mains levées au ciel pendant que les défenseurs de la chrétienté exécutaient son grand dessein , et Rome était agenouillée avec son pontife aux pieds du très-saint Sacrement , pendant les prières de l'adoration perpétuelle à laquelle Pie V prenait plus de part que personne. Or , *le jour même où les confréries du saint Rosaire avaient fait une supplication solennelle à la demande du saint pape* , l'un des ministres de Sa Sainteté , monseigneur Bussotti , vint l'entretenir au Vatican. « Il lui soumettait , en présence de plusieurs prélats , un travail important ,

quand tout à coup, Pie V lui impose silence de la main, se lève brusquement, se dirige vers la fenêtre, l'ouvre, et y demeure quelques minutes dans une profonde contemplation. Son visage, son attitude, décelaient une profonde émotion ; puis se retournant transporté, il s'écrie : Ne parlons plus d'affaires, ce n'en est pas le temps ! Courez rendre grâces à Dieu dans son Eglise, notre armée remporte la victoire ! Ces mots à peine achevés, il congédia les assistants grandement surpris, et ils n'étaient pas encore sortis, que le Saint-Père se précipitait, baigné de larmes, à genoux dans son oratoire. Bussotti et les prélats, témoins de ce miracle, allèrent le confier aux cardinaux les plus considérés de Rome, et aux personnes les plus éminentes. *Tous ensemble notèrent le jour et l'heure de la vision du Saint-Père : 7^{me} jour d'octobre, 5 heures après-midi. C'était bien le jour et l'heure, où triomphait la croix dans le golfe de Lépante.*¹ »

Ce fait eut une telle publicité à Rome et hors de Rome, *in urbe et in orbe*, que l'historien protestant Ranke dit nettement : « Le jour de la bataille, Pie V eut une extase où il vit la victoire des armées chrétiennes. »² »

(1) Voyez la vie de saint Pie V, par M. de Falloux.

(2) Hist. des Papes, t. 2. p. 174.

C'est donc en action de grâces de cette victoire remportée le premier dimanche d'octobre 1571, que saint Pie V institua une fête annuelle sous le titre de *Sainte-Marie-de-la-Victoire*.

Deux ans après, Grégoire XIII désirant mieux fixer encore le souvenir de ce qui s'était passé à Rome et à Lépante le 7 octobre 1571, changea ce titre en celui du *Rosaire*. « Clément X étendit la fête à toutes les églises de la domination espagnole. Enfin, l'armée de l'empereur Charles VI ayant défait les Turcs près de Temeswar, le jour de la fête de *Notre-Dame-aux-Neiges*, l'an 1716, et ces infidèles ayant levé le siège de Corfou le jour de l'octave de l'*Assomption* de la même année, Clément XII rendit universel l'office de la fête du Rosaire.¹ »

Il est donc vrai que le Rosaire, par son origine et par son histoire, est une pratique de piété pleine des plus touchants souvenirs. Mais si elle doit nous être chère par sa valeur historique, elle doit nous l'être bien plus par sa valeur intime.

II. Celle-ci résulte de la réunion des deux grands moyens de salut que le Rosaire nous fait prendre, en nous faisant *penser et prier*.

Il nous fait penser à *la vérité*, à *la voie*, à *la vie*,

(1) Butler, 4^{er} octobre.

à la vérité de notre fin, à la voie qui nous y mène, à la vie qui nous y attend, en fixant notre attention sur notre Seigneur Jésus-Christ qui est tout à la fois : *Via, veritas et vita*. Le Rosaire nous y fait penser sans effort, et cependant avec efficacité. La méditation des vérités éternelles, une certaine méditation du moins, est indubitablement nécessaire à tous les hommes, puisque si l'on ne peut réussir en rien sans y penser, l'on ne peut réussir non plus à se sauver sans penser au salut, à l'accomplissement de la loi divine qui en est la condition, et aux moyens de la mettre en pratique. Mais plusieurs pensent méditer qui ne font que spéculer, que s'efforcer de produire de belles pensées, de se faire à eux-mêmes de beaux discours. Ceux-là perdent leur temps, et ils l'emploieraient beaucoup mieux à bien dire leur chapelet, car en arrêtant simplement le regard de leur âme sur les adorables mystères de la vie, de la passion, de la mort, de la gloire de leur divin Maître, ils y verraient plus clairement ce qu'ils doivent savoir, faire et souffrir, qu'ils ne le voient dans leurs prétentieuses oraisons. Pourquoi la méditation est-elle si sanctifiante, sinon parce qu'elle produit l'oraison mentale, c'est-à-dire parce qu'elle nous fait prier en esprit, et offrir à Dieu de tout notre cœur, et non du bout des lèvres seulement, des actes de foi,

de confiance, d'amour, de repentir, de saintes résolutions, et surtout des supplications pour obtenir la grâce d'accomplir ces résolutions? Eh bien! rien de plus facile et tout ensemble de plus efficace pour nous porter à ces actes et à ces prières, que la simple vue de Jésus et de Marie dans les divins mystères de la rédemption. A Dieu ne plaise qu'en parlant de l'oraison mentale, nous méconnaissions ici l'utilité, la grande utilité des livres et des méthodes qui aident à la bien faire, surtout quand on use moins de ces livres pour produire des pensées, que pour nous appliquer celles qu'ils contiennent et qui nous regardent; mais il n'en est pas moins vrai, comme nous l'enseignent tous les saints, et comme saint Ignace l'a si bien montré dans ses Exercices, que Jésus-Christ est le livre des livres, celui qui peut suppléer à tous les autres et auquel nul autre ne peut suppléer, celui où une multitude d'ignorants ont appris ce que tant de savants sont encore à apprendre. Aussi n'est-il pas douteux que de pauvres paysannes, en suivant le chemin de la croix, ou en récitant doucement leur Rosaire, font mieux l'oraison mentale que ne la font bien des savants qui se croient supérieurs au reste des hommes, et que leurs superbes oraisons ne laissent cependant que pleins d'eux-mêmes et vides de Dieu. Le simple

regard de l'âme sur Jésus qui souffre et qui se tait, qui porte la croix méritée par nos péchés, qui est flagellé pour nos âmes devenues les indignes esclaves de la chair, couronné d'épines pour notre orgueil, crucifié pour les vils attachements de notre cœur, de ce cœur fait par un Dieu et pour un Dieu, abandonné dans sa peine pour ne pas nous abandonner dans nos fautes, mort pour nous donner la vie, ressuscité pour nous apprendre quelle vie il nous prépare, monté au ciel pour nous y attirer ; oui, ce simple regard sur Jésus-Christ, et aussi sur sa sainte Mère, non-seulement dans les mystères de la passion, mais aussi dans les mystères de la gloire de son Fils, comme dans ceux de l'Incarnation, de la Visitation, de la Nativité, de la Présentation, et de la recherche de ce divin Fils ; ce simple regard du pauvre, de l'humble chrétien qui ne prétend pas raisonner, mais voir et apprendre, lui fera connaître plus de divines choses que les livres de beaucoup d'érudits. Nous répétons à dessein le mot de simple regard, pour qu'on ne suppose pas que nous voulions transformer le saint Rosaire en méditations laborieuses. Non, le chapelet doit rester une simple et douce prière, ce qui ne l'empêchera pas d'être une vraie prière du cœur, une oraison *en esprit et en vérité*, une vraie oraison mentale,

si nous y récitons le *Pater* et l'*Ave* en regardant Jésus et Marie.

Le *Pater* est une œuvre divine, et l'âme de toutes les prières, puisqu'il demande pour nous tout ce que l'homme doit désirer et demander. Que devons-nous désirer? Notre fin. Pour quelle fin nous a-t-il créés? Pour sa gloire et pour notre bonheur. *Notre Père qui êtes aux cieux, que votre Nom soit sanctifié* : voilà la fin de Dieu. *Que votre royaume nous arrive* : voilà la fin de l'homme. Mais comment arriverons-nous à régner au ciel avec Dieu? En le faisant régner en nous sur la terre : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme dans les cieux*. La gloire de Dieu, le ciel, voilà donc le but, et l'accomplissement de la volonté de Dieu est la voie qui y mène. Mais pour marcher tous les jours dans cette voie, il faut des forces : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien* : celui du corps et celui de l'âme, la parole et le pain de vie. Nous avons la fin et les moyens d'y arriver, mais il faut aussi vaincre les obstacles que nous rencontrons en chemin. Le premier de ces obstacles, c'est le péché qui nous rend indignes de Dieu : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*. Jésus-Christ nous apprend à faire miséricorde pour l'obtenir. Le second obstacle, ce sont les tentations, les guerres sans

cesse déclarées à notre âme par le monde, par les passions et par l'irréconciliable ennemi de notre salut, l'ange déchu et tous les siens : *Et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal*, du mal moral ou du péché, et du mal de peine qui en est le châtiment. *Amen!* Qu'il en soit ainsi!

On le voit, tout est là. Mais ce qui nous révèle mieux encore la source divine de cette prière, c'est son inépuisable fécondité de sens. Nous venons d'en voir le vrai sens, sans doute, mais ce vrai sens en a d'infinis, selon les situations et les besoins de nos âmes, surtout quand nous offrons la prière de Jésus, les yeux fixés sur sa vie, sa passion, sa mort et sa gloire. C'est que sa vie est la règle de notre vie, sa peine l'explication de nos peines, sa mort la consolation de notre mort, sa gloire l'espérance montrée à nos douleurs, et que tout en Jésus-Christ est plein de lumières pratiques qu'il répand toujours sur ceux qui les cherchent.

C'est alors que de grands désirs s'allument en nous, et que les Ave du saint Rosaire suffisent à peine à étancher l'heureuse soif des grâces que nous cherchons en Jésus par Marie : *Gratiam quærentes, et per Mariam quærentes*, grâces de foi, d'humilité, de pureté, de charité, d'obéissance, de patience, de résignation, d'augmentation d'amour de Dieu, et de cette divine espérance qui ne confond pas.

PRIÈRE.

Oui, je chercherai ces grâces, et je les chercherai en Jésus-Christ par votre prière, ô Marie, très-sainte et très-vraie Mère de mon âme ! Je serais bien ingrat, si je n'étais pas fidèle à la douce chaîne de votre Rosaire, si je n'aimais pas cette chaîne qui m'a retiré du monde et attiré à Dieu, et qui chaque jour encore m'attire de Dieu tant de grâces. Le souvenir du passé, l'expérience du présent, l'attente certaine des miséricordes à venir, tout m'attache à cette chaîne que je baise avec amour, comme l'un des plus sûrs moyens de persévérance.

O Marie, écoutez-moi : il y a déjà longtemps que je la porte et vous savez qu'elle ne me fut jamais pesante. Permettez-vous jamais que je meure sans elle ? Non, vous ne le permettrez pas, et comme par cette chaîne vous m'avez attaché à vous sur la terre, par elle aussi vous m'élèverez jusqu'à vous dans le ciel, où vous me donnerez pour toujours à votre Père et à mon Père, à votre Sauveur et à mon Sauveur, à l'époux de votre âme et de la mienne, dans le sein du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Amen !

CHAPITRE XXXII.

LE SCAPULAIRE.

L'amour est essentiellement actif. C'est une flamme tendant continuellement à son centre. L'âme aimante cherche sans cesse à plaire à ce qu'elle aime, à se manifester, à se prouver, et ainsi à s'attirer l'amour de l'objet animé. Si cela est vrai du mauvais amour, de celui qui trompe le cœur en le souillant, et qui meurt toujours châtié par lui-même, que sera-ce de l'amour véritable, de l'amour des âmes, de celui qui vient de Dieu et qui porte à Dieu, et surtout de l'amour de Dieu lui-même? Il sera le plus actif de tous, le plus désireux de se manifester, de se prouver, et d'attirer ainsi de plus en plus l'amour de ce Dieu qui est tout à la fois le père, le frère, l'ami, l'amant et l'époux des âmes. L'âme amante de Jésus-Christ se sentant infailliblement portée à aimer tout ce qui est aimé de Jésus-Christ,

n'aura nul besoin d'être excitée à aimer celle de toutes les créatures que Jésus-Christ aime le plus, sa très-douce et très-sainte Mère. L'amour de Jésus conduit donc à l'amour de Marie, et l'amour de Marie, fruit de l'amour de Jésus, sera comme l'amour qui l'engendre, actif, empressé de se manifester, de se prouver sans cesse, et d'attirer ainsi l'amour de la vraie Mère de Dieu et des hommes.

Voilà pourquoi les actes de piété dont nous avons déjà fait mention, et par lesquels les enfants de Marie cherchent à lui plaire chaque jour, chaque semaine, chaque mois, chaque année, ne suffisent pas à leur cœur. Ce qu'il leur faut encore, c'est un acte d'amour en quelque sorte permanent, comme celui des amants insensés du monde qui portent partout avec eux quelque souvenir de ce qu'ils aiment, exprimant ainsi l'invariable et continuél attachement de leur pensée et de leur cœur à la vaine idole qui les a séduits.

Les enfants de Marie n'aiment pas moins que ces aveugles; ils portent partout et toujours les souvenirs de leur Mère, quelque médaille ou quelque image de son Immaculée Conception, de son cœur, de son amour et de ses douleurs, et plus fidèlement encore le signe béni de sa protection, le saint scapulaire qui est en même temps la noble livrée d'une famille

innombrable, et ainsi le gage certain d'une union de prières nécessairement pleine de grâces.¹

Des esprits qui se croient clairvoyants et qui ne sont que myopes , diront que ces souvenirs sont les amulettes des chrétiens ! Nous leur répondrons qu'il faut dire des amulettes et des autres signes superstitieux des faux cultes , ce qu'il faut dire des cultes qui les inspirent : qu'ils sont l'altération , la profanation de la vérité. Les signes magiques eux-mêmes ne sont des chimères qu'aux yeux de la demi-science. En réalité, ce sont des signes d'attachement ou de servitude sacrilège, des moyens de s'attirer le funeste secours des esprits déchus et malfaisants qui n'aident les hommes temporellement que pour les perdre éternellement , quand la justice de Dieu leur lâche la bride, et leur permet de donner cette funeste assistance à des ingrats obstinément infidèles, et de les porter ainsi à l'iniquité, parce qu'ils *n'ont pas voulu aimer la vérité qui voulait les sauver*,² *préférant la doctrine des esprits de mensonge*,³ *qui doit les perdre*.⁴

(1) L'union des prières est l'un des avantages des associations de piété. Voyez dans les *Gloires de Marie* ce qu'a écrit saint Alphonse sur l'utilité de ces associations.

(2) *II. Thess. 2. 10.*

(3) *I. Thimoth. 4. 1.*

(4) *II. Thess. Loc. cit.*

Les signes donnés , reçus ou portés par des créatures intelligentes, ne le sont jamais en vain, parce qu'ils sont l'expression d'une pensée, d'un amour, d'une volonté.

Les Sacrements ne sont-ils pas les signes de Dieu ? Sans aucun doute , ils sont le signe sensible de son amour, et le canal de ses dons invisibles , mais la toute-puissance divine peut seule donner à l'expression de sa volonté l'intime efficacité qu'aucune créature ne peut attacher à des signes quelconques. ,

Mais pour n'être pas efficaces par eux-mêmes , comme le sont les sacrements , les signes de nos sentiments ont cependant la force de toucher ceux qu'ils regardent, sur la terre ou dans les cieux. Nous ne voyons encore , ni Dieu , ni les élus, ni les anges, ni la Reine des cieux, parce que nous ne jouissons pas encore de la lumière dont ils jouissent. Mais si notre œil aperçoit de ce lieu de l'univers qui s'appelle la terre , la lumière physique des astres à des distances incommensurables, que sera-ce de la vue ou du regard des esprits éclairés par la lumière même de Dieu, lorsque ce regard se fixe sur nos âmes bien autrement grandes, à cette lumière, que les mondes ?

Si vous apprenez qu'une personne, par affection pour vous , porte constamment sur elle quelque

chose qui vient de vous, n'en êtes-vous pas touché ? Eh bien ! soyons sans inquiétude : les habitants du ciel savent ce que nous faisons pour eux,¹ parce qu'ils voient face à face Celui qui voit tout, jouissent de la lumière de Celui qui est présent partout, pour lequel les distances ne sont pas, et à qui se rapportent finalement tous les actes de piété que nous leur offrons, toutes les prières que nous adressons à Marie, aux anges et aux saints, à la céleste hiérarchie d'intercession qui vient de Dieu, retourne à Dieu, et nous y conduit avec elle.

Un ancien disait : *Si vis amari, ama* : Si vous voulez être aimé, aimez, l'amour attire l'amour. Eh bien ! c'est l'amour qui fait porter les souvenirs de Marie, et par conséquent c'est un moyen de s'attirer l'amour de son cœur.

Ne nous étonnons donc pas des promesses faites par la Mère de Dieu à ceux qui porteraient fidèlement son scapulaire jusqu'à la mort, selon la célèbre révélation rapportée dans l'office de la fête du Mont-Carmel, révélation qui, pour ne pas être un objet de foi, n'en est pas moins une croyance parfaitement fondée en raison, comme le montre la savante et sévère critique de Benoît XIV.² Qu'impli-

(1) *V. pp. 176-177, sup.*

(2) *De Fest. B. M. V.*

que après tout cette consolante révélation ? Que la piété filiale, constante, fidèle à la Mère de Dieu, obtiendra certainement le repentir aux pauvres pécheurs, et la persévérance aux justes ; et que Marie viendra promptement délivrer ses plus fidèles enfants des peines expiatrices du purgatoire. N'est-il pas juste qu'un grand amour pour la Mère de miséricorde, obtienne de grandes miséricordes ?

Nous ne dirons rien ici de l'origine et de l'histoire des différents scapulaires, ni des grâces, des indulgences, des privilèges spirituels qui s'y trouvent attachés, parce que les livres qui en traitent sont dans les mains de tout le monde ; mais nous aimons à redire aux fidèles que la dévotion du scapulaire est une dévotion *de cœur*, une dévotion d'enfant, simple, affectueuse, franche, facile, portant avec elle un gage particulier de constance, une dévotion qui leur attirera infailliblement l'amour de la très-sainte Vierge, et par la prière de cette sainte Mère les grâces du repentir et de la persévérance.

Prenez donc le scapulaire, vous qui me lisez, puisqu'il ne vous oblige qu'à aimer, et persuadez aux autres de le prendre, si vous voulez savoir par expérience comment Marie sait récompenser, même ici-bas, ceux qui la font aimer des autres.

En voici un exemple entre mille.

Une jeune fille de beaucoup d'intelligence et de noble caractère, ayant de la foi, mais dans une âme encore un peu mondaine ; de la piété, mais plus instinctive qu'éclairée ; éprouvait à l'égard de la sainte Vierge ce qu'éprouvent toujours, à quelque degré, les âmes régénérées par le baptême, ce sentiment filial qui est un fruit de la grâce, et qui les porte à dire à Marie : ma Mère ! comme il les porte à dire à Dieu : mon Père : *Abba, Pater* !⁽¹⁾ Cependant, ce commencement de piété envers Marie n'avait été développé chez cette jeune fille, ni par son éducation, ni par les exemples qui l'entouraient, ni par le milieu où elle vivait. Un jour qu'elle s'approchait des sacrements, ce qu'elle ne faisait que de loin en loin, le prêtre qui l'entendit lui demanda ce qu'elle offrait chaque jour à la sainte Vierge. Elle répondit après quelques instants de silence : « Je ne trouve que l'*Ave Maria* de mes prières. — Voulez-vous faire quelque chose de plus, reprit le prêtre ? — Oui, pourvu que ce ne soit pas trop difficile. — Eh bien ! prenez le scapulaire. — Mais qu'est-ce que cela ? — C'est la

(1) Dieu a rendu Marie vraie Mère des hommes dans l'ordre de la grâce ou de la vie surnaturelle. Il nous porte donc à ce sentiment filial dont nous parlons, puisqu'il ne fait rien à demi.

livrée des enfants de Marie, le souvenir qu'ils gardent de leur Mère et dont ils ne se séparent jamais, le signe de leur affection pour elle et qu'ils portent sur leur cœur, où Marie le voit, quoique le monde ne le voie pas. Porter le scapulaire, c'est faire un acte de piété qui dure, et cependant rien de plus aisé, car il n'est pas malaisé d'aimer sa Mère. — Donnez-moi le scapulaire, repartit vivement la pauvre et noble enfant, et je le porterai de tout mon cœur. « Quelques semaines après, elle revint témoigner les sentiments de la plus vive reconnaissance à celui qui l'avait engagée à offrir à la très-sainte Vierge, l'acte de piété qui fut pour elle le commencement d'une chaîne de grâces dont les premières avaient déjà transformé sa vie.

A quelques années de là, ce prêtre sortait de chez lui, vers neuf heures du matin, un livre sous le bras, fuyant la ville et cherchant le silence des champs. A peine hors des portes de la cité, il reprit la lecture de ce livre tout philosophique à l'endroit où il l'avait laissée, mais voulut en vain poursuivre son étude favorite. Tous les efforts de son esprit ne purent parvenir à éloigner, non d'autres pensées, mais un simple attrait intérieur dont il ne pouvait se rendre compte. Vaincu par cet attrait, il ferma, presque malgré lui, son

livre de prédilection, et reprit le chemin de l'Eglise où il exerçait le saint ministère. L'attrait grandissant toujours, il s'agenouilla, ou plutôt se vit agenouillé comme par une main de maître aux pieds du très-saint Sacrement. Il y fut bien plus visité par Jésus-Christ qu'il ne le visitait lui-même. Une lumière jusque-là inconnue des yeux de son âme, lui fit voir les vérités divines dans un jour tout nouveau, mais ce fut surtout le glaive de l'esprit de Dieu qui vint lui fendre le cœur. Était-ce de la joie, était-ce de la peine, de l'amour ou de la douleur ? c'était tout à la fois, mais il n'eût pas donné la moindre des larmes qui jaillissaient de ses yeux avec abondance, pour toutes les délices du monde. La divine visite dura longtemps, et lui laissa l'une de ces impressions que Dieu seul peut faire, qui restent dans l'âme comme un germe de vie supérieure, et qu'il suffit de se rappeler pour se réveiller en esprit et en vérité, selon ce mot de saint Paul : *Admoneo te, ut resuscites gratiam Dei, quæ est in te.*¹

Revenu à lui-même, notre pauvre prêtre ne cessait de dire à Dieu : Mon Dieu ! qu'avez-vous fait ? Je ne vous cherchais pas, et vous êtes venu !

(1) *1^{re} Tim. 4. 6.*

qu'y a-t-il eu, Seigneur, pour que cette grâce vint me visiter ? Il disait et redisait ainsi tout le jour et toute la nuit.

Le lendemain, il reçut une lettre dont voici le commencement :

« Hier à neuf heures, M^{***} a fait ses vœux. Elle est encore trop à son silence pour vous écrire elle-même aujourd'hui, mais elle me prie de le faire à sa place, et de vous dire qu'immédiatement après son oblation, elle a récité un *Ave*, la main sur son scapulaire, disant de tout son cœur à Marie : *Demandez à Jésus-Christ de lui rendre tout le bien qu'il m'a fait.* »

Le mystère de la veille était dévoilé, et avec lui, l'empressement de Jésus-Christ à exaucer les âmes ferventes en faveur de ceux qui font aimer sa Mère.

M^{***} fut de plus en plus fidèle à l'époux des Vierges, et mourut encore jeune dans les sentiments de la plus grande ferveur, après avoir offert sa vie à Dieu pour en racheter une autre.

PRIÈRE.

Il est donc vrai que les prières sont des flèches, Seigneur ! des flèches qui vont blesser votre cœur, et qui redescendent du ciel pour blesser le nôtre. Mais je le vois, pour que ces flèches soient ar-

dentes, je dois les demander à votre Mère, et bien aimer cette divine Mère. Je l'aimerai donc , Seigneur ; je parlerai d'elle, afin que vous me parliez vous-même ; je l'aimerai, afin que vous m'aimiez ; je la prierai, afin que vous m'exauciez ; je porterai le signe de son amour, le souvenir de son cœur, le scapulaire de ses enfants de prédilection ; je le porterai toujours, vivant et mourant, et j'ai la plus ferme confiance que ce témoignage de l'affection que je lui garde, suffira pour qu'elle vous demande pour moi les grâces de repentir et de force qui me feront confesser, détester et expier mes péchés ; et surtout l'esprit de prière qui obtient la persévérance.

Et vous, Marie, mon incomparable Mère, voyez quelle idée j'ai de votre pouvoir et de votre bonté ! Et cependant, vous êtes bien plus puissante et bien plus aimante que je ne puis le penser et le dire. Je ne serai donc pas trompé dans mon espérance. Vous n'avez qu'un mot à dire à Jésus-Christ pour tout obtenir de lui : *Velis tu, et omnia fiunt ! Amen, Amen !*

CHAPITRE XXXIII.

L'IMITATION DE MARIE.

Il y aurait un livre très-utile à faire sur les vertus morales et théologiques considérées d'abord en elles-mêmes; puis en Jésus-Christ, qui en est tout à la fois la source et le modèle, le principe, le moyen et la fin : *Veritas, via et vita*; ensuite en Marie, la plus parfaite imitatrice du divin Maître, le vrai miroir du Soleil de Justice, la vraie Reine de tous les saints. Ce livre, évidemment, ne pouvait entrer dans celui-ci, où nous avons dû nous borner à montrer dans les principaux mystères de la vie de Marie, selon les saints Evangiles, la vraie lumière de la nôtre par les exemples héroïques d'humilité, de foi, d'espérance, d'amour, de sagesse, de pureté, d'obéissance, de pauvreté et de détachement, de douceur, de courage, de patience, que nous a laissés notre Mère. Nous nous consolons, du reste, de n'avoir pu joindre à ce souvenir de la vie de la très-sainte

Vierge, un traité plus spéculatif sur la nature, l'objet matériel et formel, la nécessité, l'excellence et les fruits des vertus, et nous nous en consolons en pensant que Dieu, par ce rayon d'en-haut qui est tout ensemble lumière, chaleur et vie, sait parfaitement communiquer le sens, l'amour et la pratique des vertus, à une foule d'âmes incapables de les définir, et qui ne savent pas même les noms de vertus *morales* et de vertus *infuses*, d'objet *matériel* et d'objet *formel*, quoiqu'elles possèdent les unes et les autres, et qu'elles s'attachent à leurs objets respectifs par les motifs les plus sages et les plus divins.

Or, la Providence se plaît à unir cette lumière d'en-haut aux paroles des livres saints, en faveur de ceux qui les lisent sans présomption, pour être éclairés sur leurs devoirs, et non pour satisfaire leur curiosité, ou pour se donner des allures de docteurs et de juges de la foi.

Prêtons donc une oreille attentive aux paroles de l'Evangile sur Marie, ou aux paroles de Marie dans l'Evangile, et nous obtiendrons de son divin Fils le rayon de lumière, de chaleur et de vie, qui nous donnera le sens et l'amour des vertus que ces paroles nous révèlent en notre Mère.

Un ange éclatant de lumière descend des cieux et

la salue pleine de grâce. Le premier mouvement de Marie sera-t-il celui de la joie et du ravissement ? Non ; son premier mouvement sera de rentrer en elle-même et de consulter Dieu, sachant bien que l'ange du mensonge peut se transformer en ange de vérité : *Elle pensait quelle pouvait être cette salutation.*¹ Quelle prudence, quelle modération, quelle sagesse !

L'ange de Dieu lui annonce qu'elle est destinée à devenir la Mère du Messie, du Désiré des nations, du Fils de David, du Fils de Dieu même. Et Marie lui demande comment ces grandes choses s'accompliront en elle, puisque Dieu ayant agréé sa promesse de rester vierge, elle préfère de rester vierge fidèle que de devenir Mère de Dieu : *Comment cela se fera-t-il, puisque je ne veux pas avoir de commerce avec l'homme ?*² Quelle ravissante pureté !

L'envoyé de Dieu la rassure, et lui manifeste le dessein de la Sagesse et de la Toute-Puissance qui veut la rendre Mère du Sauveur du monde, justement parce qu'elle veut rester vierge. A présent, du moins, Marie va éclater en transports, à la vue de l'élection qui fait d'elle la *Femme bénie entre toutes les femmes* ?³ Marie se confond dans son néant, et

(1) *Luc. 1. 29.*(2) *Ibid. 1. 34.*(3) *Ibid. 1. 28.*

n'éprouve que des sentiments d'humilité : *Voici la servante du Seigneur.*¹ Et quand la mère du précurseur, Elisabeth, s'étonne que la Mère de son Seigneur daigne venir jusqu'à elle, Marie ne sent naître en son cœur, que le sentiment de son néant et de sa reconnaissance : *Mon âme glorifie le Seigneur, parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante.*²

Tout en Marie répond à cette humilité, à ce premier fondement de l'édifice des vertus.³

Sa foi d'abord, foi héroïque qui croit, sur la parole de Dieu, à ce qui est impossible à la nature, mais non à l'auteur de la nature : *beata quæ credidisti* : Vous êtes bienheureuse d'avoir cru.⁴

Sa confiante et généreuse obéissance qui se sait toute-puissante avec Dieu : *Qu'il me soit fait selon votre parole.*⁵

Son détachement et sa pauvreté vraiment ineffable dans sa grandeur : *Elle prit l'enfant, l'enveloppa de langes, et le mit dans la crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie.*⁶

Sa tendre charité pour les autres : elle souffre de

(1) *Luc. 1. 38.* (2) *Ibid. 1. 48.*

(3) Voyez sur l'humilité de Marie, le chap. XVIII, *sup.*

(4) *Luc. 1. 45.* (5) *Ibid. 1. 38.* (6) *Ibid. 2. 7*

l'embarras des époux de Cana, cherche des yeux son adorable Fils, et lui dit : *Ils n'ont pas de vin,*¹ ne craignant pas de demander des miracles pour satisfaire son cœur de Mère.

Sa douceur maternelle dans la plus cruelle des épreuves, lorsqu'elle perdit Jésus, la lumière de ses yeux, la vie de sa vie : *Mon Fils ! pourquoi nous avez-vous quittés ? Voyez avec quelle douleur nous vous cherchons.*²

Son courage et son incomparable patience dans son incomparable martyre : *Marie, sa Mère, était debout auprès de la croix.*³

Son amour enfin, son amour de Mère du genre humain qu'elle enfante à la grâce dans la douleur de l'âme, la plus semblable de toutes les douleurs à celle de Jésus agonisant : *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius.*⁴

PRIÈRE.

Et moi, ô ma Mère, je ne veux rien souffrir ! Je ne veux ni de la pauvreté, ni de l'humiliation, ni de la douleur ! Je crois donc à peine au prix de la croix ; j'espère à peine en la toute-puissance qui promet la

(1) *Joan.* 2. 5.

(2) *Luc.* 2. 48.

(3) *Joan.* 20. 25.

(4) *Luc.* 2. 35.

victoire à ceux qui se soumettent et qui obéissent ; j'en ne pense efficacement qu'aux intérêts de mon amour-propre, puisque ma compassion pour les malheureux est si peu effective ; je ne sais ni véritablement aimer les pauvres âmes de ceux qui m'offensent, ni faire du bien à ceux qui me font du mal ; et j'ai surtout le cœur si froid pour Jésus-Christ, que je n'ai pas la moindre ardeur pour embrasser les peines qu'il m'envoie, afin que je prenne ma part du poids de sa lourde croix, et que je puisse enfin lui prouver que je l'aime !

O Marie, si humble, si douce, si obéissante, si patiente, si compatissante, si aimante, me laisserez-vous dans mon orgueil et ma dureté ? Me laisserez-vous dans mon aveuglement au point qu'en m'attachant aux fausses vertus qui me conviennent, je continue à me dispenser de la vraie charité sans laquelle *je ne suis rien* ?¹ Non ; car après tout je suis et je me sens votre enfant ; j'ai confiance en votre pitié et en votre prière ; et il ne sera pas dit que ç'aura été en vain. Je veux changer, priez pour moi, et ne vous laissez pas de prier, jusqu'à ce que vous me voyiez résolument engagé dans la voie des vertus chrétiennes, puisque ce ne sont pas ceux qui

(1) II. Corinth. 13.

disent : Seigneur, Seigneur ! qui entreront au ciel, mais ceux qui auront accompli la volonté de Dieu.

Qu'elle se fasse donc en moi cette volonté sainte, et par ma vie et par ma mort, afin que j'arrive où vous êtes, ô Marie, et qu'inséparablement uni à ma Mère, je sois à Dieu pour toujours. *Amen.*

CHAPITRE XXXIV.

L'ARCHE D'ALLIANCE, MARIE ET L'ÉGLISE.

Dans le tabernacle de l'ancienne alliance, pendant qu'Israël traversait le désert, Moïse plaça l'arche sainte où se trouvaient les tables de la loi, l'urne d'or pleine de manne, et la verge d'Aaron qui avait fleuri : *In qua urna aurea habens manna, et virga Aaron, quæ fronderat, et tabulæ testamenti.*¹ La verge d'Aaron signifiait la puissance sacerdotale ou spirituelle, comme le prouve ce passage du livre des Nombres : « Moïse parla donc aux enfants d'Israël, et tous les *princes* de chaque tribu ayant donné chacun leur verge, il s'en trouva douze sans la verge d'Aaron. Moïse les ayant mises devant le Seigneur, dans le tabernacle du témoignage, trouva le jour suivant, lorsqu'il revint, que la verge d'Aaron qui était *pour la tribu de Lévi* (consacrée au service

(¹) *Hebr. 9. 4.*

du tabernacle) avait fleuri.¹ » C'est de l'arche d'alliance que *Dieu se manifestait* en faveur de son peuple : « Et quand Moïse entrait dans le tabernacle pour consulter l'oracle, il entendait la voix de celui qui lui parlait du propitiatoire qui était au-dessus de l'arche du témoignage entre deux chérubins, d'où il parlait à Moïse². »

L'arche d'alliance fut donc la figure de Jésus-Christ, du Verbe de Dieu manifesté dans la chair : *Quod manifestatum est in carne*,³ du Dieu apparaissant au monde d'une manière sensible par son humanité sacrée ; révélant de nouveau la loi qu'il n'a pas changée, mais accomplie, la loi plus parfaite du Nouveau Testament ; se donnant lui-même comme la victime dont la mort nous rend la vie, et comme le vrai pain descendu des cieux, *panem de cælo verum*,⁴ dont la manne n'était que l'image ; fondant enfin l'autorité du nouveau sacerdoce, la puissance spirituelle figurée à son tour par l'autorité du sacerdoce d'Aaron et par la puissance lévitique.

Mais si l'arche d'alliance fut la figure de Jésus-Christ, elle le fut aussi de Marie, comme nous

(1) *Num.* 17. 6-8.

(2) *Ibid.* 7. 89.

(3) *I. Timoth.* 3. 16.

(4) *Joan.* 6. 32.

l'avons déjà montré,¹ puisque la Mère du Dieu fait homme renferma véritablement en elle Celui qui est tout à la fois : le Verbe ou la parole incréée de Dieu manifestée dans la chair , la loi éternelle rendue sensible ; le pain vivant qui donne la vie au monde ; la puissance dont toute puissance dérive.

N'est-ce pas dans le sein de Marie que le Verbe s'est revêtu de son humanité sainte , par laquelle il a *manifesté* sa puissance , sa sagesse et son amour ? N'est-ce pas dans le sein de Marie qu'il a voulu prendre cette humanité par le moyen de laquelle il nous révéla la *vérité* et nous rendit la *vie* , nous communiquant ainsi l'une et l'autre par la *voie* d'autorité : *Ego sum via, veritas et vita* ?

Eh bien ! figurée par l'arche d'alliance , la sainte Mère de Dieu est à son tour la vivante et sublime image de l'Eglise de Dieu , en même temps qu'elle en est la Reine.

C'est par l'Eglise , en effet , que Jésus-Christ se *manifeste* toujours au monde , lui donnant en elle l'*irrécusable témoin* de sa divinité ;² c'est par l'Eglise qu'il nous conserve toujours sa parole , sa

(1) Chap. 3. *sup.*

(2) Voyez *La quest. religieuse*, c. 4. — *Le libre Examen*, etc.

1^{er} Entretien. — Les *Lettres théolog.*, 1^{re}, 6^{me} et 14^{me} lettres.

parole vivante ou traditionnelle, et sa parole écrite;¹ c'est par elle qu'il se donne lui-même à nous comme victime et comme aliment;² c'est en elle et par elle qu'il laisse sur la terre cette puissance spirituelle, cette autorité doctrinale ou enseignante, seule gardienne toujours fidèle de la vérité, seul organe indéfectible de la justice, seule force morale que ni le mensonge, ni la ruse ne peuvent ébranler, et contre laquelle toutes les violences viennent se briser tôt ou tard,³ seule force surnaturelle qui nous rende capables de nous vaincre nous-mêmes, de régner sur nos passions, et de vivre d'une nouvelle vie;⁴ c'est dans l'Eglise enfin qu'il demeure avec nous, selon sa promesse : *Vobiscum sum*, et qu'il nous garde sa puissance, sa vérité et sa vie : *Imperium, magisterium, ministerium*.

OFFRANDE DE L'AUTEUR A JÉSUS-CHRIST.

Mon Dieu, vous connaissez le désir que vous m'avez donné de faire aimer Marie, votre Mère et la nôtre, de faire aimer l'Eglise votre épouse, et notre Mère aussi.

(1) V. *Quest. relig.* c. 8. — *Lettre théolog.* 13^{me} lettre.

(2) *Quest. relig.* c. 10 et 11.

(3) V. *Quest. relig.* Chap. 4 et 17. (4) *Ibid.* Chap. 9 et 16.

J'ai longtemps souffert , vous le savez , Seigneur, en entendant l'incrédulité, sourde et aveugle volontaire, parler de votre grande œuvre, de la vraie religion toujours vivante, comme d'une question de pure histoire ancienne réservée à l'érudition ; et j'ai dit de toutes mes forces à cette pauvre incrédulité : « Ecoute donc et regarde : *Audi et vide* : Ecoute l'Eglise qui prévient tes recherches, qui vient à toi la première, se disant l'envoyée de Dieu ; écoute ce qu'elle te dit, regarde ce qu'elle te montre, et vois ce qu'elle te donne. Ecoute ce qu'elle te dit, et sa parole te révélera le mystère que nous sommes, le mystère qui est en toi ; regarde ce qu'elle te montre, et tu reconnaîtras dans ses caractères, faits splendides et subsistants, la preuve de son origine et de sa mission ; vois ce qu'elle te donne, et tu recevras de ses mains le remède du mal que tu portes, la force de vaincre ce qui t'humilie, la paix que tu poursuis sans l'atteindre, la vie que tu pressens et que tu n'as pas. »

Mais je désirais aussi, ô mon divin Maître ! je désirais dire aux pauvres âmes : *Si vous saviez le don de Dieu*, le don qu'il vous a fait en vous donnant sa Mère ! comme vous useriez de ce don, et comme il vous obtiendrait tous les autres !

Je l'ai dit enfin ce mot cher à mon cœur, et je

vous l'offre tel qu'il est, bien indigne de vous, bien indigne d'elle, mais que vous bénirez cependant, comme le don du pauvre.

Benissez-le donc, Seigneur, pour le salut des âmes, bénissez-le pour le salut de la mienne. J'attends cette bénédiction par les mérites de votre sang, et par le cœur suppliant de votre Mère, et j'espère avec une ferme confiance qu'au moment où je devrai paraître devant vous, la très-sainte Vierge et la sainte Eglise vous diront toutes les deux : Seigneur, ce pauvre nous a aimées, il est à nous, qu'il soit à vous : *Agnosce, Domine, creaturam tuam; lætifica animam ejus; licet enim peccaverit, tamen Patrem, et Filium, et Spiritum Sanctum non negavit, sed credidit, et zelum Dei in se habuit, et Deum, qui fecit omnia, fideliter adoravit.*¹

Oui, cette espérance est en moi, Seigneur, et elle ne me sera pas enlevée, parce que Marie que vous exaucez toujours, m'obtiendra que vous me la gardiez toute ma vie, et surtout à l'heure de ma mort. *Amen.*

(1) *Ord. Comm. Animæ.*

T A B L E.

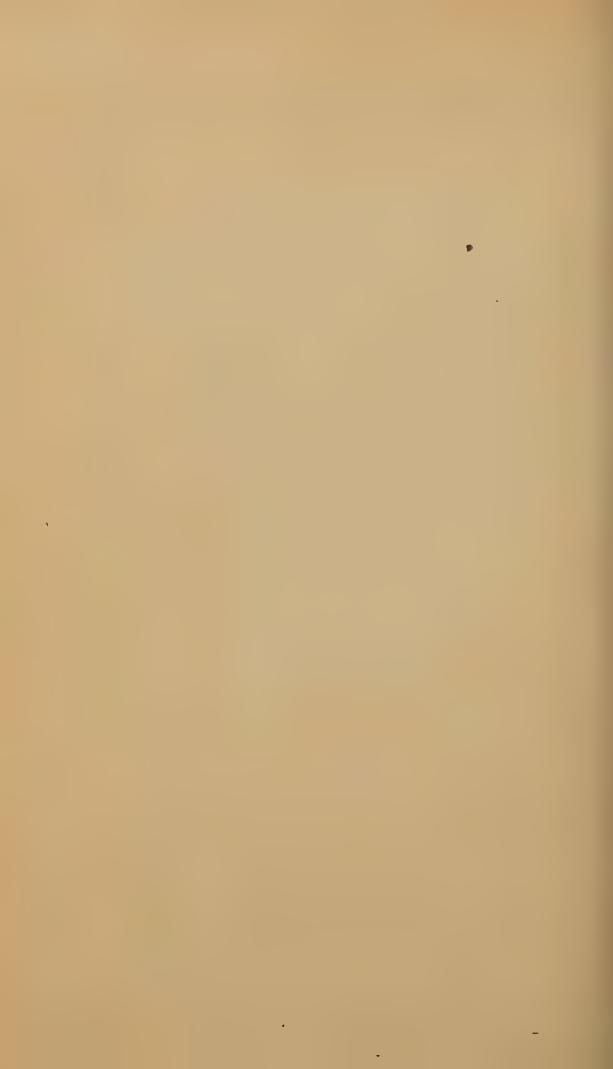
Préface	v
Offrande à Marie.	av
I. La seconde Ève : <i>Mater Viventium</i>	1
II. Marie, Mère de la grâce pour toutes les générations humaines	9
III. Dieu pense à Marie dès le commencement, en laisse l'image aux siècles qui l'ont précédée, et la fait annoncer par les prophètes.	26
IV. Dignité de Marie.	34
Une pure créature ne peut être élevée à une plus haute dignité que ne le fut Marie dans l'incarnation du Verbe, par la maternité divine.	
V. La grâce de Marie, ou Marie pleine de grâce.	45
La grâce de Marie est incomparablement supérieure à toutes celles qui furent accordées aux anges et aux saints.	

VI.	Marie toujours sans tache, ou l'Immaculée Conception.	54
VII.	L'Immaculée Conception. (<i>Suite</i>).	67
VIII.	Marie, Vierge et Mère.	81
IX.	Marie toujours Vierge.	92
	L'éclat de sa pureté a toujours blessé l'hérésie. — L'hérésie trompe par la profanation des Ecritures. — De la compassion qu'il faut avoir pour ceux qu'elle a trompés.	
X.	Le mérite de Marie.	105
XI.	La gloire de Marie	113
	Marie glorifiée en corps et en âme.	
XII.	Marie médiatrice universelle	127
XIII.	Marie médiatrice universelle. (<i>Suite</i>).	143
XIV.	Le culte de Marie	170
	Culte d'hyperdulie. — Signe de ce culte dans les temples, les offices, les fêtes de l'Eglise.	
XV.	Les fêtes de Marie	184
	La vie de Marie est la lumière de la nôtre. — Fête de l'Immaculée Conception. — Fidélité à la grâce de la vocation.	
XVI.	La Nativité	190
	Un des signes précurseurs de la renaissance à la grâce.	
XVII.	La Présentation.	195
	La grande loi de grâce qui nous oblige tous d'être à Dieu.	
XVIII.	L'Annonciation.	202
	La pureté et l'humilité.	

XIX.	La Visitation.	211
	Mystère de foi, de charité, d'humilité, de grâce et de consolation.	
XX.	La Purification de Marie, et la Présenta- tion de Jésus au temple.	220
	Loi mosaïque. — Loi primitive. — Accom- plissement des prophéties.	
XXI.	La Purification. (<i>Suite</i>).	234
	L'humble obéissance.	
XXII.	La présentation de Jésus au temple. (<i>Suite</i>).	243
	Jésus en butte à la contradiction. — Le glaive de Marie. — La foi et l'incrédulité.	
XXIII.	La compassion et les douleurs de Marie.	260
	La foi, l'espérance, l'amour, la patience, la conformité à la volonté de Dieu.	
	L'Assomption, voir le chap. XI ^m .	
XXIV.	Les neuvaines préparatoires aux fêtes de Marie	271
XXV.	Le samedi, jour de Marie.	287
XXVI.	Le Mois de Marie	302
XXVII.	Les caractères de la vraie dévotion en- vers la sainte Vierge.	314
	Vénération, amour, confiance, désir sincère d'imiter Marie.	
XXVIII.	Les caractères de la vraie dévotion en- vers Marie. (<i>Suite</i>)	322
	L'amour de Marie.	

XXIX.	Les caractères de la vraie dévotion envers Marie. (<i>Suite</i>)	338
	La confiance en son intercession.	
XXX.	De diverses pratiques de piété en l'honneur de la sainte Vierge, pour le jour, la semaine, le mois, l'année	344
	L' <i>Ave Maria</i> , le chapelet, la visite quotidienne, la consécration du samedi, les fêtes, le mois de Marie, l'invocation fréquente du nom de Marie.	
XXXI.	Le Rosaire	355
XXXII.	Le Scapulaire	369
XXXIII.	L'Imitation de Marie	380
XXXIV.	L'Arche d'alliance, Marie et l'Eglise. .	387
	Offrande de l'auteur à Jésus-Christ	390

FIN DE LA TABLE.





GTU Library



3 2400 00477 5056

GTU Library
2400 Ridge Road
Berkeley, CA 94709
For renewals call (510) 649-2500

All items are subject to recall.

